



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

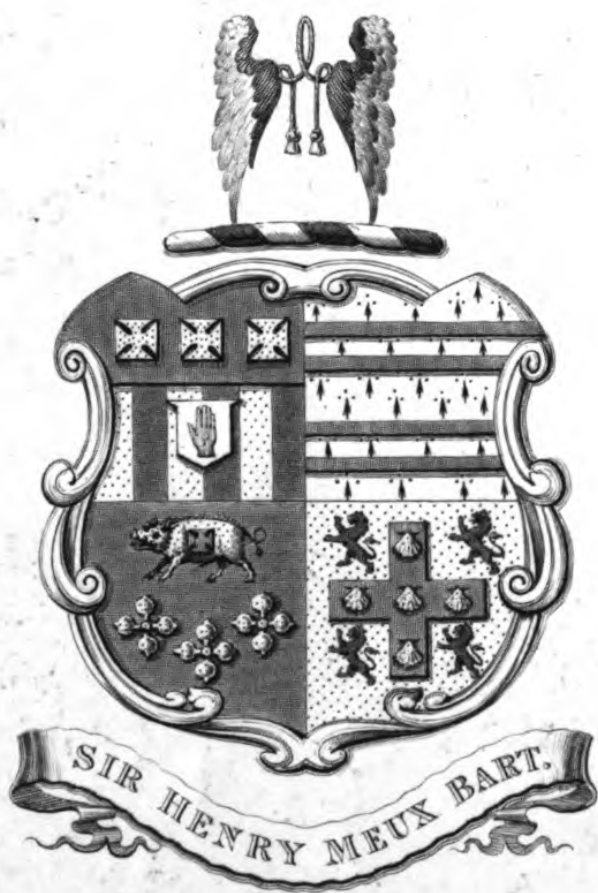
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



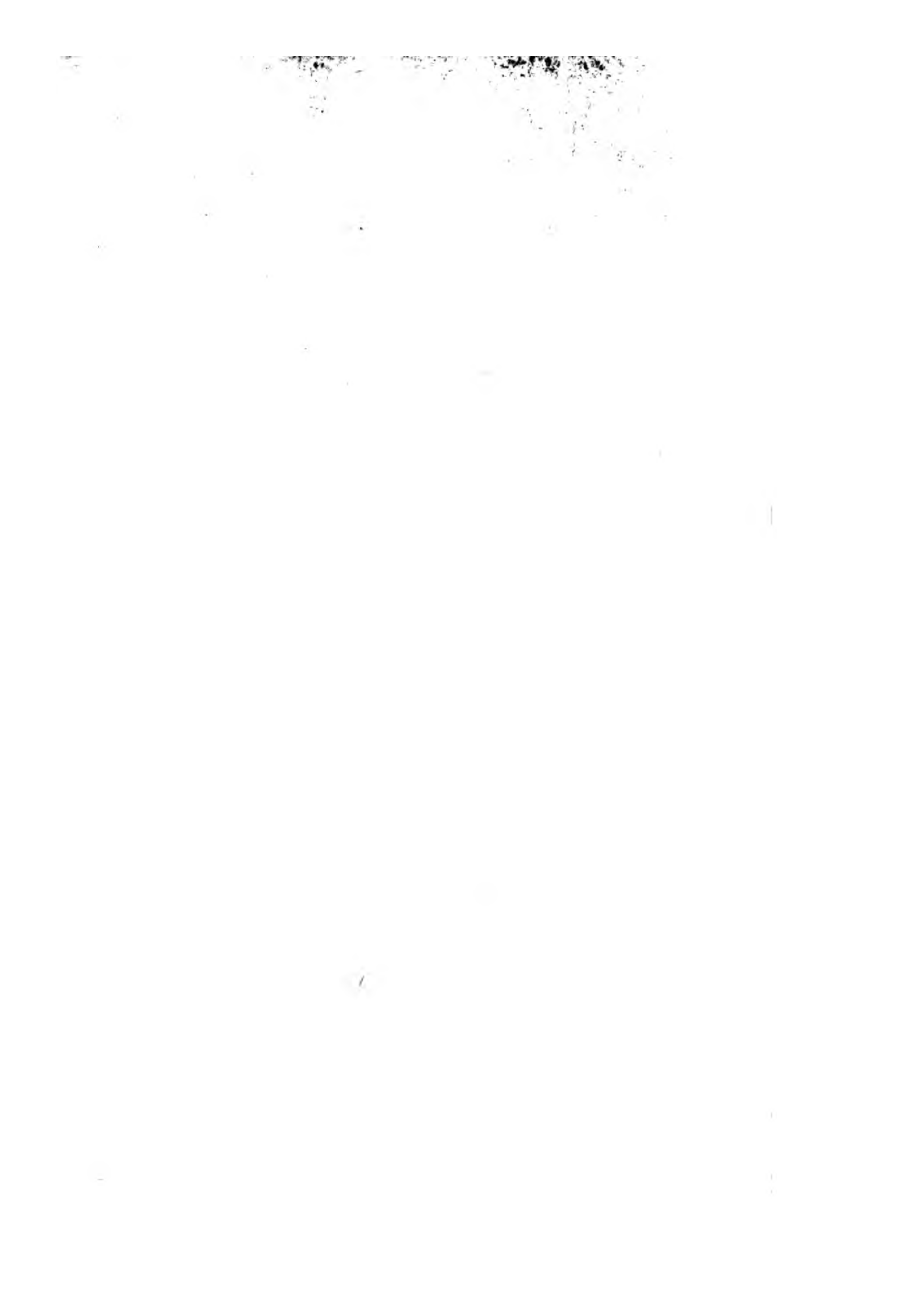


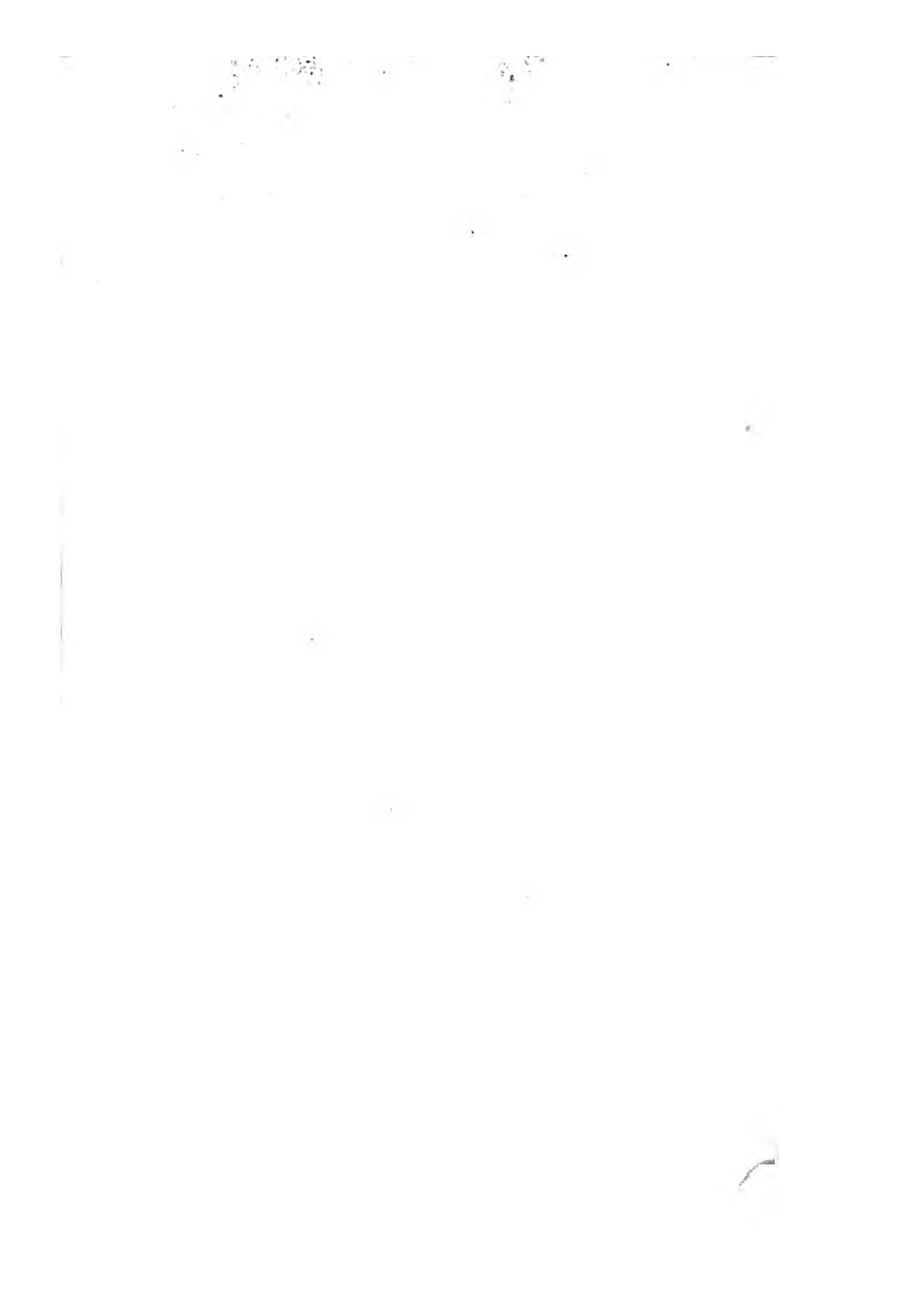




Vet. Fr. III A. 654











# **LA LAITIÈRE**

**DE**

**MONTFERMEIL.**

**TOME IV.]**

---

**IMPRIMERIE DE J.-B. DE WALLENS ET C<sup>e</sup>,**  
**Quai aux Pierres-Bleues n° 12.**

# LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

*Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*

TOME QUATRIÈME.



**Bruxelles,**  
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,  
HAUMAN, CATTOIR ET COMP<sup>o</sup>.

—  
1837.





TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
- 7 JUL 1969  
OF OXFORD  
LIBRARY

# LA LAITIÈRE

DE

## MONTFERMEIL.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Le cinquième étage.

« Mon lieutenant, dit un matin Bertrand  
» à Dalville, nous avons oublié quelque  
» chose dans nos réformes, mais l'époque  
» du terme m'y a fait songer : c'est le loge-  
» ment. Vous conviendrez, mon lieute-  
» nant, qu'un appartement de quinze  
» cents francs est trop fort sur notre budget  
» où l'article des dépenses marche toujours  
» tandis que le côté des recettes est encore  
» vierge. — Tu as raison, Bertrand, il faut

» donner congé. — Comme je causais de  
» cela hier avec Schtrack, il m'a dit qu'un  
» Anglais prendrait sur-le-champ notre  
» logement si nous avons intention de le  
» quitter : il me semble, mon lieutenant,  
» qu'il serait plus sage de déménager tout  
» de suite. — Fais ce que tu voudras, Ber-  
» trand. — D'autant plus qu'il y a au cin-  
» quième un petit logement de garçon qui  
» pourrait nous convenir. Deux pièces et  
» un grand cabinet... Il est vacant, et si  
» ça ne vous contrarie pas de rester dans  
» cette maison... — Et pourquoi!... ai-je  
» donc à rougir de mon changement de  
» fortune? Je suis la dupe de fripons,  
» mais je n'ai point fait de dupes... Nous  
» monterons quatre étages de plus... Ar-  
» rête le logement de garçon. — Il suffit,  
» mon lieutenant. Demain nous y serons  
» installés; je me charge du déménage-  
» ment : point de voitures à payer, c'est  
» encore une économie. »

Bertrand était bien aise de rester dans la maison de son ami Schtrack, et, dès le



lendemain , aussitôt que Dalville est sorti , il transporte avec le portier les meubles du premier au cinquième ; mais , comme ce qui meublait six belles pièces ne peut pas tenir dans deux petites , on laisse tout ce qu'on juge de luxe dans l'ancien appartement , et le nouveau locataire achète cette partie de mobilier dont le produit vient à propos regarnir la caisse de Bertrand.

En rentrant chez lui , Auguste s'est arrêté par habitude au premier ; il sonne et attend en vain qu'on lui ouvre ; alors il se rappelle que ce n'est plus là qu'il loge et continue de monter l'escalier ; mais , malgré lui , un soupir lui échappe en s'éloignant de son ancien logement , et lorsqu'il entre dans le nouveau , la petitesse du local , les toits qui de chaque croisée frappent sa vue , lui arrachent un nouveau soupir. On est homme avant d'être philosophe , et ce qu'on acquiert avec sa raison ne triomphe pas facilement des penchans de la nature.

Cependant Auguste s'efforce de sourire ,

lorsque Bertrand lui dit : « N'est-il pas  
» vrai, mon lieutenant, que nous serons  
» très-bien ici?... C'est petit, mais on a  
» tout sous la main ; et puis, à quoi bon  
» tant de pièces inutiles?... Car, depuis que  
» nous ne sommes plus riches, il ne nous  
» vient presque personne. Si on veut se  
» promener, on sort. Mais ici, l'air est  
» meilleur qu'au premier.... Et la vue  
» donc?... nous dominons sur toutes les  
» maisons...

» — Oui.. c'est tout ce qu'il nous faut, dit  
» Dalville; » et Bertrand, qui s'aperçoit que  
le sourire de son maître est un peu forcé,  
s'empresse d'ajouter : « J'ai déjà aperçu en  
» face,... là-bas à cette fenêtre sur les toits,  
» une figure de jeune fille... qui était tout-  
» à-fait bien. — Où donc ? s'écrie Auguste  
» en courant à la fenêtre. Tenez, là, tout  
» près... où la croisée est ouverte... Nous  
» pouvons voir jusqu'au fond de la cham-  
» bre, ce qui est tout-à-fait commode...  
» Voilà la personne que j'avais aperçue  
» tout à l'heure... Elle aura remarqué

» qu'elle avait un nouveau vis-à-vis, et  
 » elle n'est pas fâchée de se faire lorgner...  
 » — Elle est vraiment gentille,... la taille  
 » bien prise ;... l'air mutin,... n'est-ce pas,  
 » Bertrand ? — Ça me fait cet effet-là, mon  
 » lieutenant. — Elle travaille sur un car-  
 » reau... C'est une ouvrière en dentelles.  
 » — Ah ! vous pensez bien que ce ne sont  
 » pas positivement des duchesses que nous  
 » verrons sur les toits !... — On ouvre en-  
 » core une fenêtre... plus loin, vois-tu...  
 » où il y a du linge de pendu après une  
 » corde... — Oui, mon lieutenant. — Ah !  
 « Bertrand ! la jolie blonde !.. vois-tu?—Je  
 » ne vois pas aussi bien que vous, mais je  
 » crois que c'est encore une jeune fille. —  
 » Je t'assure qu'elle est charmante, beau-  
 » coup mieux même que la première qui  
 » nous regarde toujours... Bertrand, dé-  
 » cidément nous serons parfaitement ici,  
 » et ce logement me plaît beaucoup ! —  
 » N'est-ce pas, mon lieutenant, qu'il est  
 » gentil?... — La vue seule me charme :  
 » est-ce que d'en bas je pouvais apercevoir

» tous ces jolis minois?—C'eût été difficile.  
» — Je suis enchanté de loger au cin-  
» quième. — Et moi je suis ravi que vous  
» en soyez content, mon lieutenant. »

Bertrand se frotte les mains, parce qu'en flattant le faible d'Auguste, il lui a rendu sa gaieté; et celui-ci, auquel la vue des toits avait d'abord inspiré de la tristesse, ne peut plus se résoudre à quitter sa fenêtre, parce qu'il plonge dans la chambre de deux jolies femmes.

La voisine à l'œil mutin et à l'air dégagé, n'a pas toujours les yeux sur son carreau; elle regarde le jeune élégant qui est venu loger sur les toits; quoique moins riche, Auguste n'avait rien de changé dans sa toilette, car celle d'un homme comme il faut est toujours la même, soit qu'il ait plus ou moins de revenu. Mais Auguste avait une fort jolie tournure et des manières distinguées, et cela semblait piquer la curiosité de la jeune ouvrière qui ne voyait pas toujours si bonne compagnie en face d'elle.

Bientôt la demoiselle quitte son ouvrage; elle va et vient dans sa chambre, range ses tiroirs, allume son feu, se mire, arrange son fichu et fait son dîner; chacune de ces actions a été accompagnée d'un regard en face; Auguste, qui voit tout ce qui se passe dans la chambre de la demoiselle, reste à sa croisée, en répétant de temps à autre: « Vraiment Bertrand, c'est très- » amusant de loger au cinquième. »

Il regarde aussi la fenêtre où il a aperçu une jolie blonde; mais, là, on s'est contenté d'ôter le linge qui séchait, et on a refermé la croisée sans donner un coup-d'œil chez ses voisins.

Cependant la nuit est venue, il est l'heure du dîner. Auguste quitte sa fenêtre et descend gaiement ses cinq étages; mais le soir il rentre plus tôt que de coutume et ouvre sa croisée, quoiqu'on soit au milieu de l'hiver. Il aperçoit de la lumière chez ses voisines; l'ouvrière a des petits rideaux qui ne vont que jusqu'à son second carreau, et comme sa croisée est située

plus bas que celle de Dalville , celui-ci voit par-dessus les petits rideaux dans la chambre qui est bien éclairée , et aperçoit la jeune fille qui va souvent de son miroir à sa cheminée , et paraît tout occupée de son petit bonnet et d'une casserole qui est sur le feu.

« Cette jeune fille ne pense donc qu'à » sa cuisine ? se dit Auguste ; tantôt elle » faisait son dîner , maintenant elle fait » probablement son souper... Il paraît que » sous les toits on ne manque pas d'appé- » tit ; oui , Bertrand m'a dit que l'air était » plus vif. Ah ! la voilà qui retourne à son » miroir... Elle est coquette , je m'en étais » déjà aperçu ; mais sa coiffure est plus » soignée que ce matin... Attendrait-elle » de la société?... Pourquoi pas ? est-ce » qu'il n'est pas permis de s'amuser dans » les mansardes comme ailleurs ? et les ri- » ches auraient-ils seuls l'avantage de re- » cevoir leurs amis?... Leurs amis ! qu'est- » ce que je dis là !... C'est bien plutôt au » cinquième qu'on les reçoit ; et les flat-



» teurs, les parvenus, les parasites ne vien-  
» nent pas nous y déranger... Vraiment,  
» c'est très-avantageux de loger au cin-  
» quième... Ah ! qu'est-ce que je vois. »

Auguste voyait la jeune ouvrière, qui, après avoir fini de placer son bonnet, ôtait sa camisole, son petit jupon, et passait une chemise blanche; et le jeune homme, les yeux braqués sur la petite chambre, répétait avec feu : « C'est bien gentil !... fort  
» gentil, ma foi !... Je n'ai jamais rien vu  
» de mieux à un premier !... Ah ! mon lo-  
» gement est impayable ! »

La toilette achevée, la demoiselle dresse son souper sur une petite table; elle place deux couverts : « Diable ! se dit Auguste,  
» la compagnie qu'elle attend ne se com-  
» pose que d'une personne, et la société  
» ne sera pas plus nombreuse que celle des  
» cabinets du Tourne-Bride... N'importe !  
» voyons toujours ce qui en arrivera. »

Il arrive un jeune garçon en veste et en casquette de loutre, que l'on reçoit en faisant un bond de joie, auquel le jeune

l'homme répond par un baiser si bien appliqué, que Dalville croit en entendre le bruit parvenir jusqu'à lui; et il se gratte l'oreille, en se disant : « Diable!...diable!... »  
» regarderai-je toujours!.... Pourquoi  
» pas?.... on sait du moins à quoi s'en  
» tenir. »

Le souper était sur la table; mais le cavalier à bonnet de loutre avait encore plus d'amour que d'appétit; il continuait de prendre des baisers, en batifolant avec la jeune fille, qu'il ne conduisait pas positivement du côté de la table : « Diable! »  
» disait Auguste, je vois que sous les man-  
» sardes on fait l'amour tout aussi bien  
» qu'au premier... Voilà un gaillard en  
» veste qui en sait autant que le plus ha-  
» bile séducteur de boudoir... Diable!...  
» diable!... »

Et Auguste finit par quitter la fenêtre avec dépit en murmurant : « Il n'est pas »  
» bien nécessaire que j'en voie davantage :  
» ces demoiselles qui donnent à souper à  
» leur bon ami, devraient faire en sorte

» que leurs rideaux allassent jusqu'au haut  
» de leur croisée. »

Auguste se promène quelque temps dans son appartement dont il a bientôt fait le tour. Bertrand est couché et dort déjà ; Auguste , en examinant son nouveau local , ne voit plus divers meubles , qui , d'ordinaire , frappaient ses yeux , mais qui n'ont point été transportés au cinquième , où l'on n'a conservé que ce qui est absolument nécessaire. Dalville sent bien que cette réforme était indispensable ; cependant son front se rembrunit ;... il se jette sur une chaise , et des réflexions pénibles viennent l'assaillir. Il est fort tard , lorsque , voulant éloigner de tristes pensées , il retourne à sa fenêtre : il n'y a plus de lumière chez la jeune ouvrière ; Auguste n'en est pas fâché : il en a assez vu de ce côté. Ses yeux se portent vers la fenêtre où il a aperçu une jolie blonde ; mais , là , quoiqu'on y distingue quelque clarté , un méchant rideau , qui semble déchiré en plusieurs endroits , empêche cependant qu'on ne voie dans la chambre.

Après avoir , pendant quelque temps , regardé plusieurs maisons voisines , en songeant au *Diabte Boiteux* , que ce tableau lui rappelle , Auguste n'ayant point d'Asmodée qui l'aidât à voir sous les toits , va quitter sa croisée ; minuit a sonné depuis long-temps , le plus profond silence règne dans la rue , et ce qui était gai , vu à neuf heures du soir , devient quelquefois fort triste quelques heures après.

Mais en jetant encore un regard sur la maison qui lui fait face , Auguste voit s'ouvrir la fenêtre de la chambre dont un mauvais rideau cache l'intérieur , un mouvement de curiosité assez naturel , engage le jeune homme à regarder encore , et , quoique sa lumière vienne de s'éteindre , il ne se dérange pas pour la rallumer , sans songer que cette circonstance lui permet , au contraire , de voir sans être vu.

La chambre qu'il aperçoit alors parfaitement , offre l'aspect le plus triste : des murs à nu , une mauvaise paillese jetée dans un coin , une table , quelques chaises ;

c'est tout ce que l'on trouve dans ce réduit où la misère et le malheur semblent habiter, et où la lumière vacillante d'une lampe ne répand qu'une faible clarté.

Un homme âgé est seul dans la chambre ; sa mise, quoique pauvre, n'est point celle d'un ouvrier ; ses cheveux sont blancs, ses traits paraissent altérés, et tout, dans sa personne, dans sa démarche, dénote le désespoir et une sombre agitation.

En considérant ce vieillard, Auguste sent son cœur se serrer, déjà ce n'est plus une simple curiosité qui le guide, c'est l'intérêt, c'est une secrète inquiétude qui le porte à suivre tous les mouvemens de la personne qu'il aperçoit.

Après avoir ouvert la fenêtre, le vieillard est allé vers le fond de la chambre ; il marche avec précaution, il semble écouter. Il ouvre doucement la porte d'un petit cabinet, dans lequel Auguste aperçoit un lit ; sans doute, quelqu'un est couché là, et repose ; car le vieillard s'arrête et reste quelques momens immobile à considérer

la personne qui sommeille ; puis il essuie avec sa main des larmes qui coulent de ses yeux...

Après quelques instans , il s'avance en ayant soin de ne faire aucun bruit , et dépose un baiser sur le front de la personne qui repose ; il semble ne pouvoir s'arracher d'auprès d'elle et ne point se lasser de la considérer. Il tombe à genoux , ses mains s'élèvent vers le ciel , il paraît l'implorer pour cet être dont il a peine à se séparer ; enfin , il s'est relevé , s'éloigne avec effort du cabinet et va tomber sur une chaise , comme accablé par la douleur. Dans ce moment , Auguste ne peut plus bien distinguer.... Ses yeux étaient pleins de larmes et ses pleurs coulaient sans qu'il s'en aperçût.

Mais tout-à-coup le vieillard , paraissant ne plus écouter que son désespoir , se lève brusquement, se dirige vers la croisée , jette un dernier regard autour de lui , puis s'élanche... Déjà son pied est posé sur le toit... Un cri d'effroi se fait entendre : « Arrê-



» tez!... arrêtez!.. » Tels sont les seuls mots qu'Auguste puisse prononcer ; il a lui-même le corps à moitié hors de sa fenêtre ; il voudrait retenir le malheureux , et n'ose quitter sa croisée dans la crainte que , pendant le temps qu'il mettrait à descendre , le vieillard n'accomplisse son fatal dessein.

Le cri d'Auguste a frappé l'infortuné ; il s'est arrêté , il a tourné la tête vers le cabinet.,. Il croit que c'est de là que sont partis les accens qui ont pénétré jusqu'à son cœur... Sa force l'abandonne , cette sombre fureur qui l'agitait fait place à la faiblesse, à l'accablement qui succède toujours aux mouvemens nerveux. Il se laisse aller sur un siège , le nom d'une femme sort de sa bouche , ses pleurs coulent de nouveau.

« Je puis descendre se dit Auguste ; j'ai le » temps de me rendre près de lui. »

Courant précipitamment à son secrétaire, Auguste y prend son porte-feuille , puis saute quatre à quatre son escalier, Il réveille Schtrack , se fait ouvrir , et va frapper à la porte de la maison du vieillard.

Aux coups redoublés qu'il donne sur la porte cochère, le portier croit que le feu est dans sa maison, et qu'un passant officieux vient l'en instruire, il se lève vivement, court en chemise ouvrir sa porte, et encore à moitié endormi balbutie ; « Dans quelle cheminée? D'où cela sort-il?... Est-ce qu'il est déjà violent? Ma femme!... » Les pompiers!...

» — Calmez-vous, ce n'est rien, dit Auguste, mais il faut absolument que je parle à ce vieillard qui loge au cinquième... » Tenez... »

Et Auguste met une pièce de cent sous dans la main du portier, et monte rapidement l'escalier, laissant le concierge se frotter les yeux, regarder la pièce qu'on lui a donnée, puis sortir dans la rue afin de s'assurer encore s'il n'aperçoit point de fumée quelque part.

Auguste est arrivé au dernier étage; la lumière de la lampe qui passe sous une porte mal jointe le guide pour passer. « Qui est là? » demande le vieillard étonné que



quelqu'un vienne chez lui aussi tard. « Ouvrez de grâce, répond Auguste, c'est un ami, c'est quelqu'un qui veut sécher vos pleurs. »

Ce mot *un ami* semble frapper d'étonnement le malheureux. Il se décide cependant à ouvrir, et regarde avec surprise le jeune homme qui vient à une heure du matin lui offrir ses services, et dont les traits lui sont entièrement inconnus. Mais la figure d'Auguste respire la douceur, ses yeux expriment un tendre intérêt pour le vieillard, et celui-ci le laisse pénétrer dans son réduit en balbutiant : « Que voulez-vous, monsieur ? »

« — Vous consoler, ... vous sauver du désespoir ! ... — Monsieur, ... qui vous a dit ? ... — Je vous ai aperçu tout à l'heure... Vous alliez exécuter un affreux projet... — Ah, monsieur ! ... C'est donc votre voix ! ... Pauvre Anna ! et j'ai cru que c'était la tienne ! ... Mais elle dormait... Elle repose encore ; ah, monsieur ! je vous en supplie, qu'elle ne sache jamais... Et

» pourtant que faire encore sur la terre ,  
» sans pain ,... sans ressources ?... Elle se  
» tue pour me nourrir !... Elle se prive de  
» tout pour moi ... »

L'infortuné , en s'abandonnant à sa douleur , ne s'apercevait pas qu'il élevait la voix. « Chut ! lui dit Auguste , vous allez la réveiller... Parlons bas... Contez-moi vos peines ; je vous le répète , je veux les faire cesser. »

Le ton d'Auguste , la douceur de sa voix , inspirent de la confiance au malheureux père , il s'assied près du jeune homme , le plus loin possible du petit cabinet et commence à demi-voix son récit :

« Je ne suis pas né dans l'indigence , monsieur , et c'est peut-être un malheur pour moi ! Ma famille était considérée , et son nom ,...

« -- Je ne vous le demande pas , monsieur , je n'ai pas besoin de savoir votre nom pour désirer vous être utile ; je ne veux connaître que vos malheurs. »

L'étonnement du vieillard a redoublé ;

après avoir regardé de nouveau Auguste ,  
il reprend son récit : « Je reçus une éduca-  
» tion superficielle ; mais je devais avoir  
» vingt mille livres de rentes , et l'on m'as-  
» surait que j'en saurais toujours assez. Je  
» me trouvai de trop bonne heure maître  
» de moi-même ; j'aimais les plaisirs avec ar-  
» deur... J'aimais surtout ce sexe sédui-  
» sant... dont je ne dois pas dire de mal ,  
» puisqu'il est celui de mon Anna ! Mais  
» je m'abandonnai aveuglément à mes pas-  
» sions , et je dissipai ma fortune avec des  
» maîtresses qui me trompaient et de faux  
» amis qui m'aidaient à me ruiner. »

Ici , Auguste ne peut s'empêcher de  
pousser un soupir , mais il fait signe au  
vieillard de continuer.

« Je voulais quelquefois être sage , mais  
» je ne savais point écouter les conseils de  
» la raison. Arrivé à l'âge de trente-neuf  
» ans , j'avais dissipé tout mon bien , et je  
» n'avais aucune habitude du travail.  
» Alors une femme aimable , qui m'aimait  
» pour moi-même , voulut bien associer

» son sort au mien. Elle possédait quelque  
» aisance, elle m'épousa et me donna mon  
» Anna ; je pouvais être heureux, mais  
» l'habitude des plaisirs, du grand monde  
» m'avaient fait un besoin de la dépense!....  
» Je voulais procurer à mon épouse les pa-  
» rures brillantes que je voyais porter à  
» d'autres ; j'étais outré de voir des cache-  
» mires à des femmes qui ne la valaient  
» point : en vain elle me disait que mon  
» amour seul lui suffisait. Je me persuadais  
» qu'elle me cachait ses désirs, et souffrait  
» mille privations. Pour augmenter notre  
» fortune, je fis des folies, je jouai,....  
» j'engageai notre bien, ... et je réduisis à  
» la misère celle qui m'avait confié sa des-  
» tinée. Alors, reconnaissant mes erreurs,  
» je voulus trouver un emploi, mais je  
» n'étais plus jeune, je ne pus parvenir à  
» être placé. Les regrets déchiraient mon  
» cœur, ils blanchirent de bonne heure  
» mes cheveux, je vous parais bien vieux  
» je n'ai pas encore soixante ans. Mon  
» épouse ne me fit aucun reproche, elle

» mourut en me recommandant notre fille,  
» alors âgée de huit ans. Je tâchai d'utiliser  
» quelques talens... Mais ils étaient bien  
» légers et je devenais vieux, je trouvai  
» rarement à m'occuper. Cependant mon  
» Anna grandissait, et déjà elle travaillait  
» pour soutenir son malheureux père. Si  
» vous saviez, monsieur, tout ce que je  
» lui dois!... Combien de nuits elle a  
» veillé afin de gagner davantage!... Pour  
» elle jamais de repos!... Jamais de plaisir!  
» Et cependant aucune plainte ne  
» lui échappe : c'est elle qui me console,  
» lorsqu'elle me voit plus affecté, lorsque  
» je me reproche mon inconduite!... Ah,  
» monsieur! je ne cherche point à cacher  
» mes torts!... Ce sont mes folies qui m'ont  
» fait perdre ma fortune, et dissiper celle  
» de ma femme... Ma fille pourrait être  
» heureuse, et depuis dix ans le travail et  
» les larmes sont devenus son partage!...  
» Seul, j'en suis cause!... Pensez-vous en-  
» core que je sois digne de votre pitié?  
» — Oui, monsieur, dit Auguste en

» serrant la main de l'inconnu... Mais qui  
» vous portait cette nuit à une funeste ré-  
» solution ?

» — Malgré mes fautes , monsieur , j'ai  
» toujours respecté l'honneur ; j'ai dissipé  
» ma fortune, mais du moins je n'ai pas à  
» me reprocher d'avoir jamais manqué à  
» mes engagements. Il y a deux ans , j'ai  
» rencontré un homme que j'avais connu  
» au temps de mon opulence ; il est venu  
» à moi, il m'a nommé encore son ami. Je  
» lui ai conté mes peines ; il m'a offert sa  
» bourse , et m'a prêté douze cents francs.  
» Vous prendrez, me dit-il, tout le temps  
» que vous voudrez pour me les rendre.  
» Hélas ! une longue maladie m'empêcha  
» de rien gagner ; cependant mon créancier  
» ne me demandait rien, mais ce brave  
» homme, qui est maintenant dans le com-  
» merce, a fait lui-même de mauvaises af-  
» faires et éprouvé plusieurs faillites. Il y  
» a deux mois, il est venu savoir si je pou-  
» vais le rembourser , cela m'était impos-  
» sible... Il ne m'a fait aucun reproche et



» n'est plus revenu ; mais j'ai appris hier  
» qu'un créancier barbare l'a fait mettre  
» en prison pour une somme de mille  
» francs ; cette nouvelle m'a désespéré !...  
» Si j'avais payé ma dette , cet honnête  
» homme jouirait encore de sa liberté !...  
» Hélas ! j'ai fait le malheur de tous ceux  
» qui se sont intéressés à moi !... Mon  
» Anna se prive de tout pour son père...  
» Ah ! monsieur ! dois-je encore conserver  
» une existence qui est un fardeau pour  
» moi ! »

Auguste a tiré son porte-feuille de sa poche. Il y prend trois billets de mille francs qu'il met dans la main du vieillard , en lui disant : « Payez les douze cents francs que vous devez , et avec ce qui vous restera achetez un petit établissement à votre fille. Je suis persuadé que maintenant des jours plus heureux lui ront pour vous. »

Le vieillard ne sait s'il est le jouet d'un songe : ce qui lui arrive lui semble tellement extraordinaire , qu'il n'ose encore



se livrer à sa joie ; il regarde tour à tour Dalville et les billets de banque que celui-ci lui a mis dans la main ; il ne peut que balbutier : « Mon Dieu ! Se pourrait-il?... »

» Ce bonheur inattendu !... , Bon jeune homme !... Pardon, monsieur !... Mais vous êtes donc un ange que le ciel envoie vers nous !...

» — Non !... Je ne suis point un ange , dit Auguste en souriant , j'ai au contraire toutes les faiblesses des mortels , mais je me trouve heureux de pouvoir avec si peu de chose être utile à deux infortunés. — Mais, monsieur, cette somme est considérable !... — Elle ne saurait payer la leçon que vous venez de me donner... — Comment ?... — Adieu, monsieur , il est bien tard , livrez-vous au repos , vous en avez besoin , et j'espère que vous allez en goûter un plus doux. — Eh quoi ! vous voulez déjà nous quitter... Ah ! laissez-moi apprendre à ma fille ce que je vous dois... Permettez-lui de remercier aussi notre bienfaiteur...



» Ah! vous ne connaissez pas mon Anna !  
» aussi belle que bonne!... Sa vue vous  
» fera sentir tout ce que vous avez fait  
» pour moi, en me donnant les moyens  
» de rendre heureuse cette chère en-  
» fant!... »

Le vieillard se dirigeait vers le cabinet, Auguste l'arrête en lui disant à voix basse :

« Je vous en prie, ne la réveillez pas...  
» Une autre fois je la verrai... Ne troublez  
» pas son sommeil. — Vous le voulez, mon-  
» sieur,... je vous obéis; mais de grâce  
» votre nom, que je sache à qui je dois...  
» — Je vous le dirai demain. — Le mien  
» est Dorfeuil, monsieur, je veux que vous  
» connaissiez celui que vous rendez à la vie,  
» à l'honneur. »

Auguste se dérobe aux remerciemens du vieillard, et sort enfin de cet asile où il a porté la joie et le repos. Il descend gaiement les cinq étages; et plus content qu'il ne l'a jamais été, se dit : « Voilà deux per-  
» sonnes que j'ai sauvées du désespoir...  
» Et pour cela, je n'ai qu'à me figurer

» que Destival m'a emporté mille écus de  
» plus. »

De retour à son cinquième, Auguste se couche aussi et ne se réveille que tard dans la matinée. « Il me semble, mon lieutenant, que vous n'avez pas mal dormi dans notre nouveau logement? » dit Bertrand en entrant dans la chambre d'Auguste. « — En effet ! je crois que je n'ai jamais si bien reposé à mon premier. »

Cependant l'ancien caporal voit avec étonnement que son maître ne se met pas une seule fois à la fenêtre ; à la fin de la journée il lui en témoigne sa surprise : « Est-ce que notre vue ne vous plaît déjà plus, mon lieutenant?—Non, mon ami, j'ai réfléchi,... et je pense qu'il est dangereux de voir chez les autres. — Il me semble cependant que vous aviez aperçu de jolies petites choses, mon lieutenant? — J'en ai vu aussi de fort tristes... Tout bien considéré, je crois qu'il vaut mieux ne pas s'occuper de ce qui se passe chez ses voisins. »

Auguste avait une autre raison pour ne plus se mettre à sa fenêtre : il ne voulait pas être aperçu du vieillard qui l'aurait reconnu, et chez lequel il ne voulait plus retourner. Auguste savait que la fille du pauvre Dorfeuill était charmante ; il redoutait sa propre faiblesse et ne voulait point s'exposer à gâter sa bonne action.

---

---

**CHAPITRE II.**

Les grisettes au village ; la veillée et le revenant.

« Nous n'irons plus chez M. Auguste , »  
avait dit Denise en retournant à son vil-  
lage ; et lorsque sa tante lui demanda si le  
beau monsieur de Paris les avait bien re-  
çus , la petite ne put que pleurer en mur-  
murant : « Nous sommes restés plus de  
» trois heures chez lui , et il ne nous a  
» parlé qu'une minute!... — Quoi! ma  
» chère amie , il ne t'a pas remercié de tes  
» poulets , il ne t'a pas fait compliment de  
» ma galette? Oh! si , ma tante... —  
» Quoi que tu voulais donc de plus , mon  
» enfant? à Paris , vois-tu , on est toujours  
» si pressé qu'on n'a pas le temps d'y faire  
» la conversation : ça n'est pas comme  
» chez nous. »

Denise ne dit pas à sa tante que M. Dalville ne l'a pas seulement remerciée de son présent, car cela aurait fâché la mère Fourcy, et la petite espère encore que le jeune homme viendra les voir, et il est si aimable au village qu'elle oubliera alors sa froideur de la ville.

« Et pour l'emploi de c't argent, demande la mère Fourcy, que t'a-t-il dit, mon enfant? — Rien, ma tante, ... c'est-à-dire que nous en ferons ce que nous voudrons. — Alors il faut faire bâtir la maisonnette, cultiver le jardin, ça sera la propriété de Coco. — Oui, ma tante. »

La jeune fille laisse agir sa tante; elle n'a plus le cœur à rien, chaque jour sa tristesse semble augmenter, les caresses de l'enfant ne peuvent la distraire Elle cherche dans le travail l'oubli de ses ennuis, mais au milieu de ses travaux champêtres qui faisaient autrefois son bonheur, Denise s'arrête, soupire et reste souvent plusieurs minutes immobile et pensive.

Lorsque la mère Fourcy la surprend

dans ces accès de tristesse , elle court à elle en s'écriant : « Quoi que t'as donc , ma petite... — Rien , ma tante , répond Denise » en s'efforçant de sourire. — Mais tu étais » là sans remuer ,... et tu ne parlais pas... » C'est que je pensais , ma tante...—A quoi » donc , mon enfant ? — Je ne m'en souviens plus... — C'est une maladie que t'as » là. — Je n'en sais rien. — Pardi ! je le » vois ben !... tu maigris , tu pâlis ,... tu ne » manges plus... Faudrait te marier , ma » petite... — Oh ! non , ma tante , je ne » veux pas ! — Alors il faudrait prendre » médecine , car enfin , mon enfant , il faut » ben prendre queuque chose. »

La mère Fourcy ne voit qu'un mari ou une médecine , qui puisse rendre à Denise ses couleurs , mais la petite assure qu'elles reviendront avec la belle saison , parce qu'elle espère que le retour du printemps ramènera Auguste au village.

En hiver , les journées sont bien longues , surtout pour la jeune villageoise qui ne prend plus de plaisir à la veillée , qui n'é-

coute qu'avec ennui les propos des garçons, et qui n'a personne pour qui elle désire se parer. Si l'on trouve encore quelque charme à rêver sous l'ombrage d'un chêne, si l'aspect de la verdure, des bocages, adoucit les peines de l'amour, l'intérieur d'une ferme, le bruit des oies et des canards doit être insupportable à un cœur qui cherche le silence et la solitude. Denise, forcée de cacher sa tristesse à sa tante, reste dans sa chambre, et regarde la route qui mène à Paris.

Un jour, qu'une belle gelée avait séché la terre, et que le soleil donnait encore du charme aux vieux arbres dépouillés de feuilles, Denise, qui était à la fenêtre de sa chambre, entend parler et rire dans le sentier qui conduit à leur maison. Ces voix ne sont pas du village; en effet, ce sont deux dames mises comme celles de Paris, qui viennent par le chemin bordé de saules, regardant autour d'elles, paraissait ne point trop savoir où elles vont, et s'arrêtant à chaque instant pour rire et



pour se reposer contre la haie qui borde le chemin.

Denise reconnaît une de ces dames pour celle qu'elle a rencontrée à Paris chez Auguste, et qui l'a reconduite jusqu'à la voiture en lui témoignant le plus vif intérêt. La vue de quelqu'un qui connaît Dalville, qui vient peut-être lui donner de ses nouvelles, cause un grand plaisir à la jeune fille, qui sort aussitôt de sa chambre pour courir au-devant des voyageuses.

Denise ne s'était pas trompée : Virginie, qui pensait quelquefois à la jolie villageoise qu'elle avait rencontrée chez Auguste, avait parlé d'elle à une de ses amies ; cette amie était une grande brune de trente ans, bien taillée, mais dont le regard aurait intimidé un sapeur ; couturière de son état, mais aimant la comédie avec passion, elle négligeait son fil et son aiguille pour aller jouer sur des théâtres de société les princesses tragiques et les héroïnes de mélodrame. Malgré son air décidé, le sentiment était le faible de mademoiselle Césarine,



qui avait toujours une grande passion en train, et se serait mise tout-à-fait au théâtre, si elle avait pu parvenir à vaincre un zézaïement qui lui faisait dire à son amant : « Ze vous aime et ze vous zéris. »

Du reste, mademoiselle Césarine était fort bonne enfant, et incapable de chercher à séduire l'amant d'une de ses amies.

Une belle journée d'hiver avait donné à Virginie l'idée d'aller à Montfermeil ; au premier mot de campagne, Césarine s'était écriée : Ze vais avec toi, ma zère, z'ai » zustement besoin de me distraire auzour- » d'hui!... Théodore m'a fait des traits... » Ah!... allons voir ta petite paysanne, » nous boirons du lait, ça calmera peut- » être mes idées.. — Allons-y, avait ré- » pondu Virginie ; je ne sais pas bien l'a- » dresse, mais je sais que c'est à Montfer- » meil.... et je n'ai pas ma langue dans » ma poche. — Ah ! nous aurons bien- » tôt trouvé!... Moi, qui découvrirais » Théodore à l'autre bout de Paris!... est- » ce que tu crois que ze n'aurai pas bien-

» tôt fait la revue du villaze. — Je te pré-  
» senterai comme une de mes parentes...  
» parce qu'il faut avoir l'air de quelque  
» chose. — Sois tranquille !... Est-ce que  
» ze n'ai pas zoué *Sémiramis*?... est-ce que  
» ze n'ai pas un port de reine? — Je sais  
» bien que tu as joué *Sémiramis*, mais  
» quelquefois on ne s'en douterait pas. —  
» Allons prendre les petites voitures, et  
» partons.—C'est ça... Oh ! je suis sûre que  
» la petite me recevra joliment. Ma chère,  
» c'est une vertu véritable que nous allons  
» voir ! — Tant mieux, ze n'aime plus que  
» l'innocence depuis que ce coquin de  
» Théodore m'a trahie !...—Ah, Dieu ! est-  
» ce que tu vas me parler de ton Théodore  
» tout le long de la route ? ça sera amu-  
» sant!..A propos, une difficulté : je n'ai pas  
» le sou, moi. — Oh ! z'ai de l'arzent pour  
» nous deux... Attends que ze compte...  
» Z'ai encore cent quinze sous. — Avec ça,  
» nous irions au *Mississipi* ; mets la capote  
» des dimanches, le cachemire indigène,  
» et en route. »

Mademoiselle Cézarine avait mis la capote oiseau-de-paradis , que le soleil avait changée en couleur nankin , et le chale jadis amaranthe , dont les palmes se fondaient tellement avec le fond , qu'il devenait difficile de les distinguer ; mais , quand on a souvent de grandes passions , on fait quelquefois des sacrifices , et mademoiselle Cézarine préférait un regard de l'homme de son choix aux diamans d'un prince russe ; c'est en quoi elle différait essentiellement avec mademoiselle Virginie.

Ces demoiselles ont eu des places dans la voiture ; il n'y avait dedans que deux vieux paysans , auxquels elles ont tiré la langue tout le long du chemin , parce qu'elles ont trouvé qu'ils sentaient mauvais. Enfin , elles sont arrivées à Montfermeil ; et Virginie , ayant demandé où logeait Denise , on les a envoyées dans le sentier où la jeune fille vient de les apercevoir.

« Ma zère amie , disait Cézarine , ze ne  
» vois pas le toit zampêtre de ta petite  
» connaissance , et ze commence à avoir une

» faim solide. — Attends... ça doit être par  
» ici... — Que la matinée est belle... Si cet  
» ingrat Théodore était venu avec nous... —  
» Oui, pour te manger tes cent quinze sous  
» en un repas ! Dieu ! que tu es bête de t'a-  
» mouracher comme ça d'un homme qui  
» te ruine !... Avançons encore. — Ma zère,  
» c'est plus fort que moi ; z'ai beau me dire :  
» *Faut l'oublier !*... — Si tu veux, je te le  
» chanterai, ça te fera peut-être plus d'effet.  
» — Ah ! il a de si beaux favoris !... Ce sont  
» ses favoris qui m'ont séduite d'abord ! —  
» Il fallait les lui faire mettre en cravate...  
» — Tu plaisantes touzours ! Que tu es heu-  
» reuse, Virzinie !... Tu ne sais pas ce que  
» c'est qu'une passion violente ! — Bath !  
» j'en ai eu bien plus que toi... Ah ! vois-tu  
» cette jolie maison ?... cette ferme... c'est  
» sans doute là... — Ze ne crois pas que ta  
» villazeoise soit si bien lozée. — Pourquoi  
» donc pas ? si tu avais vu les beaux poulets  
» qu'elle avait apportés à Auguste, ça ne  
» t'étonnerait plus. »

La présence de Denise met fin à l'incer-

titude de ces dames. La petite court au-devant de Virginie, l'embrasse et fait des révérences respectueuses à Cézarine qui s'écrie : « Comment ! c'est là ta zeune villa- » zoise... ah ! qu'elle est zentille !... Dieu ! » quelle zolie figure ! Ah ! ze suis bien aise » à présent que Théodore ne soit pas » venu !... »

Virginie donne un coup de pied à Cézarine pour la faire taire, et dit à Denise : « Vous voyez, ma chère amie, que je ne » vous ai pas oubliée, je suis venue vous voir » sans façon... J'ai amené avec moi... ma » parente, cela ne vous gêne pas... — Oh ! » non, madame, au contraire, je suis bien » contente... C'est bien aimable à vous » d'être venue... Ma tante sera charmée de » vous voir... ainsi que madame.

» — Voulez-vous permettre que ze vous » embrasse aussi, mon enfant, dit Cézarine. » — Oui, madame, avec plaisir... Mais, » venez donc... entrez chez nous... Vous » n'avez peut-être pas encore dîné ? — C'est » tout comme, ma zère... ze n'ai pris qu'un

» morceau de saucisson en me levant.....

» — Oui, » dit Virginie, en marchant en ore sur les pieds de Cézarine, « ma » parente et moi, ... nous sentions que le » grand air ouvre l'appétit; ... mais nous » allions aller à l'auberge... — Ah! madame, » j'espère bien que vous resterez avec » nous... Ça serait bien mal de nous refu- » ser...

» — Dieu! qu'elle est zentille!... elle a » le nez de Théodore!... — Nous accep- » tons, ma chère Denise, puisque cela ne » vous gêne pas... D'ailleurs, la moindre » chose des personnes qu'on affectionne... » cause toujours plus de plaisir... que les » mets recherchés qu'on ne trouverait pas » ailleurs... »

Denise, pour toute réponse, court en avant avertir sa tante, et Virginie dit à son amie : « Prends donc garde à ce que tu dis » et songe à prendre une tenue respecta- » ble... Avec ton Théodore que tu glisses » partout!... — Et toi, qui te perds dans » tes phrases dont tu ne peux plus sortir!...



» — C'est égal , des phrases , ça convient  
» aux paysans ; ils ne comprennent pas ;  
» mais ils trouvent que c'est superbe. — Eh  
» bien ! Théodore , je dirai que c'est mon  
» mari qui est à l'armée. »

Tout en parlant , ces dames sont arrivées dans la cour de la maison , et les oies , les canards , le chien et la chèvre les saluent par un petit concert impromptu.

« Ah ! que j'aime la campagne ! » s'écrie Virginie en courant embrasser Coco , tandis que Cézarine fait ce qu'elle peut pour retirer son chall de la gueule du chien. Pendant ce temps , la mère Fourcy vient recevoir les voyageuses , que sa nièce lui a annoncées comme de belles dames de Paris de la connaissance de M. Auguste , et auxquelles la bonne femme croit devoir beaucoup de considération.

« Voilà ma tante , madame , » dit Denise à Virginie , et celle-ci fait un salut de femme comme il faut , à la paysanne , en disant :  
» Je suis fort aise de faire connaissance avec  
» cette respectable tante... Dieu ! quelle fi-

» gure à l'antique !... J'aime beaucoup les  
» personnes âgées... Que je vous embrasse,  
» madame... »

Virginie, après avoir embrassé la mère Fourcy, appelle Cézarine : « Ma parente, ...  
» voulez-vous venir, que je vous présente  
» à notre bonne tante...

« — Un instant donc ! dit Cézarine, que  
» ze me débarrasse de ce polisson de zien,  
» qui a empoigné mon cazemire... Ah ! ze  
» sais bien pourquoi, c'est qu'avant-hier  
» z'ai enveloppé un zigot dedans... »

Virginie tousse pour couvrir les paroles de Cézarine, qui se débarrasse enfin du chien et vient faire un salut de reine à la mère Fourcy. « C'est ma parente, » dit Virginie, en présentant son amie à la tante de Denise. « Je lui ai parlé de votre aimable  
» nièce, et elle n'a pu résister au désir de  
» faire sa connaissance et la vôtre, respec-  
» table tante ; nous avons quitté nos hôtels  
» et grimpé dans le léger pot-de-chambre,  
» dans lequel nous n'avions pour toute so-  
» ciété que deux vieux malotrus qui sen-

» taient le rance ; mais , quand on vient  
 » voir des gens qu'on estime et qu'on aime,  
 » on saute à pieds joints sur ces petites con-  
 » trariétés ;... n'est-ce pas , ma parente ?  
 » — Oui, mon amie , » répond Cézarine en  
 marchant comme *Sémiramis*.

« C'est ben honnête à vous , madame ,  
 dit la mère Fourcy , et nous sommes ben  
 » sensibles à vot'politesse ;... mais vous allez  
 » prendre queuque chose... — Nous avons  
 » déjà dîné à la fourchette... Mais nous ne  
 » voulons pas vous refuser. — Moi , à la  
 » campagne , ze manzerai toute la jour-  
 » née. »

Ces dames entrent dans la maison , et pendant qu'on met le couvert, Cézarine caresse Coco , en s'écriant : « Le bel enfant ,  
 » Quel zoli profil !... Il ressemblera à Théo-  
 » dore... Est-ce que c'est à vous , ma belle ? »

C'est à Denise que mademoiselle Cézarine adresse cette question ; la petite rougit , en disant : « Comment, madame ?... — Ma pa-  
 » rente , vous êtes furieusement bête ! s'é-  
 » crie Virginie. Aller demander ça à cette

» enfant, comme si elle était d'âge à... !  
» D'ailleurs est-ce qu'elle pense à la baga-  
» telle ! — Écoute donc, ma zère, ze ne sais  
» pas au zuste son aze... D'ailleurs, z'ai eu  
» une sœur qui était mère à treize ans ! —  
» C'était donc une créole ? — Oui, une  
» créole du Pont-aux-Zoux. »

Heureusement la mère Fourcy est alors à la cave, ce qui l'empêche d'entendre ces dames. Denise voudrait bien avoir des nouvelles d'Auguste, mais elle n'ose pas se permettre d'en demander à Virginie; elle craint qu'on ne devine tout l'intérêt qu'elle lui porte, et la pauvre petite serait bien honteuse si les dames de Paris, qu'elle croit toutes deux de la connaissance de Dalville, savaient le secret de son cœur. Pour l'aimable enfant, l'amour est tout; elle est loin de se douter que pour ces dames ce n'est plus que peu de chose.

Pendant que Denise est allée faire les apprêts du repas, Virginie prétend aider la mère Fourcy à mettre les assiettes, ce que celle-ci ne veut pas souffrir, et pendant cette

lutte entre la paysanne et la demoiselle de Paris , une bouteille pleine s'échappe de dessous le bras de la tante et se brise aux pieds de Cézarine , dont la robe reçoit plusieurs éclaboussures.

« Ah, Dieu ! mon mérinos est tout tazé !  
» s'écrie Cézarine , comment donc que ze  
» ferai ? ze n'en ai pas d'autre... — Tu met-  
» tras une robe de velours , » dit Virginie  
en faisant signe à son amie de prendre garde  
à ce qu'elle dit ; mais Cézarine , tout occu-  
pée de sa robe , ne l'écoute pas et continue  
de se lamenter. — « C'est zusement celle qui  
» m'allait le mieux et que z'avais quand z'ai  
» fait la conquête de Théodore. — C'est son  
» mari qui est à l'armée ;... il est général.  
» Allons , ma parente , c'est assez nous oc-  
» cuper de votre robe... Vous n'en manquez  
» pas , il me semble... — Il est certain que  
» si z'avais toutes celles que z'ai mises en  
» plan... — En plan , madame Fourcy , ça  
» veut dire qu'on les coupe pour en faire  
» des essuie-mains. Ah ! c'est qu'à Paris nous  
» sommes si changeantes !... il nous faut une

» robe neuve toutes les semaines !... Nous  
» jetons notre argent par les fenêtres !...  
» C'est un bien vilain séjour que ce Paris !...  
» Heureux les habitans du village !... Ah !  
» la campagne !... des arbres, des bêtes, du  
» pain bis, voilà le bonheur... J'espère bien  
» que je finirai par acheter un petit château  
» ou une chaumière, ça m'est égal, pourvu  
» que ce soit dans les champs. Quant à De-  
» nise, que j'aime comme si j'étais sa mère,  
» si j'ai un conseil à lui donner, c'est de res-  
» ter ici, de ne plus aller à Paris... D'ail-  
» leurs, je crois bien qu'elle ne s'en soucie  
» guère, et la manière donc M. Dalville l'a  
» reçue la dernière fois ; ah ! j'en étais  
» outré !... Cette pauvre petite qui lui ap-  
» portait des œufs et une si bonne galette !...»

Denise, qui vient de revenir avec une grande soupière pleine, entend les dernières paroles de Virginie et s'arrête derrière Césarine, en lui faisant signe de ne rien dire à sa tante. Habitée à dissimuler, Virginie comprend les signes de la petite, et, voulant tâcher de réparer sa gaucherie, elle



reprend : « Après tout, ... le jeune homme »  
» est excusable, ... parce que, voyez-vous,  
» madame Fourcy, à Paris, il y a des gens  
» qui n'aiment pas la galette : ce n'est pas  
» comme au village où ça tient lieu de sa-  
» lade. Du reste, Auguste est un peu étourdi,  
» mais le cœur est bon ! le cœur est excel-  
» lent; ... je le connais mieux que person-  
» ne ! ... D'ailleurs ce n'est pas dans ce mo-  
» ment que je voudrais dire du mal de lui; ...  
» et, quoiqu'il soit ruiné...

« — Ruiné ! » s'écrie Denise, et dans son saisissement la petite laisse tomber la soupière, dont le contenu achève de mouche-ter la robe de Cézarine.

« Dieu ! ze suis bien malheureuse au-  
» zourd'hui ! ... » s'écrie Cézarine en consi-  
» dérant son mérinos; « comment voulez-vous  
» que ze revienne à Paris et que ze zoue  
» lundi *Andromaque* avec cette robe-là? ... »

La mère Fourcy se confond en excuses ; mais Denise ne s'occupe pas de l'accident qui lui est arrivé : elle court à Virginie, en répétant : « Ruiné ! ... M. Auguste ruiné ! ... »

» Ah ! mon Dieu ! madame , et comment  
» donc cela lui est-il arrivé ? — Je vous di-  
» rai cela tout-à-l'heure, ma chère amie...»

Virginie commence par se mettre à table; Cézarine en fait autant, et oublie les accidens arrivés à sa robe, en mettant les morceaux doubles. La mère Fourcy se tient respectueusement debout devant ces dames , et la pauvre Denise, les yeux fixés sur ceux de Virginie, attend avec impatience qu'elle vueille bien lui apprendre ce qui est arrivé à Auguste.

« Asseyez-vous donc, respectable tante, » dit Virginie à la mère Fourcy, qui croit avoir chez elles des dames de la cour.

« — Je n'en ferai rien, madame, assuré-  
» ment !... — Ze ne manzerai pas si vous  
» restez debout, » dit Cézarine en avalant son troisième œuf frais. — « J's'avons trop ce  
» que je vous devons, madame. — Vous ne  
» nous devez rien du tout, madame Fourcy;  
» c'est nous au contraire qui devrions vous  
» servir ! — Ah madame ! par exemple !...  
» — Respect aux personnes ridées , voilà

» ma devise... Asseyez-vous donc... —  
» comme madame zouerait bien la mère de  
» *Coriolan* !... — Ma parente, laissons là  
» *Coriolan*, ... et donnons un siège à ma-  
» dame Fourcy... »

En disant cela , Virginie se lève de table , va prendre la mère Fourcy par le bras , et la conduit devant une chaise ; comme la paysanne se défend toujours, Virginie la pousse en arrière et finit par la prendre par les épaules et la faire asseoir à côté de la chaise ; la bonne femme tombe presque sous la table , et Virginie , qui est allée reprendre sa place , et croit que la villageoise est assise , dit en ne la voyant plus : « Je crois que je  
» vous ai donné une chaise un peu basse ,...  
» mais au moins vous serez mieux que de-  
» bout.

» — Il est zoli ton sièze ! » dit Cézarine en aidant madame Fourcy a se relever. —  
« Comment , vous étiez tombée?... Voilà ce  
» que c'est que de faire des façons ! vous êtes-  
» vous fait mal ? — Vous êtes ben honnête,  
» madame !... un peu... à la hanche...

» — Ça ne peut que vous faire du bien ;  
» ça fouette le sang... Asseyez-vous donc. »

La mère Fourcy ne se fait plus prier, et, le calme étant rétabli, Denise dit de nouveau : « Et M. Auguste, madame!...

» — Ah c'est vrai ! je ne vous ai pas dit  
» pourquoi il était ruiné ; la première raison  
» c'est que je n'en sais rien ; mais, ensuite,  
» c'est facile à deviner : ce jeune homme-là  
» agissait comme un étourdi ! jouant, faisant  
» beaucoup de dépenses, payant des maît-  
» tresses!... Moi, je lui ai dit vingt fois :  
» Auguste, tu vas trop fort ! je lui ai dit  
» cela très-souvent, ... et je le tutoyais parce  
» que je l'ai vu si petit !... — Je croyais que  
» ce monsieur était de votre âge ? dit ma-  
» dame Fourcy. — Oui, à peu près ; mais  
» nous avons été élevés ensemble, ... nous  
» avons la même nourrice ; aussi, je lui  
» suis très-attachée, et quoiqu'il loge main-  
» tenant au cinquième, ça ne m'empêchera  
» pas d'aller déjeuner avec lui ; ... c'est ce  
» que je disais hier à Bertrand qui m'appre-  
» nait que les fonds étaient bas.

» — Mais M. Auguste doit avoir bien du  
» chagrin ,... il doit être bien triste d'être  
» ruiné, » dit Denise en soupirant.

« — Lui ! ma chère amie ! pas du tout :  
» oh ! vous ne le connaissez pas ! il est tou-  
» jours aussi fou , aussi insouciant... C'est  
» Bertrand qui me disait cela hier... Ce pau-  
» vre Bertrand ! j'ai vu une larme dans ses  
» yeux pendant qu'il me parlait des folies  
» de son maître ! C'est là un fidèle servi-  
» teur , un ami véritable... Donne-moi à  
» boire , Sémiramis , car pendant que je  
» cause , je m'aperçois que tu ne fais que  
» te verser ; Sémiramis , c'est le nom d'une  
» terre appartenant à ma parente ; elle en  
» a dans tous les environs de Paris.

» — Dis donc , Denise , s'écrie la mère  
» Fourcy , si ce monsieur est pauvre à c't'  
» heure , ne devrions-nous pas lui rendre  
» ce qu'il a laissé pour Coco ?... Queu dom-  
» mage que c'te maisonnette soit bâtie à  
» présent !... — Madame Fourcy , ce qui  
» est donné , est donné , dit Virginie ,  
» c'est un principe dont je ne me suis ja-

» mais écartée.. Il ne faut pas se mettre sur  
» le pied de rendre ce qu'on a reçu!... —  
» Ah! siz'avais tout ce que z'ai donné à  
» Théodore!... — C'est un mari de ma pa-  
» rente... Elle lui a donné deux fois la rou-  
» geole , et vous concevez qu'elle ne serait  
» pas charmée de la ravoir... Donnez-moi  
» à boire , Sémiramis. »

Denise ne se mêle plus à la conversation, elle est rêveuse, et tout occupée de ce qu'elle vient d'apprendre au sujet du jeune homme de Paris. Les deux demoiselles, qui se trouvent bien à table, bavardent à qui mieux mieux; la mère Fourcy ouvre de grands yeux et de grandes oreilles, ne comprenant pas toujours les belles choses que ces dames lui racontent; mais, comme on ne lui laisse pas le temps de placer un mot, elle n'a pas autre chose à faire que d'avoir l'air émerveillé.

Ces dames étaient à table depuis assez long-temps, et la mère Fourcy, assise entre elles, ne faisait que tourner la tête à droite et à gauche. Denise a quitté la salle



sans être remarquée ; la pauvre petite a le cœur gros... Elle croit Auguste malheureux, elle a besoin de laisser couler ses larmes, et veut les cacher aux dames de Paris ; Coco , qui jouait dans la cour, la voit passer près de lui.

L'enfant s'aperçoit que la jeune fille a du chagrin ; il quitte sa Jacqueleine pour aller près de Denise, en lui disant : « Qu'est-  
» ce que tu as , ma petite Denise ? — Tu  
» ne sais pas, Coco, que ton bon ami... ce-  
» lui qui t'a donné tant de choses, est à pré-  
» sent pauvre , malheureux... peut-être...  
» — Ma petite Denise , il faut lui porter  
» encore des œufs et de la galette ; ça lui  
» fera plaisir , s'il est pauvre... Quant j'é-  
» tais dans not' chaumière avec grand'ma-  
» man, j'étais si content quand tu m'appor-  
» tais du pain blanc !... Je n'en mangeais  
» pas souvent alors !.. »

Denise embrasse Coco : ce que l'enfant vient de lui dire lui a fait concevoir une secrète espérance ; elle s'essuie les yeux et retourne dans la salle, où la société vient de

s'augmenter par l'arrivée d'un habitant du village , ancien maître d'école , qui venait rendre visite à la mère Fourcy, et, à la vue des deux demoiselles de Paris, avait manqué défoncer une armoire pour faire un plus beau salut ; tandis que Virginie regardait Césarine, qui se cachait la figure sous sa serviette , pour ne pas rire au nez du nouveau-venu , dont la figure rappelait exactement les masques grotesques qu'on vend en carnaval.

« Bonjour , voisin Manflard , » dit la mère Fourcy à l'ancien maître d'école. —  
« Bonjour , voisine Fourcy...—Comment,  
» ça va-t-il, voisin Manflard ?—Très-bien ,  
» voisine Fourcy... Ma foi , je n'avais rien  
» à faire , je me suis dit : faut aller voir la  
» voisine Fourcy. — C'est ben honnête à  
» vous , voisin... — Mais si vous avez du  
» monde,... je ne veux pas déranger... —  
» — Restez-donc , monsieur Manflard ,  
» dit Virginie , nous serions désolées de  
» vous faire fuir. Ze ne pense pas que le  
» beau sexe effraie monsieur !... »

Pour toute réponse, le voisin fait un nouveau salut, dans lequel il pourrait ramasser une pièce de six liards avec ses dents, puis il prend une chaise et s'assied.

« Vous boirez ben un coup, voisin Manflard? — Volontiers, voisine Fourcy. »

Le verre de vin est versé, le voisin Manflard le boit, après avoir salué toute la compagnie, puis se replace sur sa chaise, en murmurant : « Il est bon, ... très-bon; ... »

« — Qu'est-ce que c'est que le voisin Manflard? » dit tout bas Virginie à la tante Fourcy. « Oh! c'est un ben brave homme!... Il a tenu autrefois une école dans le village; mais les dernières années, comme il n'avait pus que deux enfans, il s'est retiré. — Z'en suis fazée, ze lui arais envoyé Hécube... — Qu'est-ce que c'est que ça, Hécube? — C'est la fille de ma parente, un enfant charmant qui n'a pas encore trois ans et qui mord à tout. — Oh ça! c'est vrai! elle manzerait du marbre!... — Le voisin Manflard est une des

» plus fortes têtes de l'endroit!... — On  
» s'en aperçoit en le regardant ; mais il ne  
» dit plus rien... Encore un coup, monsieur  
» Manflard? »

Le voisin ne répond que par un ronflement prolongé ; suivant sa coutume , il s'était déjà endormi.

« Comment , il dort ! dit Virginie. —  
» Oh ! oui, ...c'est son habitude;... à peine  
» entré , il s'assied et il tape de l'œil. — Ça  
» ne laisse pas de faire une petite société  
» bien gentille !—C'est comme ce polisson  
» de Théodore , qui s'endormait tout de  
» suite après qu'il m'avait... dit une bêtise!  
» se!... — C'est le mari de ma parente qui  
» voulait faire la sieste... Il avait rapporté  
» ça d'Espagne , avec du chocolat.

» — Eh mais ! Denise , s'écrie la mère  
» Fourcy ; je vois ben pourquoi le voisin  
» Manflard est venu aujourd'hui chez  
» nous ; hier à la veillée , chez Claudine ,  
» n'a-t-on pas dit qu'on veillerait ce soir  
» ici!... — Ah , mon Dieu!... c'est vrai !  
» répond Denise tristement ; vous avez  
» eu là une bien mauvaise idée.

» — Une veillée villazeoise ! » dit Cézarine, en se levant de table, « oh ! que ça » doit être zoli !... on m'en a souvent parlé » et ze n'en ai zamais vu. — Ni moi ! dit » Virginie, et j'ai pourtant vu assez de » choses. Tiens !... si nous couchions ici, » nous serions de la veillée... Qu'en dites- » vous, ma parente ? — Ze dis, qu'au fait, » les voitures ne seront pas plus zères de- » main matin que ce soir !... — Il n'est pas » question de voitures... Je sais bien que » nous n'avons pas amené la nôtre, pour » ne point fatiguer nos chevaux. Mais il » faut savoir si ça ne gênera pas la respec- » table tante, de nous coucher cette nuit !...

» — Oh ! j'avons de quoi, mes dames !... » — Vous serez bien aimables de rester, » dit Denise, qui espère encore parler d'Auguste avec Virginie. — « Mais faudra que ces » dames se contentent d'un lit un peu dur... » — Nous serons toujours très-bien ! — » Moi, ze ne suis pas difficile !... z'ai couzé » plus d'une fois sur la paille... »

Virginie pousse Cézarine et se hâte d'a-

jouter : « Ah ! oui , à ta campagne... pour  
» plaisanter , par farçe. — Oui , et puis  
» z'aime bien ça , c'est amusant , ça pi-  
» quote.

» — Oh ! je n'entends pas que vous soyez  
» piquée , dit la mère Fourcy , j'allons  
» vous arranger un lit dans la petite cham-  
» bre du fond... — Pas le moindre déran-  
» gement , bonne tante , je vous prie ; le  
» plaisir de rester avec vous , de voir le ta-  
» bleau d'une veillée , c'est tout ce que nous  
» voulons , » dit Virginie. Mais la villa-  
geoise ne l'écoute pas , et va préparer une  
chambre pour ces dames , tandis que De-  
nise allume une grande lampe qui doit  
éclairer la salle ; car la nuit tombe , et la  
veillée va bientôt commencer.

Pendant ces apprêts , Virginie dit tout  
bas à son amie : « Ces bonnes gens nous  
» prennent pour des princesses... — Mais  
» ze crois que z'ai une assez belle tour-  
» nure... — Oui , mais ne dis pas de bêtises  
» à la veillée , moi je me plais bien ici , j'y  
» passerais volontiers quinze jours !... —



» Au fait , ça ne serait pas zer vivre... —  
» Mais si tous les hommes sont aussi aima-  
» bles que le voisin Manflard , ça doit faire  
» des gaillards bien dégourdis. »

La nuit est venue , et les amateurs de veillées , qui se sont donné rendez-vous chez la mère Fourçy , commencent à arriver. La vieille femme apporte son rouet, une autre son tricot ; beaucoup n'apportent rien , parce qu'elles doivent conter des histoires , et que ce n'est pas de peu d'importance à une veillée. Les hommes tiennent des bouteilles , des cruches , et chacun a son souper.

Virginie et Cézarine , placées dans un coin de la grande salle où il ne fait pas très-clair , malgré la lampe , examinent les villageois , et font leurs commentaires que heureusement ceux-ci n'entendent pas.

« Ah ! les drôles de figures ! dit Vir-  
» nie , ont-ils l'air rustique !... je voudrais  
» faire voir à tous ces gens-là des étoiles au  
» plafond ! — Tu crois ça !... mais les villa-  
» geois sont plus malins qu'ils ne parais-

» sent!... — Oh! je gage que je leur joue  
» une farce et que je les attrappe tous —  
» Virzinie, tu sais bien qu'il faut être saze.  
» — C'est bon, Sémiramis, je sais ce que  
» j'ai à faire. — Tiens! voilà un grand  
» zeune paysan qui est bel homme... Il a la  
» cuisse de Théodore!... — Il a l'air fu-  
» rieusement bête! — C'est égal, il n'est  
» pas mal du tout. »

Les villageois, en entrant, n'avaient pas d'abord aperçu les deux dames de Paris; mais, en les voyant, ils se rassemblent, et se mettent à chuchoter entre eux. Cézarine s'avance vers le groupe, en disant d'un air gracieux : « Nous ne voulons point vous  
» zêner, bons villazeois; nous venons nous  
» mêler à vos zeux!... — Nous avons un  
» grand amour pour la vie champêtre,  
» dit Virginie, et, avant d'acheter une  
» ferme, nous voulons savoir ce qu'on fait  
» dedans. »

L'arrivée de la mère Fourcy achève de mettre les paysans au fait : « Ce sont de  
» grandes dames de Paris, » dit-elle

aux villageois. « Elles ont des hôtels , mais  
» elles ne sont pas fières du tout ; elles ont  
» voulu coucher ici pour être de la veillée.  
» Vous verrez comme elles sont polies ! »

Les paysans font de grands serviteurs aux deux dames ; quelques jeunes malins de l'endroit , pour faire sur-le-champ les gentils devant les étrangères , vont se pousser et se donner quelques coups de poing près d'elles , puis jettent de grands cris de joie quand leur camarade tombe par terre. Et les vieux payans disent : « V'là nos gail-  
» lards qui commencent à rire ! » et Virgine dit à son amie « S'ils commencent  
» comme ça , comment finissent-ils ? »

Au milieu du brouhaha , M. Manflard continue de ronfler sur sa chaise , et l'un des espiègles de l'endroit s'écrie :

« V'là le père Manflard qui dort !... Ah !  
» faut faire une niche au père Manflard...  
» Ça va-t-il?...

« — Moi ze suis pour les nizes , » dit Cézarine , en allant se mettre à côté du grand dadais qu'elle trouve bel homme et qui

baisse les yeux, en devenant rouge jusqu'aux oreilles, quand la dame de Paris le regarde.

» Qu'est-ce que nous allons faire au père  
» Manflard ? dit un paysan. — Faut lui  
» prendre son chapeau ! — Ah ! c'est pas  
» assez drôle !... — Faut lui prendre son  
» mouchoir... — Sa tabatière. — Oh ! il de-  
» vinera ben que c'est nous qui lui avons  
» pris ça !... C'est pas encore une bonne  
» niche ! — Voulez-vous une bonne nize ,  
» dit Cézarine , ça serait de lui ôter tout  
» doucement sa culotte... »

Tous les villageois se regardent avec surprise, trouvant un peu forte la niche que propose la belle dame de la ville, et Virginie marche sur les pieds de son amie, en lui disant tout bas : » Veux-tu te taire... à quoi  
» donc penses-tu !... Est-ce qu'on fait des  
» bêtises comme ça ici !

« — Mes amis, » reprend Virginie, en s'adressant aux villageois, « ma parente a dit  
» cela, parce qu'elle suppose que le père  
» Manflard porte un caleçon.

» — Oh ! oui , mais il n'en porte pas ! » dit en riant une grosse commère. Aussitôt tous les paysans s'écrient : « Tiens ! Fanchon qui » sait ça !... Ah ! comment donc que tu sais » ça , Fanchon !... Ah ben ! il paraît que » Fanchon !... Tu sais ça , toi , Fanchon ! »

Fanchon continue de rire , et ce tapage réveille enfin le père Manflard , qui se frotte les yeux en demandant ce qu'il y a .

Mais la tante de Denise rétablit l'ordre , en faisant placer tout le monde en rond . Les places d'honneur auprès du foyer sont offertes aux deux dames ; Cézarine qui s'est assise à côté du grand dadais , dit qu'elle se trouve bien , et que la chaleur lui fait mal . Virginie est placée entre deux vieillards ; Denise a pris Coco sur ses genoux ; seule , elle ne prend point part aux plaisirs de la veillée , et son cœur comme ses pensées la transportent loin du village .

Une vieille femme commence une histoire de voleurs , une autre en conte une de revenants , et comme tout cela n'amuse pas Cézarine , pendant que les bonnes gens

se serrent en tremblant l'un près de l'autre, elle joue à pigeon-voile avec le grand dadais, et lui donne de petites tapes sur le menton en disant : « Comme il a un faux air de « Théodore ! »

Un vieux paysan prend la parole, et annonce qu'il va chanter la complainte faite sur la mort extraordinaire d'Étienne de Garlande, ancien seigneur de Livry, qui a pris le parti d'Amaury de Montfort, contre Louis-le-Gros ; la complainte n'a que soixante et douze couplets.

Comme chaque couplet chanté sur un air lamentable et avec le mouvement de Malbrouk, dure près de cinq minutes, au second Virginie se lève, prend une chandelle, dit tout bas à la mère Fourcy qu'elle va se coucher, et s'éclipse sans que cela ait distrait les paysans de l'attention qu'ils portent à la complainte.

Mais Cézarine, qui ne se soucie pas d'entendre les soixante et douze couplets, interrompt le paysan au milieu du quatrième, en disant : « Mes zers amis, votre zanson



» est bien zolie , mais elle va finir par en-  
» dormir tout le monde comme le voisin  
» Manflard , qui ronfle depuis une heure.  
» Si vous voulez , pour vous réveiller un  
» peu , ze vas vous zouer une scène de tra-  
» zédie. Savez-vous ce que c'est que la tra-  
» zédie , mes amis ?

» — Non , madame , disant les villageois.

» — Et la comédie , y avez-vous été ? —

» Non , madame.

» Oh ! moi , je sais ce que c'est ! dit un  
» des malins ; j'y suis tété à paris , c'est  
» z'ousque on voit des hommes et des fem-  
» mes derrière une toile qui se lève ; et puis  
» il y a des quinquets , et puis y viennent  
» dirent des bêtises en faisant des gesses ,  
» et on n'y comprend rien du tout , mais  
» c'est fièrement beau.

» — C'est cela même , mon zer ami , vous  
» êtes au fait , alors vous expliquerez à la  
» société ce qu'elle ne saisirait pas tout de  
» suite. Ze vais vous zouer une scène d'*an-*  
» *dromaque*. Venez avec moi , bel homme ,  
» vous allez faire *Pyrrhus*. »

Cézarine prend le grand dadais par le bras , place un banc de bois dans le fond de la salle, déploie son chall et le drape autour de son corps, ôte une de ses jarretières qu'elle noue en bandeau autour de la tête du jeune villageois , qui se laisse coiffer et n'ose bouger. Les paysans les yeux fixés sur Cézarine attendent avec impatience ce qu'elle va faire. Après avoir ôté son chapeau, et remonté ses cheveux sur le haut de sa tête, Cézarine fait grimper le grand dadais sur un bout du banc, et se place sur l'autre, en disant : « Nous allons commen-  
» cer... Mais avant, ze crois pourtant qu'il  
» faudrait que ze vous dise un peu le suzet  
» de la pièce. Écoutez : *Andromaque* c'est  
» une reine dont le mari a été tué, *Pyrrhus*  
» que voilà, veut l'épouser et elle ne veut  
» pas, voilà tout, vous comprenez bien ?  
» — Oui, oui, disent les paysans, d'ail-  
» leurs Jean-François nous expliquera le  
» reste. — C'est cela... ze commence, et  
» vous *Pyrrhus*, faites-moi le plaisir de ne  
» pas avoir touzours les yeux sur vos or-

» teils... parce que Pyrrhus ne doit pas  
» avoir l'air d'un zobard. »

Le grand dadais, pour obéir à la belle dame qu'il n'ose pas regarder, lève les yeux en l'air, et ne les ôte plus de dessus le plafond.

Cézarine prend une belle pose et commence :

« Et que veux-tu que ze lui dise encore ,  
» Auteur de tous mes maux , crois-tu qu'il les ignore.  
» Seigneur , voyez l'état où vous me réduisez ?  
» Z'ai vu mon père mort , et nos murs embrasés ;  
» Z'ai vu tranzer les jours de ma famille entière  
» Et mon époux sanglant traîné sur la poussière. »

» — C'te pauvre femme ! comment elle a  
» vu tout ça , disent les paysannes , est-ce  
» vrai , Jean-François ? — Oui ! oui ! que  
» c'est vrai !... Puisqu'elle vous dit qu'elle l'a  
» vu.

» — Mes enfans , dit Cézarine , si vous  
» m'interrompez ze ne serai plus inspi-  
» rée ; un peu de silence , s'il vous plaît :

« Ze respire , ze sers ;  
» Z'ai fait plus , ze me suis quelquefois consolée  
» Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ,

4.

6.

- » Qu'heureux dans mon malheur , le fils de tant de rois ;
- » Puisqu'il devait servir , fût tombé sous vos lois ;
- » Z'ai cru que sa prison deviendrait son azile :
- » Zadis Priam soumis fût respecté d'Azille ;
- » Z'attendais de son fils encore plus de bontés.
- » Pardonne , zer Hector...

» Mon ami Pyrrhus , soyez donc à votre  
 » affaire , est-ce que vous zerzez des arai-  
 » gnées au plafond ?... »

Le grand garçon jette ses yeux sur la porte d'entrée de la salle , et Cézarine reprend :

« Pardonne , zer Hector...

« Silence donc , mes enfans , » dit-elle en s'arrêtant encore , « que celui qui ron-  
 » fle si fort me fasse le plaisir de s'en aller. »

Cézarine va recommencer sa tirade , lorsqu'un gémissement prolongé se fait entendre de nouveau , tous les villageois se regardent en disant : « Qui donc qui fait comme  
 » ça ? — Ça n'est pas moi. — Ni moi... —  
 » Ça n'est pas non plus le père Manflard... »

Un nouveau gémissement sourd retentit dans la salle , la terreur se peint sur

toutes les figures, les paysans se serrent les uns contre les autres en répétant : « Mon Dieu!... quoique c'est donc que ça!... » — Vous vous effrayez pour rien, dit Cézarine, c'est quelque bête qui rôde dans la cour... — Oh! ça n'est pas une voix de bête, ça!... C'est plutôt l'âme de quelque défunt... — Tiens, c'est peut-être Jacques Ledru qui est mort il y a huit jours!... — Ça serait-i' pas plutôt l'esprit de la mère Lucas qui était si méchante de son vivant, et qui veut encore nous tourmenter. »

Cézarine, pour rassurer les villageois, va recommencer sa tirade, lorsque le grand dadais, qui avait les yeux fixés sur la porte, pousse un cri épouvantable et se laisse tomber à bas du banc, ce qui fait rouler Andromaque sur lui.

« Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est? » disent tous les paysans effrayés; le grand dadais, qui n'a pas la force de parler, leur montre la porte d'entrée, puis cache sa figure dans ses mains, Tous les villageois re-

gardent à l'endroit désigné , la porte venait de s'entr'ouvrir et laissait voir sur le seuil un fantôme blanc d'une grandeur extraordinaire et dont les yeux lançaient du feu.

A cet aspect horrible, toutes les femmes poussent des cris terribles et se jettent les unes sur les autres , en s'éloignant de la porte ; la plupart des hommes en font autant, en criant : *Sauvons-nous*. Mais comme on ne peut pas se sauver par la porte où le fantôme paraît faire sentinelle , chacun se pousse vers le fond de la salle , et dans ce tumulte , les chaises , les bancs sont renversés , ainsi que la table sur laquelle était la lampe , qui s'éteint en roulant sur le carreau. Cette obscurité subite ajoute à la terreur générale ; ceux qui n'ont pas vu tomber la lampe , croient que c'est le fantôme qui vient par sa présence , de faire naître cette nuit effrayante ; les cris redoublent , on ne se voit plus , on tombe les uns sur les autres... et chacun croit que c'est le diable qui lui tombe sur le corps Pour augmenter encore l'effroi des paysans , le fantôme



pousse des *hou hou* sinistres et des gémissemens douloureux.

Ce désordre durait depuis plusieurs minutes ; les villageois jetaient de temps à autre des cris d'effroi, en adressant leurs prières au ciel ; il n'y avait que mademoiselle Cézarine que l'on n'entendait pas se plaindre , quoique cependant elle fût tombée avec le grand dadais. Celui qui avait le courage de tourner la tête vers l'entrée de la salle, apercevait le fantôme avec ses yeux étincelans , et disait tout bas aux autres : « Il est toujours là ! il ne s'en va pas , » et on entendait alors mademoiselle Cézarine qui disait d'une voix étouffée : « Que per-  
» sonne ne bouze, mes enfans... et surtout  
» qu'on n'allume pas de zandelles !... ou le  
» diable viendra nous emporter !... »

Mais tout à coup on entend dans la cour les aboiemens du chien ; ils sont bientôt suivis des cris du fantôme qui se débat avec le caniche , et c'est le revenant qui appelle les villageois à son secours , en criant : « Mère Fourcy, faites-donc finir votre

» chien... Est-il méchant... il me mord le  
» mollet... Cézarine, viens donc le chas-  
» ser. »

Cette voix, que l'on a reconnue pour celle de Virginie, met fin à la terreur des villageois qui commencent à deviner qu'ils ont été joués par une des dames, de Paris; pour achever de les rassurer, le caniche fait tomber le drap dont Virginie s'était couverte, et prend dans sa gueule une lanterne qu'elle avait placée sur sa tête en l'entortillant avec le drap, et d'où la lumière sortait par deux petits trous.

Le chien accourt dans la salle avec sa lanterne, et la lumière éclaire une burlesque tableau. Ces messieurs étaient pêle-mêle avec ces dames; et, sans songer à la malice, les convenances n'avaient pas toujours été respectées, parce que, quand on a peur, on se cache où l'on peut. La position de Cézarine et du grand dadais était la plus équivoque; mais la lumière de la lanterne, n'éclairant que faiblement la grande salle, il y a beaucoup de choses qu'on n'a

pas le temps de voir. On commence par débarrasser le père Manflard, qui avait sur lui une table, deux bancs et trois nourrices ; puis on rallume la lampe, et chacun se reconnaît. Au milieu de ce tumulte, Denise était restée blotie dans un coin avec Coco ; mais, aux cris de Virginie, elle a volé à son secours, et l'a aidée à se débarrasser des draps dans lesquels elle était enveloppée.

« Comment, c'est vous qui faisiez le fantôme, lui dit la jeune fille ? — Oui, ma petite, j'ai voulu vous jouer une scène de fantasmagorie ; et, sans votre maudit chien, je vous aurais encore fait bien d'autres peurs !... mais il m'a sauté au... au bas du dos... pendant que je poussais un *hou hou* ?

» — Ah ! quel dommage ! » dit Cézarine, en regardant le grand dadais, « c'était si gentil !.. Z'aime beaucoup les scènes de fantasmagorie.

» — Vot' fantassourie est cause que je suis tout meurtri, » dit le père Manflard ; les

paysans , fâchés qu'on se soit moqué d'eux , ne veulent pas prolonger la veillée , et s'en vont de chez la mère Fourcy , en se disant :  
« Quoique c'est donc que des belles dames  
» comme ça?... l'une veut voir le... cale-  
» çon du père Manflard , l'autre se déguise  
» en revenant ; elles ont l'air fièrement dé-  
» luré ! »

Les voisins partis , on ne songe plus qu'à se reposer. Virginie et son amie se rendent dans leur chambre , se couchent , et ne tardent pas à s'endormir , l'une , en tâtant sa morsure , l'autre , en balbutiant que le grand dadais a beaucoup de choses de Théodore. La mère Fourcy et Coco sommeillent aussi ; Denise , seule , ne peut trouver le repos ; elle pense sans cesse à Auguste , au changement de sa fortune , et à ce qu'elle pourrait faire pour lui prouver son amitié. Mais elle n'a plus envie de demander de conseils aux dames de Paris , parce que toutes les folies qu'elle leur a vu faire , ont un peu diminué la considération qu'elle avait pour elles. Denise sent que c'est son

cœur seul qui doit la guider ; elle sait bien qu'il ne lui conseillera jamais rien dont elle aurait à rougir.

Le lendemain matin , après le déjeuner, ces dames , qui s'ennuient déjà de la campagne où elles voulaient passer quinze jours , disent adieu à la mère Fourcy et à Denise , et remontent dans la voiture qui va à Paris , en se disant :

« Ah ! ma chère ! qu'il me tarde d'arriver !... il me semble qu'il y a six mois que je n'ai vu ma rue Montmartre et l'Ambigu-Comique !... — Et moi donc !... qui n'ai pas aperçu Théodore depuis vingt-quatre heures !... — On a beau dire : il n'y a que Paris pour les agrémens , la toilette , les spectacles , le punch !... — Ah ! s'il me fallait vivre à la campagne , z'y mourrais. »

---

---

**CHAPITRE V.**

Un homme sur mille.

APRÈS sa visite chez le vieillard du cinquième étage, Auguste s'était promis d'être sage et de profiter de la leçon que, sans le savoir, l'infortuné Dorfeuill lui avait donnée ; mais un ancien proverbe dit : « Chassez le naturel, il revient au galop, » et le naturel d'Auguste le poussait toujours à faire des folies. D'ailleurs ne pouvant plus se procurer de distraction à sa fenêtre, par un sentiment de délicatesse dont on ne peut le blâmer, il fallait bien qu'il en cherchât ailleurs. De son ancienne fortune, Auguste avait conservé l'habitude d'agir grandement, de ne point calculer, de ne suivre que son premier mouvement ; il était généreux



avec les malheureux comme avec ses maîtresses : faire plaisir aux autres est une si douce habitude , qu'il est bien difficile d'y renoncer. Il y a pourtant des gens qui n'ont jamais connu cette jouissance-là.

En faisant l'inspection de sa caisse, Bertrand s'était aperçu de l'énorme déficit , qui provenait de la visite d'Auguste chez le vieillard ; ne pouvant présumer que son maître eût mangé tant d'argent en si peu de temps, Bertrand s' imagine qu'ils ont été volés et fait un tapage infernal : il veut descendre battre Schtrack et sa femme pour leur apprendre à laisser pénétrer des fripons dans la maison, mais Auguste l'arrête en lui disant : « Calme-toi , mon ami , » on ne nous a pas volés. — Comment , » monsieur ,... il nous restait une dizaine » de mille francs , il y a trois jours, je n'en » trouve plus que sept, et nous ne sommes » pas volés ? — Non , Bertrand , c'est moi » qui ai pris cet argent. — Ah ! pardon , » mon lieutenant , si vous l'avez , c'est dif- » férent... — Je ne te dis pas que je l'ai ;

» je te dis que c'est moi qui l'ai... em-  
» ployé. — Mille écus en trois jours !...  
» ça va bien, mon lieutenant, je ne vois  
» pas trop alors pourquoi nous sommes  
» montés au cinquième, car vous n'en dé-  
» pensiez pas plus au premier. — Ber-  
» trand, ... j'ai rencontré un ancien ami :...  
» il était dans la misère... — Nous pour-  
» rons bien finir par y être aussi, et ça ne  
» tardera pas si nous allons de ce train-là...  
» Excusez, mon lieutenant, je sais combien  
» vous êtes généreux, je connais votre bon  
» cœur, mais il faudrait cependant songer  
» que vous n'avez plus vingt mille livres de  
» rente, et quand on ne peut manger qu'un  
» morceau de bœuf à son dîner, il me sem-  
» ble que ce n'est pas le cas de donner une  
» perdrix aux autres. — Ne te fâche pas, Ber-  
» trand, je vais être sage, ... avare même...  
» — Avare, ah ! fi donc, mon lieutenant,  
» vous n'aurez jamais ce défaut-là !... je  
» crois d'ailleurs qu'il nous serait mainte-  
» nant inutile. — Je ne suis pas sans espé-  
» rances ; on doit me faire obtenir une

» place dans une administration. — Vrai-  
» ment ? — Avec six mille francs d'appoin-  
» temens. — Pas possible ! — C'est très-  
» possible au contraire !... mais tu vois tout  
» en noir, toi ! — C'est que vous voyez tout  
» en rose , vous, monsieur, — Si la place  
» dans une administration me manquait ,  
» il est probable que j'entrerais dans une  
» maison de banque , comme teneur de li-  
» vres... — Est-ce que vous en avez déjà  
» tenu, monsieur ? — Non, mais qu'est-ce  
» que cela fait ; est-ce que tu crois qu'il faut  
» étudier une place comme on étudierait  
» un art mécanique ! Avec une jolie écriture,  
» la connaissance des changes , des  
» mathématiques et de l'intelligence , on  
» peut remplir tous les emplois. Je sais  
» bien qu'il y a des gens qui s'étudient pen-  
» dant plusieurs années à savoir copier une  
» lettre, et d'autres qui se croient des *Ar-*  
» *chimède*, des *Newton* ou des *Galilée*, parce  
» qu'ils passent leur vie à faire des addi-  
» tions !... — Monsieur , quand on a un  
» emploi, il me semble qu'il faut travailler ?

» — Eh bien ! je travaillerai, Bertrand ;  
» oh ! cela ne me coûtera pas ; je ne faisais  
» rien parce que je n'avais rien à faire ,  
» mais du moment que j'aurai un emploi ,  
» tu verras avec quelle ardeur je me ren-  
» drai à ma besogne !... Ah ! je voudrais  
» déjà m'y voir ! — Et moi aussi, monsieur ;  
» d'abord parce que cela vous fera gagner  
» de l'argent, ensuite parce que quand un  
» homme est occupé il fait bien moins de  
» folies. Et qui donc doit vous faire obte-  
» nir ces places ? — Pour la première, c'est  
» une femme charmante, qui a un cou-  
» sin qui est très bien avec le secrétaire du  
» ministre... Ah ! mon cher Bertrand, les  
» femmes, vois-tu ! il n'y a qu'elles pour  
» tout obtenir ; et, quoi que tu en dises ,  
» leur connaissance n'est pas toujours oné-  
» reuse ; quand elles protègent quelqu'un,  
» elles y mettent tant de zèle, tant d'ar-  
» deur !... qu'il faut qu'elles réussissent...  
» — Et l'autre place, mon lieutenant, est-  
» ce aussi d'une femme que cela vous vien-  
» dra ? — Non, c'est par un jeune homme

» avec lequel j'ai souvent dîné , un fort bon  
» enfant , très-obligéant ; son oncle est as-  
» socié dans une maison de banque : il doit  
» lui parler pour moi , et la première place  
» vacante me sera donnée !... — Ça arri-  
» verait bien à propos , monsieur. — Mais  
» tu conçois que , pour se faire bien venir  
» de ceux dont on a besoin , il y a toujours  
» quelques dépenses à faire ; avec la jolie  
» dame , c'est une partie de spectacle , ce  
» sont des bagatelles à offrir ; avec le jeune  
» homme , des déjeuners , des dîners qu'il  
» faut payer ; car on n'oblige les gens que  
» tant qu'on les croit à leur aise. — J'en-  
» tends , il faut se ruiner tout à fait avant  
» d'avoir une ressource. — Tout cela s'ap-  
» pelle semer pour recueillir... — Il y a  
» long-temps que vous semez , monsieur !...  
» — Je te dis qu'avant quinze jours je se-  
» rai placé. — Ce jour-là j'irai faire une  
» promenade avec Schtrack. — Donne-moi  
» de l'argent , Bertrand. — De l'argent ,  
» monsieur ? — Oui , je donne aujourd'hui  
» à dîner à Eugène ; c'est le jeune homme

» dont l'oncle est chef de bureau ; ce soir  
» j'irai chez cette jolie femme dont le cou-  
» sin doit parler pour moi... On jouera  
» sans doute, et, si j'avais l'air d'un malheu-  
» reux qui craint de perdre quelques écus ,  
» on ne daignerait pas s'occuper de moi...  
» — Ah ! j'entends !... c'est pour semer  
» que vous voulez de l'argent. — Oui ,  
» mon ami. »

Après avoir rempli sa bourse , Auguste va rejoindre l'ami auquel il a donné rendez-vous , et qu'il traite ainsi que quelques autres qui pourraient lui être utiles. C'est chez un des meilleurs traiteurs que Dalville conduit ses convives : on rougirait d'aller dîner dans un endroit où l'on serait aussi bien et où l'on paierait moins cher , mais qui ne serait pas renommé dans le beau monde. En dînant , on ne songe qu'à rire , qu'à s'amuser , et Auguste se garde bien de parler de son désir d'être placé ; cela semblerait annoncer qu'on est mal dans ses affaires , et cela ferait un mauvais effet. Ce n'est qu'au dessert , en sablant le



champagne , qu'Eugène dit à Auguste :  
« As-tu toujours envie de faire quelque  
» chose... ? — Mais oui,... je m'ennuie de  
» mon oisiveté... Je suis las de plaisir !...  
» Au fait , travailler ça change un peu ,  
» et puis cela range la jeunesse... Mon on-  
» cle te trouvera cela... Je lui en parlerai...  
» quand je le verrai. »

Auguste n'ose pas dire qu'il devrait voir cet oncle exprès ; les jeunes gens , qui ont fait un excellent dîner , quittent Auguste en lui faisant mille offres de services , en lui renouvelant leur assurance de dévouement ; et celui-ci se rend chez la jolie dame qui veut le protéger et doit avoir parlé pour lui à son cousin.

Les dames sont en effet de meilleurs protecteurs que les hommes ; il est vrai qu'il leur est bien plus facile de réussir ; avec un sourire elles obtiennent ce que l'on a souvent refusé au mérite obscur , au pauvre honteux : si cela ne fait pas honneur à notre justice , cela en fait du moins à notre galanterie ; et il est dans la nature de se laisser séduire par la beauté.

Madame Valmont s'intéressait beaucoup à Auguste, qui l'accompagnait très-bien au piano et chantait chez elle des nocturnes, avec un goût exquis. Elle avait tenu parole, en invitant ce soir-là son cousin, dont elle voulait faire faire la connaissance à Auguste. Le cousin était un homme à la mode, très-répandu dans le grand monde, promettant beaucoup et oubliant le lendemain ce qu'il avait promis la veille; mais voulant faire le protecteur, même lorsqu'il ne protégeait pas, et se croyant un être supérieur devant lequel chacun devait s'incliner. Cependant, après avoir entendu chanter un nocturne à Auguste, il déclara à sa cousine qu'il serait charmé de faire quelque chose pour lui, qu'il avait chanté divinement bien. Après avoir dit cela le cousin s'attendait aux très-humbles remerciemens d'Auguste, mais celui-ci n'était pas homme à aller faire des courbettes pour obtenir la protection de quelqu'un; l'homme qui sait ce qu'il vaut ne se décide jamais à s'humilier devant son semblable, et à pro-

diguer de lâches flatteries à des gens qui souvent n'ont pour tout mérite que leur rang et leur fortune, mérite bien mince aux yeux de ceux qui en ont un véritable, et bien grand pour la multitude qui se met à genoux devant les habits, les décorations, les écus, et irait danser sous les fenêtres d'un singe, si ce singe lui jetait de l'argent. *Numerus stultorum est infinitus.*

Auguste, qui ne se sentirait pas d'humeur à danser pour un singe, ne va pas faire quelques complimens au cousin en ayant l'air d'implorer sa protection, et le cousin, habitué à être loué, flagorné par les pauvres diables qui ont besoin de lui, est tout étonné que le monsieur qu'on lui a recommandé ne se range pas à son devoir en venant lui faire sa cour. Il commence alors à trouver que Dalville ne chante plus si bien; pour achever de le scandaliser, Auguste, qui a parié de son côté lorsqu'il s'est mis l'écarté, se permet de critiquer sa manière de jouer et de vouloir lui prouver qu'il a perdu un coup par

sa faute. Le cousin est outré, et il sort de chez sa cousine, en lui déclarant que le jeune homme qu'elle protège est incapable de remplir le plus mince emploi dans une administration.

« Eh bien ! » dit Auguste à madame  
» Valmont, à la fin de la soirée, quand puis-  
» je me présenter chez le secrétaire du mi-  
» nistre ! — Vraiment, je ne sais... Mon  
» cousin n'a pas paru très-bien disposé en  
» s'en allant, mais aussi vous êtes un sin-  
» gulier homme !... Au lieu de chercher à  
» lui plaire, vous avez été plusieurs fois  
» d'une opinion différente de la sienne ..  
» Vous ne lui avez rien dit d'agréable...  
» Vous le contrariez au jeu... — Ah ! j'en-  
» tends, madame, je ne suis plus digne  
» d'être placé parce que je n'ai point fait  
» de courbettes, et que je me suis permis de  
» prouver à ce monsieur qu'il avait tort de  
» jouer sa dame seconde... — Je ne dis pas  
» cela, mon cher Auguste ; au reste, c'est  
» un mouvement d'humeur ; je reverrai  
» mon cousin, je lui parlerai, et j'espère...

» — Non, madame ne vous donnez plus  
» cette peine. Je suis sensible à l'intérêt que  
» vous me témoignez, mais je préfère être  
» sans emploi, à me faire le très-humble  
» serviteur de la sottise et de la fatuité. »

Auguste rentre chez lui, irrité contre la vanité, l'orgueil, la petitesse des hommes. Bertrand, qui l'attendait avec impatience, s'écrie en le voyant : « Eh bien ? monsieur, »  
» cette place dans une administration?... »

» — Mon ami, » dit Auguste ; en serrant avec force la main de Bertrand, « nous  
» mangerons du pain noir, nous boirons  
» de l'eau, mais je ne me ferai pas le valet  
» de gens que je méprise, je n'encenserai  
» point l'insolence et la sottise!... Je ne  
» m'abaisserai point devant mon sembla-  
» ble.

» — Non, mille escadrons !... vous ne le  
» devez pas, mon lieutenant... Et je vois  
» que la place est au diable?... — Il fallait  
» faire la cour à un monsieur qui se don-  
» nait des tons protecteurs ; il fallait ap-  
» prouver tout ce qu'il disait... lors même

» qu'il n'avait pas le sens commun : enfin  
» il fallait trouver qu'il avait bien joué,  
» lorsque, par sa faute, il me fait perdre  
» trente francs que je pariais...

» — Trente francs d'un coup!... c'était  
» jouer bien gros jeu, mon lieutenant!...  
» — Que veux-tu!... Je voulais tenter la  
» fortune!... — Mais du pain noir et de  
» l'eau, ... c'est un triste repas!... — J'ai  
» encore quelque espérance : Eugène va  
» parler à son oncle ; peut-être de ce côté  
» serai-je plus heureux!... »

Quelques semaines s'écoulaient, Auguste revoit enfin son ami, qui lui dit : « J'ai parlé  
» à mon oncle ; tu peux aller le voir, je  
» crois qu'il a justement une place à don-  
» ner. »

Dès le lendemain Auguste se rend chez la personne qu'on lui a indiquée. Il pénètre dans des bureaux, et arrive à celui de l'oncle d'Eugène, qui est assis, occupé à écrire, et, sans se déranger, fait signe à Auguste d'attendre.

Auguste, auquel on n'a pas dit de s'as-



soir, commence par prendre un siège et s'étale dedans, regardant déjà de travers le monsieur qui n'a pas eu la politesse de lui en offrir un.

Cinq minutes s'écoulent, et le monsieur écrit toujours. Auguste, qui s'impatiente, dit enfin : « Monsieur, je suis venu pour » une place,... et Eugène a dû vous dire... » — Un moment,... tout à l'heure je suis » à vous, monsieur,...je suis très-pressé...»

Cinq minutes s'écoulent encore, et Auguste se dit : « Diable!... J'ai bien mal » choisi mon moment...Est-ce que ce monsieur va écrire comme cela pendant une » heure?... Il faut que ce soit bien important. »

Mais, au bout de cinq autres minutes, une autre personne entre dans le bureau et s'approche du monsieur qui écrit, en disant : « Bon jour, mon cher... Ah! vous » avez affaire... Eh bien je reviendrai... »

Le monsieur quitte aussitôt sa plume, se lève et retient le nouveau-venu, en disant : « Eh! c'est vous, mon ami! restez

» donc! que diable!... on ne vous voit  
» plus !... J'ai dîné hier chez quelqu'un  
» qui me parlait de vous... Eh bien! avez-  
» vous vendu cette partie de café Martini-  
» que dont j'avais prévu que le cours bais-  
» serait?... »

Le nouveau-venu allait répondre, lorsqu'Auguste, se levant, va se placer entre lui et le chef de bureau, puis, après avoir placé son chapeau sur sa tête, dit à ce dernier : « Monsieur, il y a une demi-heure  
» que vous me faites attendre sans trouver  
» une minute pour me répondre, et vous  
» auriez l'impertinence de faire devant  
» moi la conversation avec monsieur qui  
» vient d'arriver! Je n'ai plus qu'une chose  
» à vous dire, c'est que vous êtes un drôle  
» et un faquin. Si vous trouvez mainte-  
» nant le temps de répondre à cela, voici  
» mon adresse, j'attendrai de vos nouvel-  
» les. »

En disant ces mots, Auguste sort, laissant le monsieur *pressé* tout étourdi du compliment qu'on vient de lui faire, et inca-

pable de trouver un mot pour y répondre.

Bertrand attendait encore le retour de son maître ; mais en le voyant arriver il devine le résultat de sa démarche. Les yeux d'Auguste exprimaient la colère.

« Du pain noir et de l'eau, n'est-ce pas,  
» monsieur ? dit Bertrand. — Oui, mon  
» ami, oui... Ah ! les hommes !... Vrai-  
» ment, il y aurait de quoi devenir misan-  
» thrope. Je n'ai jamais si bien connu le  
» monde que depuis que je suis ruiné !...  
» Des parvenus qui se croient tout permis  
» parce qu'ils sont millionnaires ! des gens  
» d'esprit qui ne s'occupent que d'eux, et  
» qui, pourvu qu'on les choie, qu'on les  
» amuse, montrent sur tout le reste la plus  
» complète indifférence ! des gens très-polis  
» qui vous escroquent votre argent ! des  
» fats qui veulent qu'on les adule, des  
» sots qui les flagornent, des parasites qui  
» vous grugent, des intrigans qui vous  
» ruinent, et des hommes qui vous tour-  
» nent le dos quand vous êtes malheu-  
» reux !.. Voilà ce que je vois maintenant...

» Et c'est, dit-on, ce qu'on a vu de tous  
» temps!... Il y a de l'homme partout, ils  
» n'étaient pas meilleurs avant le déluge  
» qu'aujourd'hui, et l'étude de l'histoire  
» n'est que celle des passions, qui depuis  
» des siècles ont fait mouvoir le genre hu-  
» main.

» — Dans tout cela, mon lieutenant,  
» vous avez oublié les femmes qui...—Ah!  
» n'en disons pas de mal, mon ami, elles  
» valent cent fois mieux que nous!...Même  
» près de celles qui nous trompent, n'avons-  
» nous pas trouvé le plaisir!... C'est du  
» moins un doux souvenir, que l'infor-  
» tune ne peut nous ôter. Cela me fait  
» rappeler, monsieur, que mademoiselle  
» Virginie est venue aujourd'hui pour  
» vous voir. — Cette pauvre Virginie! elle  
» ne savait pas encore mon changement de  
» fortune : Eh bien! qu'a-t-elle dit, Ber-  
» trand? — Elle a d'abord dit, que, pour  
» monter jusqu'ici, il ne fallait pas être  
» asthmatique, ensuite elle m'a demandé  
» si c'était pour descendre en parachute

» que nous nous étions logés si haut ; mais  
» lorsque je lui ai appris l'escroquerie dont  
» vous avez été victime , oh !... je dois lui  
» rendre justice , elle a paru très-émue ;  
» elle a versé quelques larmes... et elle m'a  
» demandé un petit verre de kirsch pour  
» se remettre ; enfin elle doit venir déjeu-  
» ner avec vous un de ces matins. — Je la  
» verrai avec plaisir ; celle-là du moins ne  
» m'évitera pas quand elle me rencon-  
» trera... — Et ces bonnes gens de Mont-  
» fermeil , cette gentille Denise , est-ce que  
» vous croyez monsieur , qu'ils ne vous re-  
» verront pas avec plaisir ?.. — Je crains  
» que la froideur avec laquelle j'ai reçu  
» Denise lorsqu'elle est venue à Paris... —  
» Elle ne s'en souviendra pas , monsieur ,  
» lorsqu'elle saura que vous êtes malheu-  
» reux... Et cet enfant que vous aimiez...  
» que vous trouviez si gentil !... pourquoi  
» ne pas l'aller voir ? — Pourquoi... ? tu ne  
» songes pas , Bertrand , que je ne puis plus  
» rien faire pour lui !... J'avais promis de  
» l'élever , de me charger de son avenir ,...

» et tous mes projets sont détruits!... —  
» Eh! mais, monsieur, il me semble que  
» vous aviez déjà fait pas mal pour ce petit  
» mioche; au lieu de venir à Paris, il res-  
» tera au village, il n'en sera pas plus mal-  
» heureux. »

Auguste ne peut se résoudre à reparaitre ruiné chez ces bonnes gens qui l'ont vu répandant l'or avec profusion; une fausse honte l'empêche de retourner au village, et celui qui déclamait un instant au paravant contre les passions des hommes, n'est pas lui-même exempt d'orgueil et de vanité.

Auguste a quitté Bertrand pour chercher des distractions et chasser l'humeur noire que ses réflexions font naître. Bertrand, resté seul, songe que toutes les espérances de places sont évanouies, et se dit: « Comment ferons-nous quand nous  
» n'aurons plus rien?... ce qui ne tardera  
» pas. Lui laisserai-je manger du pain noir  
» et de l'eau?... Non, sacrebleu! ça ne sera  
» pas... Je ne suis pas capable d'occuper



» une place... D'ailleurs, il ne voudrait pas  
» que je le quittasse... Mais ne puis-je tra-  
» vailler sans qu'il s'en doute?... »

Bertrand réfléchit quelques momens, puis se frappe le front, fait un mouvement de joie, en s'écriant : « Pourquoi diable n'y ai-je point songé plus tôt? » Puis descend lestement l'escalier et va trouver son ami Schtrack.

« Mon vieux, » dit Bertrand au portier, « tu fais des culottes... Tu es tailleur, enfin. — Foui. — As-tu toujours de l'ouvrage? — Foui!... chen ai blus que chen beux faire. — Parce que tu ne travailles pas souvent... Veux-tu m'en donner? — Des quilottes! — Ce que tu voudras, pourvu que je travaille. J'irai mal d'abord, mais tu me montreras et je ferai mieux ensuite; d'ailleurs j'ai le désir de travailler, je ne suis pas plus bête que toi, et ce que tu fais il me semble que je pourrai le faire aussi. Voyons, me donneras-tu de l'ouvrage? — Comment, sacretié! monsieur Pertrand... fous foulez?... — Eh

» oui ! je veux faire quelque chose , je m'en-  
» nuie d'avoir toujours les bras croisés , je  
» me croiserai les jambes , ça me changera...  
» est-ce dit ? — Foui , monsieur Pertrand.  
» — C'est bien . Mais pas un mot de cela de-  
» vant mon maître , ou je commence mon  
» apprentissage par te coudre la langue . —  
» Che tirai rien . »

Dès le même soir , aussitôt que Dalville est sorti , Bertrand descend chez le portier , et se plaçant dans une petite salle qui est derrière la loge , il se met avec ardeur au travail . L'ancien caporal à d'abord beaucoup de peine à tirer une aiguille , et il se l'enfonce souvent dans les doigts , mais lorsque Schtrack lui dit : » Fous êtes blessé , camarade ? » Bertrand lui répond : « Est-ce que tu crois qu'une baïonnette ne fait pas plus de mal que cela ? »

Bertrand passe à travailler une grande partie de la journée , et il veille quelquefois fort tard . A force d'application , il commence à se rendre utile ; il gagne bien peu encore , mais il espère , avec le temps , devenir plus habile .

Auguste ne se doute de rien ; il est rarement chez lui , et ne s'informe jamais de ce que fait Bertrand. Cependant , en regardant , son fidèle compagnon , il remarque que depuis quelque temps il a les yeux très-rouges et l'air fatigué.

» Serais-tu malade , mon ami ? » dit-il à Bertrand. — « Moi , monsieur , je ne me suis » jamais si bien porté!... — Tu as l'air fatigué , tes yeux paraissent affaiblis... — » Ah ! c'est que je lis souvent le soir. — Je » ne te croyais pas si grand amateur de la » lecture. — C'est selon , monsieur!... je » lis la vie du grand Turenne. — Tu dois » la savoir par cœur. — Je ne m'en lasse » jamais , monsieur. »

Auguste n'en demande pas plus. Quelque temps après , ne pouvant pendant une nuit trouver le repos , parce que , malgré toute sa philosophie , ses réflexions commencent à devenir moins gaies , Auguste se lève et veut aussi essayer de la lecture. Il va dans la chambre de Bertrand pour se procurer de la lumière , et , en sortant de

l'obscurité, s'aperçoit avec étonnement que son compagnon est absent. Le lit de Bertrand n'est pas défait, il ne s'est donc pas couché; et cependant, lorsque Auguste est rentré il était tard, et Bertrand semblait n'attendre que son retour pour se livrer au repos.

Cette absence au milieu de la nuit, inquiète Auguste. Dans la situation où ils se trouvent, il ne présume pas que son fidèle serviteur soit allé au cabaret avec Schtrack; voulant savoir à quelle heure Bertrand est sorti, il descend, décidé à réveiller Schtrack s'il le faut: il veut savoir ce qu'est devenu Bertrand.

Il est trois heures du matin, tout le monde dort dans la maison; cependant, Auguste aperçoit encore de la lumière chez le portier; la porte de la loge est entr'ouverte, et la clarté vient de la pièce du fond; Auguste y entre, et aperçoit Bertrand assis sur une table, près de Schtrack endormi, et travaillant avec ardeur à une étoffe de drap, dans laquelle ses yeux fatigués ont

peine à suivre les fils qui lui servent de guide.

A l'aspect de son maître , Bertrand s'arrête interdit ; Auguste lui-même est si ému, qu'il reste quelques momens sans pouvoir parler. Enfin , il s'écrie : « Quoi ! Bertrand... tu travailles... tu t'es fait tailleur ? » — Et pourquoi pas, monsieur?... J'ai long-temps manié un fusil, maintenant je me sers d'une aiguille ; on dit qu'un honnête homme honore tout ce qu'il touche. — Et tu passes la nuit !... tu te perds la vue pour travailler davantage !... — Monsieur... c'est un hasard ; ce soir il y avait de la besogne pressée... et j'ai voulu. mais c'est la première fois, je vous le jure... — Ah ! ne cherche plus à me tromper !... C'est pour moi que tu veilles, que tu te privas de repos... C'est pour prolonger de quelque temps nos ressources que tu uses ta santé... Et moi, je passe mes journées dans l'oisiveté... Je dépense en quelques heures ce que tu t'efforces de gagner en plusieurs nuits... — Non ,

» monsieur , non... je travaille parce que  
» ça me plaît... parce que ça m'amuse... et,  
» quand je chercherais à vous être moins à  
» charge, serait-ce donc un mal? depuis  
» long-temps ne faites-vous pas tout pour  
» moi?... et voulez-vous défendre à votre  
» vieux compagnon de faire quelque chose  
» pour vous?... »

Auguste ne peut répondre ; mais il ouvre ses bras à Bertrand , et le presse quelque temps contre son cœur ; puis , il force son fidèle serviteur à remonter avec lui et à se livrer au repos.

Le lendemain , dès le point du jour , Auguste fait chercher un tapissier. « Quel  
» est donc votre dessein , monsieur ? dit  
» Bertrand. — Je veux vendre nos meubles,  
» réaliser ce que nous possédons , et , avec  
» ce qui nous restera , quitter Paris et al-  
» ler sous un autre ciel chercher quelque  
» ressource dans mes talents. Tu me sui-  
» vras , n'est-il pas vrai , Bertrand ? — Ah !  
» partout , monsieur , partout où vous  
» voudrez ; mais pourquoi cette prompte



» détermination?... Sans quitter Paris, ne  
» pourriez-vous?... — Non, mon ami;  
» dans cette ville où j'ai connu l'opulence,  
» il m'en coûterait, je le sens, de chercher  
» à tirer parti de mes faibles talens... Par-  
» donne-moi cette dernière faiblesse... —  
» Avant d'en venir là, n'est-il plus d'espé-  
» rance de vous trouver quelque place? —  
» C'est avec des espérances que j'achève de  
» dissiper le peu qui me reste; ici, d'ailleurs,  
» je ne suis pas assez le maître de résister à  
» mon goût pour le plaisir. Dans un autre  
» pays, peut-être deviendrai-je plus sage...  
» Si cette épreuve ne me réussit pas, du  
» moins est-il juste de la tenter. — Mais,  
» mon lieutenant! — Point d'objection,  
» Bertrand... Ta conduite m'a dicté la  
» mienne; ma résolution est prise. Demain,  
» nous quitterons Paris. »

Bertrand voit bien que c'est en vain qu'il essaierait de combattre le projet de son maître; il sent d'ailleurs que ce parti est en effet le seul qui leur reste, car ce n'est pas avec vingt sous qu'il gagne en faisant le

tailleur qu'il pourrait soutenir long-temps l'existence de son maître. Il fait donc aussi ses préparatifs de départ.

Auguste, qui aime à exécuter promptement ce qu'il a résolu, termine dans la journée la vente de son mobilier, dont le montant, joint à ce qui lui restait, lui fait une somme de deux mille écus. « Avec cela, » dit-il à Bertrand, ne pouvons-nous pas » aller chercher fortune au bout du » monde? — Il est certain, mon lieutenant, » qu'il y a bien des gens qui ont commencé » la leur avec beaucoup moins. »

Tout est terminé. Auguste, qui veut d'abord se rendre en Italie, a retenu des places dans la diligence de Lyon. Bertrand va faire ses adieux à Schtrack, en lui disant : « Adieu, mon vieux, nous allons faire le » tour du monde ; si j'en reviens, je boirai » encore un coup avec toi... — Sacretié !... » adieu, monsieur Bertrand. »

---

---

**CHAPITRE VI.**

Pauvre Denise.

AUGUSTE et BERTRAND étaient partis depuis quelques heures, et Schtrack, debout sur le seuil de la porte, regardait s'il les voyait encore, lorsqu'une jeune villageoise, tenant à la main un gros sac d'argent, entra précipitamment dans la cour de la maison et demande M. Dalville.

« M. Dalville, » dit Schtrack, en tirant sa pipe de sa bouche, « il n'est plus ici, »  
» mamselle. — Plus ici!... comment, monsieur!... c'est pourtant ici qu'il logeait...  
» C'est ici que je suis venue, ... vous  
» souvenez-vous d'une fois que vous ne  
» vouliez pas me laisser monter?... — Ah!  
» foui!... que fous étiez avec un petit gar-

» çon , alors ?... — Oui , monsieur... mais  
» où demeure donc M. Dalville , mainte-  
» nant ? le savez-vous , monsieur ? Il faut  
» absolument que je le voie , que je lui  
» parle... Ah ! si j'avais pu réaliser plus tôt  
» cet argent... que je lui dois... Mais dites-  
» moi , monsieur , faut-il que j'aille loin en-  
» core ! — Ma betite mamselle , je crois bas  
» que fous rencontriez facilement M. Dal-  
» ville !... — Pourquoi donc cela , mon-  
» sieur ?... ah ! j'irai n'importe où... — Che  
» vous dis qu'il être trop tard... Comment  
» foulez-vous trouver l'adresse d'un homme  
» qui fait le tour du monde ? — Que dites-  
» vous ?... quoi !... monsieur Auguste ?... —  
» Il est barti auchourd'hui même avec mon  
» camarate Pertrand... — Parti ? — Eh  
» foui !... il était ruiné ici !... il était allé  
» tâcher de faire fortune là-bas... — Il est  
» parti... et vous ne savez pas où il est ?...  
» — Si fait , bisque che fous dis qu'il fait  
» le tour du monde. — Ah ! malheureuse !...  
» Je suis arrivée trop tard !... »

En disant ces mots , Denise tombe privée

de sentiment ; mais Schtrack la reçoit dans ses bras , et , après avoir d'abord posé sa pipe sur la borne , il emporte la jeune fille dans la maison.

Schtrack a porté Denise dans sa loge ; la petite , en perdant connaissance , a laissé tomber le sac qu'elle tenait à la main ; le sac s'est crevé , les pièces de cent sous roulent dans la cour , et Schtrack fort embarrassé , parce qu'il est seul en ce moment , court de Denise aux écus , des écus à sa pipe , en s'écriant : « Sacretié !... c'te betite » qui fient chistement se troufer mal ici » quand mon femme y être bas !... Allons , » foilà mon bibe qui s'éteint... les écus qui » roulent ,... sacretié !... »

Heureusement pour le vieil Allemand et pour Denise , qu'une dame entre alors dans la maison. C'est mademoiselle Virginie , qui venait demander à déjeuner à Auguste , et qui , en apercevant les écus épars dans la cour , fait un mouvement de surprise , en disant : « Ah , mon Dieu ! quel » luxe !... on jette de l'argent par les fenê-

» tres ici!..... j'arrive à propos, moi!.....  
» — Touchez bas, touchez bas, » crie  
Schtrack de sa loge, » c'était à c'te betite  
» qui foulait bas ouvrir les yeux... — Eh  
» bien! vieil Allemand, est-ce que j'y tou-  
» che à tes écus!... Est-il malhonnête ce mé-  
» chant Suisse!... Pour qui me prenez-  
» vous, monsieur l'Helvétique? De quelle  
» petite parle-t-il donc... »

En disant cela, Virginie s'est approchée de la loge du portier, elle pousse un cri de surprise en apercevant la jeune fille de Montfermeil, que Schtrack arrose de vinaigre.

» C'est Denise!... c'est ma pauvre De-  
» nise! » dit-elle en courant repousser Schtrack et en prodiguant des soins à la petite.

« Pauvre Denise!... elle était bas pau-  
» vre, bisque che vous dis que c'est à elle  
» le sac d'écus, » dit Schtrack, en retour-  
nant dans la cour reprendre sa pipe et ra-  
masser l'argent.

Les soins de Virginie parviennent bien-



tôt à faire revenir Denise qui, en ouvrant les yeux, les porte sur Virginie et s'écrie ensanglotant : « Ah madame ! il est parti !... — Qui donc, ma chère amie ? — Monsieur Auguste... — Auguste est parti ?... » bah !... mais il reviendra sans doute ? » — Oh ! non ; madame ! je ne le reverrai plus... Il est allé bien loin !... — Dites donc, l'Allemand, est-ce vrai qu'Auguste soit parti de Paris ? — Foui, foui ; il être allé faire le tour du monde avec Pertrand. — Le tour du monde !... ah, mon Dieu ! et moi qui venais lui demander à déjeuner !... Allons, ma petite Denise, ne pleurez donc pas comme ça ?... Pauvre enfant !... elle me fait de la peine... Vous aimiez donc Auguste, ma chère amie ? — Oh ! oui, madame !... — Là, voyez-vous, elle l'aimait !... je m'en doutais !... Et il vous avait juré qu'il vous aimait aussi, sans doute, car ces coquins d'hommes, ça jure ça, comme si ça disait bonjour ! — Non, madame, M. Auguste ne m'aimait pas... j'en suis bien sûre. — Alors, vous

» êtes bien bonne de le pleurer !...—Ah !  
» je ne puis pas m'en empêcher. — Oh ! je  
» sais bien que c'est plus fort que soi ! Je  
» connais ça !... J'ai passé par-là... Il y a des  
» gens qu'on s'obstine à aimer ! Et vous  
» étiez venue à Paris pour le voir ?— Oui ,  
» madame ,... et pour lui remettre cet ar-  
» gent... Quand vous êtes venue me voir  
» il y a trois semaines vous nous avez ap-  
» pris que M. Auguste était ruiné , car je  
» l'ignorais... — Oui , oui , je me rappelle ;  
» et j'ai fait le revenant ,... et sans votre  
» caniche qui m'a mordu le mollet , je met-  
» tais tout le village en l'air !... — L'été  
» dernier , M. Auguste m'a remis mille  
» écus pour le petit Coco , mais il était  
» riche alors , aujourd'hui qu'il ne l'est  
» plus , j'ai pensé que je devais lui rendre  
» cette somme. Nous l'avions employée à  
» faire élever une maisonnette , à faire plan-  
» ter un jardin , mais j'ai fait comprendre à  
» ma tante que nous ne dirions pas à  
» M. Auguste que nous avions employé  
» l'argent ; ma tante est bonne aussi...

» D'ailleurs , ce n'était que faire notre de-  
» voir ; ayant achevé hier de compléter la  
» somme, je suis partie pour apporter bien  
» vite l'argent. J'étais venue seule afin que  
» rien ne retardât ma marche , et cepen-  
» dant j'arrive encore trop tard !... Il est  
» parti !... et pour ne plus revenir !... »

Denise recommence à pleurer , tandis que Schtrack revient avec le sac , qu'il lui présente , en disant : « Il en plus manquer  
» un seul ; comptez , mamzelle.

« — Hélas !... que vais-je en faire mainte-  
» nant ?..... C'était à lui cet argent , dit  
» Denise. — Vous le reprendrez , ma petite,  
» on n'en a jamais de trop , » répond Vir-  
» ginie , tandis que Schtrack tient toujours  
le sac , en répétant : « Comptez mamzelle ,  
» si fous blaît.

« — Eh ! tu vois bien qu'on ne veut  
» pas compter , vieil entêté , dit Virginie.  
» D'ailleurs , on sait bien que l'Allemand  
» est honnête. — C'est égal , comptez tou-  
» jours , mamzelle , si fous blaît. »

Virginie se décide à compter l'argent sans

quoi Schtrack ne les laisserait pas tranquilles. Pendant ce temps, Denise dit au portier : « Monsieur, lorsqu'il est parti, M. Auguste, avait-il l'air bien triste ? — Triste ? » non mamzelle, il était beaucoup fort content de s'en aller, à ce qu'il disait.

» — Je parie qu'il est allé toucher un héritage, dit Virginie, et c'est pour cela qu'il sera parti si vite... Vous a-t-il dit ça, l'Allemand ? — Non, lui bas barler héritache... mais lui a fait fendu tous ses meubles. — Qu'est-ce que vous dites ? Il a fendu tout ses meubles?... Il avait donc le transport?... — Che vous dis qu'il a fait fendu tout bour faire de l'argent. — Ah ! vendu ses meubles!... Expliquez-vous donc ... Avec son français de Zurich!... » — Vous voyez bien, dit Denise, qu'il était malheureux, puisqu'il a vendu tout ce qu'il avait!... — Ça ne prouve rien, ma chère amie; d'abord, puisqu'il quittait Paris, il n'avait plus besoin de meubles; ensuite, il y a des gens qui se mettent par goût en garni: moi, j'ai

» vendu mes meubles quatre ou cinq fois,  
» et cependant je restais à Paris : ça se voit  
» tous les jours. Mais enfin , de quel côté  
» est-il allé , ce jeune homme ? Est-ce qu'il  
» ne vous l'a pas dit , monsieur le Suisse ?  
» — Si fait , il être allé faire le tour du  
» monde. — Et ben ! voilà une jolie adresse !  
» Écrivez donc : A monsieur un tel , qui  
» fait le tour du monde !... et il a emmené  
» Bertrand avec lui ?... — Foui , et chen  
» être pien fâché , barce que Pertrand il  
» commençait à travailler chôliment ! —  
» Bertrand travaillait ?... et à quoi donc ?  
» — A faire des quilottes , des bantalons...  
» C'était moi qui lui avais montré. — Mon  
» cher ami , je crois que vous rêvez dans ce  
» moment-ci... Bertrand , le vieux soldat ,  
» le fidèle serviteur d'Auguste , faisait des  
» culottes ? — Comme un cheval. — Vous  
» êtes fou !... — Et non , non , Pertrand  
» il travaillait , il bassait toutes les nuits à  
» l'ouvrage , et mon femme disait à moi que  
» c'était pour aider son maître qui man-  
» geait tout. »

Virginie reste muette, et Denise s'écrie :

» Je ne vous comprends que trop, moi!...

» Ce bon Bertrand! je savais ben que c'é-

» tait un brave homme!... il travaillait

» pour aider M. Auguste, qui sans doute

» n'en savait rien. — Oh foui! lui devait

» coudre mon langue si che disais un mot

» de za! — Eh bien! madame, si M. Au-

» guste n'eût pas été sans ressources, est-ce

» que Bertrand aurait travaillé, passé les

» nuits?... — Ma foi, ma chère amie, je

» n'y comprends plus rien,.. La dernière

» fois que j'ai rencontré Auguste, il m'a

» encore fait prendre un quart de punch;

» et cependant il devait déjà demeurer à

» son cinquième; il est vrai qu'il avait si

» bon cœur, il était si généreux!... Allons,

» la voilà encore qui pleure!... Ma chère

» Denise, vous vous ferez venir les yeux

» comme un lapin, et ça ne fera pas reve-

» nir Auguste... Pauvre enfant!... comme

» elle l'aime! ces mauvais sujets ont de la

» poudre de perlinpinpin pour faire comme

» ça des passions. Calmez-vous donc, De-



» nise , il reviendra , il n'est pas parti pour  
» toujours... Vous le reverrez, j'en suis cer-  
» taine ; et , quand il saura combien vous  
» l'aimez, je veux qu'il vous aime, qu'il vous  
» chérisse ; je lui dirai , moi , la peine , les  
» tourmens qu'il vous a fait éprouver ; je  
» lui dirai combien vous êtes bonne, douce,  
» gentille... Allons , ne pleurez plus... em-  
» brassez-moi , Denise ; Auguste vous ai-  
» mera , car vous le méritez bien !... »

Virginie était vivement émue ; la dou-  
leur de Denise l'avait attendrie ; pour la  
première fois , depuis bien long-temps, des  
pleurs véritables coulèrent de ses yeux, en  
pressant la jeune fille dans ses bras.

Ce qui calme le plus vite les infortunés,  
c'est de voir qu'on partage leur peine. De-  
nise écoute les prières de Virginie , elle  
s'efforce de rappeler son courage , elle es-  
sue ses yeux , se lève , et dit , en poussant  
un gros soupir : « Je vais donc retourner à  
» mon village...

» — Oui , ma chère amie , c'est le plus  
» sage. — Mais s'il revenait , madame ? —

» Eh bien ! je vous le ferais savoir , j'irais  
» vous le dire ; je vous promets de faire tout  
» mon possible pour avoir de ses nouvelles.  
» — Ah ! madame , que vous êtes bonne !...  
» — Eh ! non ; c'est vous qui êtes une petite  
» fille à mettre sous verre. — Monsieur  
» le portier , dit Denise , si vous enten-  
» dez parler de M. Auguste , n'oubliez pas  
» de demander où il est... de vous infor-  
» mer où l'on pourrait lui écrire. — Foui ,  
» mamzelle. — Soyez tranquille , ma petite  
» Denise ; je viendrai souvent m'informer à  
» l'Allemand s'il sait quelque chose... C'est  
» un bon enfant , quoiqu'il fume toujours,  
» que monsieur... Comment vous nomme-  
» t-on ? — Schtrack. — Schtrack !... Ah !  
» ce nom !... Schtrack !... je crois qu'en al-  
» lemand ça veut dire une polissonnerie.  
» C'est égal ! au revoir , monsieur Schtrack.  
» Venez ma petite , je vais vous reconduire  
» jusqu'à la voiture.

Denise quitte la demeure d'Auguste , et, appuyée sur le bras de Virginie , regagne le bureau des voitures , en tenant le sac

d'argent qu'elle est obligée de reporter au village. Virginie lui offre de faire la route avec elle , mais la jeune fille la remercie; et, après l'avoir priée de tâcher d'avoir des nouvelles de celui qu'elle espérait trouver à Paris , elle monte en voiture , et fait tristement la route qui la ramène à Montfermeil , en se disant : « Hélas ! je ne suis pas » heureuse dans mes voyages à Paris ! »

---

**CHAPITRE V.****Première aventure des voyageurs.**

**AUGUSTE** et **BERTRAND** avaient pris la diligence de Lyon. Le jeune homme était dans l'intérieur de la voiture, et son compagnon sur l'impériale pour avoir plus d'air, à ce qu'il avait dit à Auguste, mais dans le fait par mesure d'économie.

C'était la première fois qu'Auguste se trouvait dans une voiture publique ; habitué à voyager dans son léger cabriolet, à conduire des chevaux fringans, à ne suivre que sa volonté, en s'arrêtant où bon lui semblait, ce n'est pas sans éprouver un sentiment pénible qu'il se voit forcé de faire route avec des gens qui lui sont inconnus,

d'être poussé par l'un , coudoyé par l'autre , et obligé d'entendre des conversations qui n'ont aucun intérêt pour lui.

A sa gauche , est un gros papa d'une cinquantaine d'années qui a sur sa tête un bonnet de coton , surmonté d'un mouchoir rouge , et par-dessus tout cela une casquette bordée de poil qui rabat par-devant et par-derrière. A sa droite , est une vieille femme dont le visage est heureusement caché sous un méchant chapeau de satin noir , sur lequel on a jeté un voile vert que personne n'est tenté de lever.

A peine la voiture a-t-elle commencé à rouler , que le monsieur de gauche fait comme le voisin Manflard , et que la dame de droite l'a imité. Mais , tout en dormant , le gros papa enfonce ses coudes dans les côtes d'Auguste , et la vieille dame laisse tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme ; celui-ci , qui n'est occupé qu'à repousser le bras de l'un et à se débarrasser de la tête de l'autre , se dit : « C'est » bien amusant de voyager en diligence!...

» Oh ! mon joli cabriolet que Bébelle fai-  
» sait voler si lestement sur la poussière !...  
» où est-tu?... Hélas ! si j'avais été plus  
» sage , je te posséderais encore ; car , si je  
» n'avais pas commencé à anticiper sur  
» mon revenu , je n'aurai point touché à  
» mon capital ; en n'y touchant pas , je  
» n'aurais point songé à reprendre mes  
» fonds qui étaient solidement placés , et  
» j'aurais trouvé que vingt mille livres de  
» rentes bien assurées valent mieux que  
» trente mille qu'on ne doit qu'à l'agio-  
» tage... Madame tenez donc votre tête ,  
» s'il vous plaît.... Alors , je n'aurais point  
» remis mon argent entre les mains de ce  
» fripon de Destival qui , par conséquent ,  
» ne me l'eût point emporté ; et alors , je  
» serais encore aussi riche qu'autrefois ; je  
» pourrais faire du bien , je serais retour-  
» né à Montfermeil , j'aurais tenu mes  
» promesses à cet enfant qui est si gentil...  
» je n'aurais pas fait la cour à Denise ,  
» puisqu'elle aime quelqu'un du village  
» que sans doute elle a maintenant épousé ,



» mais je l'aurais revue mariée... et en  
» riant avec elle , en lui rappelant cette  
» chute à bas de son âne dans le milieu du  
» bois... peut-être... Ah ! monsieur, pour  
» Dieu ! tenez vos bras tranquilles vous  
» m'enfoncez les côtes !.... »

Le vis-à-vis d'Auguste se compose de deux messieurs et d'une dame. La dame placée au milieu , et précisément en face d'Auguste ; mais comme elle a une capote très-grande et qu'elle tient sa tête baissée , on ne peut apercevoir sa figure , et notre voyageur se dit : « Elle n'est sans doute » pas jolie , sans quoi elle aurait déjà levé » la tête. » La mise de cette dame est du reste fort simple : c'est une toilette de diligence. Les deux hommes qui l'entourent sont des commis-voyageurs , l'un est dans les vins , l'autre dans les toiles : ces messieurs ont commencé une conversation qui paraît ne devoir finir qu'à Lyon.

Auguste, étourdi par les deux parleurs, qui ne sortent pas des pièces , des feuillettes, des veltes, des jouy, des rouenneries,

des bonnes années et des faillites, et, fatigué du voisinage de ses dormeurs, regrette de ne s'être pas placé près de Bertrand et soupire après la première halte, lorsque la dame en capote avance son pied, et attrappe celui d'Auguste : un *pardon monsieur*, est aussitôt prononcé par une voix fort agréable; cela tire Auguste de son abattement, en lui donnant le désir de voir la figure de son vis-à-vis, et comme ses jambes se croisent avec celles de cette dame, il les avance doucement, en se plaignant de la gêne que l'on éprouve dans les voitures, manière d'entrer en conversation. La dame répond par un *oui, monsieur*, mais sans lever la tête; et la curiosité de notre jeune homme en devient plus vive. On ne semble pas disposé à causer, mais on ne retire pas ses genoux qui touchent ceux de son vis-à-vis. Auguste éprouve le désir de presser légèrement un de ces genoux entre les siens, mais il est arrêté par cette idée : « Si elle était » laide!... comme je serais fâché d'avoir » cherché à faire connaissance. »

Malgré cela le jeune homme se hasarde à serrer légèrement un genou, on ne le retire pas, mais on ne lève pas la tête, et Auguste qui éprouve un secret plaisir à jouer des genoux, se dit : « Il vaut peut-être mieux que je ne voie pas ses traits... du moins je puis me la figurer charmante, adorable... Avec cette idée, le simple froissement de sa robe me cause une agréable sensation et tout cela me fait oublier les ennuis de la route !... Ah ! madame, si vous êtes laide, de grâce ne levez pas la tête. Vous feriez évanouir de trop douces illusions. »

En descendant une côte un cahot violent manque de faire verser la diligence. Le gros papa et la vieille dame se réveillent en sursaut ; alors la dame en capote pousse un cri d'effroi et lève la tête ; Auguste aperçoit une jolie figure de vingt à vingt-cinq ans, de la fraîcheur, et de la régularité dans les traits, de l'expression dans les yeux, enfin un charmant ensemble qui le ravit et lui fait serrer bien plus tendrement le genou qu'il tient entre les siens.

Mais déjà on a rebaisé la tête. L'effroi s'est calmé ; les commis-voyageurs ont repris leur conversation, les voisins d'Auguste referment leur paupière, et lui, enchanté de ce qu'il vient de voir, se rapproche de plus en plus de son vis-à-vis, qui laisse le jeune homme mettre ses pieds sur les siens.

« Elle est charmante, se dit Auguste, ...  
» mais sa conduite est bien singulière....  
» pour se laisser presser ainsi les genoux,  
» il faut que cela lui convienne ou qu'elle  
» n'ose pas s'en fâcher... Dans le premier  
» cas, c'est quelque femme qui ne fuit pas  
» les aventures ; dans le second, c'est une  
» jeune innocente qui se trouve pour la  
» première fois en diligence... Persuadons-  
» nous que la seconde conjecture est fon-  
» dée ; il faut toujours voir les choses du  
» bon côté. »

La diligence s'arrête à Corbeil. Les deux commis se précipitent hors de la voiture ; le gros papa se détache avec peine de son coin ; la vieille au voile vert se laisse aller

dans les bras d'un homme qui ouvre la portière, et Auguste étant descendu offre la main à la jeune dame en capote ; mais celle-ci lui répond, en poussant un léger soupir :  
« Merci, monsieur, je ne descends pas.

» — Elle ne descend pas ! » se dit Auguste qui est resté debout contre la portière,  
« pauvre dame ! Elle ne vient pas dîner  
» à l'auberge :.... cela annonce ordinaire-  
» ment une économie forcée !...

» Venez-vous dîner, mon lieute-  
» nant ? » dit Bertrand, qui est descendu de son impériale et attend Auguste à la porte de l'auberge. « — Oui, oui, me  
» voici... — Est-ce que vous avez oublié  
» quelque chose dans la voiture ? — Non ,...  
« c'est que.... j'aurais voulu.... — Enten-  
» dez-vous ? On dit aux voyageurs de se  
» dépêcher... »

Bertrand s'avance pour voir ce qui retient son maître contre la diligence : il aperçoit la jeune dame et murmure : « Al-  
» lons ! morbleu !... encore du nouveau !...  
» J'aurais dû penser qu'il y avait par là

» quelque jupon ? quelque bonnet?... Mon  
» lieutenant, rappelez-vous que nous  
» quittons Paris pour être sages,... pour  
» nous ranger...

» Tu as raison, mon ami, » répond  
Auguste, et il s'éloigne à regret de la voi-  
ture pour suivre Bertrand dans l'auberge.

Le dîner des voyageurs est bientôt ter-  
miné : chacun, pressé par le conducteur,  
va reprendre sa place dans la voiture, où  
la vieille dame emporte son dessert. Au-  
guste regarde avec plus d'intérêt la jeune  
femme, qui probablement a dîné avec un  
modeste petit pain, et il replace avec plus  
de respect ses genoux contre les siens,  
parce que l'idée du malheur impose silence  
aux pensées du plaisir.

La vieille dame prie Auguste de lui cas-  
ser des noisettes qu'elle a emportées de  
l'auberge, le gros monsieur lui offre du ta-  
bac, les commis-voyageurs lui adressent  
aussi la parole, chacun cherche à se lier  
davantage avec ses compagnons de voyage.  
La petite dame en capote garde seule le si-



lence. Mais la nuit vient ; Auguste la désirait , les voisins se rendorment , les commis en font autant , et il avance les genoux pour essayer de s'entendre , par ce moyen , avec son vis-à-vis, en se disant : « Si elle est » malheureuse , il faut tâcher de la conso- » ler.... D'ailleurs je lui serrais les genoux » ce matin ; parce qu'elle n'a pas de quoi » dîner à l'auberge faut-il avoir l'air de la » trouver moins gentille !... ce serait digne » de M. de la Thomassinière. »

Ne voulant point donner de lui cette idée , le jeune homme s'approche de son vis-à-vis , presse avec tendresse ce qu'on lui abandonne , et se hasarde même à prendre une main qu'on ne retire pas. La nuit n'amène par toujours des pensées sombres , et Auguste pensait à obtenir un baiser de la petite dame qui paraissait d'une humeur si facile ; mais ses deux voisins le gênaient : au moindre mouvement qu'il faisait pour se pencher en avant , la vieille dame et le gros papa tombaient sur son dos et il ne pouvait plus retrouver sa place qu'après

avoir remis le monsieur et la dame dans leur coin ; en dormant les deux commis se laissaient aussi aller sur la jeune femme, qui les séparait, et leur tête froissait souvent sa capote.

« Ce n'est pas tout plaisir d'aller en diligence, » disait Auguste à demi-voix ; et la jeune dame répétait : « Oh ! non, monsieur !... ce n'est pas tout plaisir. »

Mais pour en avoir davantage le jeune homme s'avance encore, et embrasse bien tendrement un des commis-voyageurs dont la figure se trouvait alors penchée sur la capote. Celui-ci s'éveille en cherchant à deviner d'où peut lui venir cette marque d'amour, et Auguste s'étonne de n'avoir pas trouvé le menton de la jeune femme aussi doux que sa main.

Le commis ne voit que sa voisine qui puisse l'avoir embrassé pendant son sommeil, et, quoique peu habitué à faire des passions, il se persuade qu'il en a inspiré une à la jeune femme qui est auprès de lui ; ne voulant pas être en reste avec elle, le

monsieur, qui n'a encore pensé qu'à ses échantillons et aux droits d'entrée de ses marchandises, s'avise de penser à autre chose et de jouer aussi des mains sur les genoux de la petite femme : celle-ci laisse faire ces messieurs, qui ont l'air de jouer au pied de bœuf, et qui s'étant pris la main, se la serrent avec une force qui les étonne mutuellement.

Les premiers rayons du jour surprennent les voyageurs dans cette situation. Auguste part d'un éclat de rire, le commis retire sa main avec humeur, la jeune femme retire son genoux ; mais elle regarde Auguste en dessous, et celui-ci se promet de se dédommager des quiproquo de la nuit.

Le lendemain on déjeune à Auxerre, la jeune femme reste encore dans la voiture ; le soir on s'arrête à Avalon, où l'on doit dîner. La jeune femme est descendue, mais elle n'entre pas dans l'auberge, et, après avoir acheté un petit pain et quelque chose, elle va s'asseoir à quel-

ques pas de l'auberge. Auguste , qui la suit des yeux , laisse entrer Bertrand en lui disant qu'il n'a pas encore d'appétit , et rejoint la voyageuse avec laquelle il entre en conversation.

« — Vous quittez Paris , madame. —  
» Oui, monsieur (et un soupir). — L'habitez-vous depuis long-temps ? — J'y suis née , monsieur. — Et vous abandonnez votre pays ? — Il le faut bien, monsieur. (nouveau soupir). — Vous allez vous fixer à Lyon , madame ? — Je ne sais pas , monsieur.... — Ah.... vous n'avez pas de projet déterminé?.... — Je suis si malheureuse ! monsieur ! — Vous m'intéressez beaucoup , madame ; mais pour causer nous serions mieux ailleurs que sur cette route.... si vous vouliez , madame , accepter mon bras , nous ferions un tour dans cet endroit en attendant qu'on parte. — Je veux bien , monsieur. »

La dame prend le bras d'Auguste , et ils s'éloignent de l'auberge en jasant : « Si je

» ne craignais pas d'être indiscret , ma-  
» dame , je vous demanderais ce qui vous  
» fait quitter Paris. — Oh ! volontiers ,  
» monsieur . Je suis fille de marchands très-  
» honnêtes , on m'a mariée de très-bonne  
» heure à un homme que je n'aimais pas ,  
» mais j'ai dû obéir pour faire plaisir à mes  
» parens... — C'est très-bien de votre part ,  
» madame. — Il y avait un monsieur fort  
» aimable qui m'avait fait la cour avant  
» mon mariage... je ne l'aimais pas non  
» plus , mais je l'écoutais pour lui faire  
» plaisir... — J'entends , madame. — Mon  
» mari ne me rendait pas heureuse , il ne  
» voulait jamais que je sortisse , et je restais  
» à la maison parce que ça lui faisait plai-  
» sir... mais il m'y venait quelquefois des  
» visites..... entre autres ce monsieur qui  
» m'avait fait la cour autrefois. — Et ça  
» ne faisait pas plaisir à votre mari ? — Ap-  
» paremment , monsieur , car dernière-  
» ment l'ayant trouvé avec moi... il l'a mis  
» à la porte ; j'ai voulu me fâcher , il m'a  
» battue , monsieur !.... en me disant qu'il

» en ferait autant toutes les fois que cela lui  
» ferait plaisir !... — Voilà un homme qui  
» a une bien vilaine manière de s'en pro-  
» curer. — Comme je ne veux plus être  
» battue, j'ai quitté mon mari, et je suis  
» partie pour Lyon ayant à peine de quoi  
» payer ma place... — Vous connaissez  
» donc quelqu'un à Lyon madame?... —  
» Ah !... c'est ce monsieur qui venait me  
» voir... qui m'a dit qu'il y allait... Du  
» reste ! je ne tiens pas plus à me rendre à  
» Lyon qu'ailleurs !... Je n'ai voulu que  
» m'éloigner de mon mari, qui me rendait  
» si malheureuse !... »

Tout en se promenant, les voyageurs sont arrivés devant un petit traiteur. Auguste, qui se rappelle que sa compagne n'a pas dîné, lui propose d'entrer prendre quelque chose, et elle accepte pour lui faire plaisir.

On entre. Auguste demande un cabinet, parce qu'on n'a pas besoin de témoin pour consoler une jeune femme que son mari a battue ; il commande un dîner aussi déli-



cat qu'il est possible , parce qu'il oublie toujours qu'il n'est plus riche et se laisse volontiers aller à ses habitudes d'autrefois. Le petit traiteur d'Avalon s'est piqué d'honneur pour offrir un joli repas aux étrangers qui viennent de lui arriver. Le dîner est servi. Auguste presse la jeune dame d'y goûter , et celle-ci, tout en disant qu'elle n'accepte que pour lui faire plaisir, mange de tout et ne se fait pas prier pour boire d'un petit vin que le traiteur assure être de l'année de la comète.

Tout en dînant , on se lie davantage , Auguste s'est d'abord assis vis-à-vis de la jeune dame , mais il réfléchit qu'ils étaient beaucoup plus près que cela en diligence , et qu'il est au moins extraordinaire de se tenir à une distance respectueuse dans un cabinet et en tête-à-tête , lorsqu'on s'est pressé les genoux devant témoins. Il va s'asseoir tout près de la jeune dame , qui soupire encore de temps à autre , mais ne repousse pas le jeune homme qui paraît avoir grande envie de la consoler.

Auguste presse tendrement une main bien douce, en s'étonnant qu'un mari puisse être assez barbare pour faire de la peine à une femme si gentille. « Les hommes sont des méchants, » dit la jeune femme, qui tient toujours ses yeux baissés. — « Ce sont des tyrans, » répond Auguste en portant ses lèvres sur la main potelée. — « Ils font notre malheur ! » reprend la jeune femme, en se laissant embrasser par son vis-à-vis. — « Ah ! ils font encore bien » autre chose ! » s'écrie Auguste en l'enlaçant dans ses bras.

« Ils font!... ils font?... » murmure la jeune femme, qui paraît ne plus savoir ce qu'ils font, ni ce qu'elle fait, mais après plusieurs repas frugals, il n'était pas étonnant que le vin de la comète lui fit perdre la tête.

En retrouvant la sienne, Auguste dit enfin : « A propos, et la diligence ? — Ah ! » c'est vrai !... et la diligence, » répond la jeune femme en poussant encore un soupir, probablement par habitude. —

» Je crois , ma chère amie , qu'il est bien  
» temps d'aller la retrouver... — Eh bien !  
» allons la retrouver , mon ami. » Vous  
voyez que le vin de la comète avait établi  
une très-bonne intelligence entre les voya-  
geurs. Mais en général on mène très-  
promptement les affaires qu'on traite en  
voiture.

Auguste appelle le traiteur et paie le dî-  
ner , la jeune dame remet sa capote qui  
n'était plus sur sa tête , je ne sais pourquoi ,  
puis on descend du cabinet et l'on s'ache-  
mine bras dessus bras dessous vers l'au-  
berge où l'on a laissé la voiture.

Tout en marchant , Auguste cause avec  
sa compagne , qui lui paraît avoir un ca-  
ractère fort doux , mais dont l'esprit ne  
répond pas à l'idée qu'en donnait sa figure  
assez expressive : il y a des femmes qui ont  
tout leur esprit dans leurs yeux , il faut se  
contenter avec elles de jouer la panto-  
mime.

En approchant de l'auberge , Auguste  
aperçoit Bertrand qui marche à grands pas

devant la maison , regardant à droite et à gauche , en donnant des signes d'impatience , et lâchant de temps à autre quelque juron énergique. En apercevant Auguste , il court au-devant de lui , et fait une grimace horrible à la jeune femme , qui est pendue au bras de son maître.

« — Enfin , vous voilà , monsieur !... Sa-  
» crebleu !.... J'ai cru que vous me laissiez  
» ici pour chasser les hirondelles !... —  
» Calme-toi , Bertrand , me voilà... Tu vois  
» bien que je n'étais pas perdu , eh bien !  
» partons-nous ? — Partir ?... Et pour quel  
» endroit , monsieur ? — Mais pour Lyon ,  
» je pense !... — Et c'est pour cela que  
» vous laissez en aller la diligence , que vous  
» vous faites appeler , attendre , chercher  
» de tous côtés !... — Comment la dili-  
» gence est partie ? — Eh oui ! morbleu !...  
» Et il y a plus d'une heure de cela , mais  
» il paraît que le temps ne vous a pas sem-  
» blé long.

» — La diligence est partie ! » répète Auguste , en lâchant le bras de sa compa-

gne; mais celle-ci, qui paraît tenir beaucoup à son bras, le lui reprend aussitôt, en disant : « C'est bien drôle ! n'est-ce pas, mon » bon ami?—Je ne trouve plus que ce soit » si drôle!... » dit Auguste, et Bertrand s'éloigne de quelques pas, et murmure en jurant et en frappant du pied : « Son bon » ami !... Allons ! mille baïonnettes, voilà » encore du gentil !....

» — Mais Bertrand, reprend Auguste, » est-ce qu'on ne pouvait pas nous attendre » un peu ? — On vous a attendu deux mi- » nutes, monsieur, et c'est beaucoup pour » une diligence. — Et tu n'es donc pas » parti. — Est-ce que j'ai voulu m'en aller » sans vous!... N'est-ce pas à vous seul que » je suis attaché... Qu'ai-je besoin d'être à » Lyon, si vous n'y êtes pas ? — Tu as bien » fait, Bertrand... Mais nos valises ?—Oh ! » les voilà... me doutant bien qu'il y avait » du nouveau, je ne les ai pas laissé partir » sans nous.—Ma foi, mon ami, il faut se » consoler de cet événement!...Après tout, » peu m'importe d'aller à Lyon ou ailleurs,

» et d'y arriver demain ou dans huit  
» jours! — Ah! mon Dieu! mon bon ami,  
» cela m'est bien égal aussi à moi!... dit la  
» jeune femme. »

Bertrand fronce le sourcil, et fait signe à son maître qu'il désire lui parler en particulier. Auguste parvient à faire entendre à la jeune dame qu'il faut qu'elle lui quitte un moment le bras, et il s'avance vers l'ancien caporal, qui lui dit d'un air sévère :

« Pardon, mon lieutenant, mais quelle  
» est cette femme qui se colle à votre bras  
» comme si vous aviez de la glu à votre ha-  
» bit? — C'est une jeune femme qui était  
» avec nous dans la diligence. — Et pour-  
» quoi n'y est-elle pas restée? — Parce que  
» je l'ai emmenée faire un tour de prome-  
» nade avec moi... — Qu'est-ce que c'est  
» que cette femme-là? — C'est une per-  
» sonne fort intéressante... — Elle ne vous  
» a pas dit ce qu'elle faisait? — Si fait....  
» elle va à Lyon... pour ne pas rester à  
» Paris. — Ah diable! si c'est là son seul  
» motif, je conçois qu'il lui est indifférent



» d'aller autre part. Mais pourquoi quitte-  
» elle Paris!... Une jeune femme ne voyage  
» pas ainsi seule... pour l'unique plaisir de  
» voyager. — Oh! elle avait un motif très-  
» puissant!... son mari la battait. — Il  
» avait peut-être raison, monsieur. — Ah!  
» Bertrand! — Pourquoi vous appelle-t-  
» elle déjà son bon ami? — Parce que....  
» parce que... — Ah! oui, parce que! je  
» comprends bien. Mais enfin, monsieur,  
» que comptez-vous faire de cette femme-  
» là? — Je n'en sais trop rien... mais tu  
» conçois bien que je ne puis pas l'aban-  
» donner ici, après lui avoir fait manquer  
» la diligence. — C'est bien plutôt elle qui  
» vous a fait manquer la voiture, en vous  
» contant des histoires... en vous attendris-  
» sant par le récit d'aventures qui ne sont  
» pas vrais, je le gagerais. D'ailleurs,  
» monsieur, une femme qui prend ainsi le  
» premier venu pour consolateur, ne peut  
» être qu'une avanturière!... Je parie que  
» vous ne savez pas seulement son nom?  
» — Ma foi non... mais qu'importe le

» nom !... est-ce qu'on ne peut pas se donner celui qu'on veut !... Que cette jeune  
» femme m'ait dit ou non la vérité, je ne  
» la laisserai pas sans argent loin de l'endroit où elle se rendait. — Ah ! elle n'a  
» pas d'argent ! — Puisque cette pauvre  
» petite ne dînait qu'avec des petits pains.  
» — Voilà une bien jolie trouvaille que  
» vous avez faite là : ainsi monsieur,  
» quand nous quittons Paris pour être  
» sage et économiser, à peine à soixante  
» lieus de la capitale, nous voilà avec une  
» femme sur le bras !... — Eh ! que veux  
» tu ?... est-ce ma faute ?... Allons, Bertrand,  
» ne gronde pas ;... à l'avenir, je  
» réfléchirai un peu plus ; en attendant,  
» abandonnons-nous à notre destinée !...

Auguste va rejoindre la jeune femme, et Bertrand le suit en se disant : « Je crains  
» bien qu'il ne soit incorrigible. »

La jeune femme a bien vite repris le bras d'Auguste, qui lui dit : « Ma chère amie  
» puisque la diligence est partie sans nous  
» rien ne nous presse maintenant. — Oh !

» rien du tout !... — Nous pouvons même  
» passer ici un jour ou deux? — Volon-  
» tiers, si cela vous fait plaisir. — Nous avi-  
» serons ensuite de quelle manière nous  
» voulons continuer notre route, ... soit par  
» des occasions, des petites voitures, .....  
» soit même, en nous promenant pour ad-  
» mirer le pays, dans le cas où il serait ad-  
» mirable. — Tout ce qui vous fera plai-  
» sir, mon ami.

» — Vois-tu, Bertrand, dit tout bas  
» Auguste, cette petite femme-là est la  
» complaisance même, elle ne veut que me  
» faire plaisir. — Elle ne m'en fait pas du  
» tout à moi, monsieur. — Parce que tu  
» y mets de la mauvaise volonté.

» — Ha ça, puisque nous restons ici,  
» reprend Auguste, nous logerons à cette  
» auberge ; Bertrand tu nous feras prépa-  
» rer un logement. — Oui, mon lieute-  
» nant ; ... et pour madame, aussi ?... —  
» Cela va sans dire.... Ah !... comme il faut  
» économiser.... une seule chambre suffira  
» pour madame et moi... n'est-ce pas, ma

» chère amie? — Oh! mon Dieu oui.... si  
» cela vous fait plaisir.—A propos, ma chère  
» amie, vous ne m'avez pas encore dit vo-  
» tre nom. — Je m'appelle Adèle... ou ma  
» dame Florimond, comme vous voudrez...  
» — Ce sera plutôt comme vous voudrez  
» vous-même....— Appelez-moi Adèle, ça  
» me fera plaisir. — Adèle, c'est convenu.

» — Madame Florimond! » murmure  
Bertrand en haussant les épaules, « c'est  
» un nom de comédie ça!... elle a pris ce  
» nom-là dans quelque coulisse.

» — Moi, ma chère Adèle, je m'appelle  
» Auguste, car il faut aussi que vous sa-  
» chiez qui je suis. — Oh! mon Dieu! c'est  
» égal!.... — Je vois que vous tenez plus à  
» la personne qu'au titre, et que vous jugez  
» les gens sur leur physionomie; si cette  
» science ne vous trompe jamais, je vous  
» en félicite. Mais il fait encore jour, le  
» temps est beau; avant le souper, ce que  
» nous avons de mieux à faire, je crois, c'est  
» de nous promener. Viens-tu avec nous,  
» Bertrand? — Non, mon lieutenant, je

» n'ai pas envie de me promener , moi. »

Auguste s'éloigne avec la sensible Adèle. Ils parcourent en tout sens la jolie petite ville d'Avalon. Auguste fait ses observations sur ce qu'il voit , la jeune femme est toujours de son avis et le jeune homme finit par trouver qu'une femme qui ne sait qu'approuver tout , sans jamais rien observer par elle-même , est une société un peu monotone. Mais madame Florimond a de bien jolis yeux , et il n'y a pas encore longtemps qu'elle les fixe sur Auguste , et quand celui-ci a parlé quelque temps sans obtenir autre chose que des réponses insignifiantes , il joue des yeux avec Adèle , qui alors lui dit , en pantomime , les plus jolies choses du monde.

Il n'y a que devant les boutiques que la jeune femme trouve d'elle-même à observer. Elle s'arrête pour contempler un chall , et pousse un grand soupir. « En as-tu envie ? » lui dit Auguste. — Ah ! ça me ferait grand plaisir ! — Eh bien ! achetons-le. »

Le jeune homme, cédant à ses anciennes

habitudes , achète le chall à madame Florimond , qui le met sur-le-champ sur ses épaules et s'empresse de rouler sous son bras le petit fichu qui était sur son cou. Un peu plus loin elle s'arrête et soupire en regardant un joli bonnet ; Auguste le lui fait essayer , et comme il va à merveille sous la grande capote , le bonnet est acheté. C'est ensuite devant un bijoutier que la jeune femme soupire : elle voudrait une petite bague qui lui rappelât le jour où elle a connu Auguste ; celui-ci trouve ce désir trop aimable pour ne pas le satisfaire. Mais ensuite il ramène sa compagne à l'auberge sans la laisser s'arrêter nulle part de crainte qu'elle ne soupire encore.

La jeune femme est très-jolie avec le chall et le bonnet. Mais en la voyant ainsi, Bertrand prend encore Auguste à part et lui dit : « Monsieur , elle n'avait pas cette » toilette-là ce matin. — Tu conviendras , » Bertrand , qu'elle est beaucoup mieux ce » soir. — Mais , monsieur , à quoi pensez-



« vous? — Je pense à souper, car j'ai  
» très-faim ; et vous, ma chère amie? — Je  
» souperai avec plaisir aussi. »

Bertrand ne dit plus rien ; mais il va dans un coin et se cogne la tête contre le mur. Cependant on apporte le souper, Auguste se met à table avec Adèle et engage Bertrand à se placer avec eux, en disant à la jeune femme que Bertrand est son factotum, son caissier et non pas son domestique.

Bertrand fait la grimace au mot caissier, mais enfin il se décide à venir se placer respectueusement à l'autre bout de la table. Pour le remettre de bonne humeur, Auguste fait apporter quelques bonnes bouteilles de vin ; ce moyen réussit : en buvant, Bertrand retrouve sa gaieté, et il ne regarde plus la jeune femme de travers.

Cependant, en voyant Auguste se retirer après souper avec madame Florimond, dans une chambre où il n'y a qu'un lit, il lui dit tout bas : « Décidément, monsieur,  
» on va vous prendre pour le mari de cette

» dame. — Ma foi, Bertrand, ça y ressem-  
» blera beaucoup cette nuit. — Mais en-  
» suite?... — Oh! mon ami, le plus pressé  
» pour moi dans ce moment, c'est de me  
» coucher; fais-en autant, bonsoir, de-  
» main il fera jour.

» — Oui, » se dit Bertrand, en retour-  
nant se verser à boire, « demain il fera  
» jour, et nous aurons encore cette péron-  
» nelle sur les bras!... il valait tout autant  
» rester à Paris et me laisser avec Schtrack  
» faire des culottes!... » Et Bertrand s'en-  
dort en finissant la bouteille.

---

---

**CHAPITRE VI.****Ruse de Bertrand.**

UNE nuit de sommeil suffit pour dissiper les fumées du vin , et rendre le calme à notre esprit ; une nuit d'amour suffit souvent pour dissiper bien des illusions et ramener le calme dans nos sens. Auguste et Bertrand , après la nuit passée à l'auberge avec madame Florimond , pensèrent avec plus de sang-froid à leur position : le dernier ne s'était jamais dissimulé le nouvel embarras dans lequel Auguste venait de se jeter ; et celui-ci , qui se lassait peut-être déjà de faire de la pantomime avec la jeune voyageuse , sentit qu'il avait fait une sottise. Mais comment se débarrasser hon-

nêtement d'une dame qui dit à chaque instant : « Mon ami, j'irai où ça te fera plaisir. »

Après le déjeuner, Auguste demande si l'on peut avoir une voiture pour aller à Lyon. Prendre la poste coûterait trop cher à des gens qui veulent voyager avec économie, ce dont à la vérité on ne se douterait pas, car Auguste se fait toujours traiter en seigneur.

Un marchand de cuir, qui a un grand cabriolet à deux banquettes, propose d'emmener avec lui les voyageurs. A la vérité, il mettra quatre jours parce que ses affaires le forcent à s'arrêter en divers endroits, mais on n'est pas pressé, et on s'arrange avec le marchand de cuir, qui emballe dans sa voiture nos trois voyageurs.

Auguste est avec la sensible Adèle sur la banquette du fond; Bertrand se place près du marchand sur celle de devant, et on se met en route, traîné par un seul cheval qui en vaut deux pour la grosseur,

mais qui ne paraît pas d'humeur à prendre le mors aux dents.

Bertrand cause avec le marchand, grand gaillard de vingt-huit à trente ans, qui passe une partie de sa vie dans son cabriolet, connaît mieux les auberges que sa maison, où il n'est pas le quart de l'année, et prétend que pas une servante, à trente lieues à la ronde, n'a été indifférente avec lui.

Auguste regarde la campagne et tâche de faire parler madame Florimond. « Com-  
» ment trouvez-vous ce site?... — mais  
» c'est bien vilain... — Comment?... Cette  
» coline couverte de bois,... cette vallée  
» sur la gauche, cette rivière qui l'arrose,  
» et ce joli village au fond... Ce point de  
» vue vous semble vilain? — Ah! non,  
» c'est très-joli. — Cela vous plairait-il de  
» voyager? — Mais je ne sais pas, mon  
» ami. — Vous n'aviez jamais quitté Paris?  
» — Oh! si, j'avais été à Saint-Cloud, à  
» Passy. — Aimeriez-vous aller en Italie?  
» — Si cela vous faisait plaisir!... — Mais

» ce monsieur qui vous attend à Lyon....  
» — Ah ! je ne sais pas s'il m'attend ! —  
» Je pourrais être forcé par les circonstan-  
» ces de vous quitter. — Oh ! moi , je ne  
» vous quitterai pas , mon ami. — Mais si  
» je retournais à Paris ? — J'y retournerais  
» aussi. — Et votre mari qui vous battait.  
» — Oh ! je ne lui dirai pas que je suis re-  
» venue. »

Auguste se dit en lui-même : « Vous  
» verrez que je ne pourrai plus me débar-  
» rasser de cette femme-là !... Maudite di-  
» ligence !... Cette grande capote .... ces  
» genoux contre les miens !... Cette nuit  
» en voiture , tout cela vous monte l'ima-  
» gination... on se figure qu'on a fait une  
» superbe rencontre !..... On croit être  
» amoureux ! on l'est pendant vingt-quatre  
» heures , mais après !... Ah ! mon Dieu !  
» où me suis-je fourré !... »

Bertrand , qui a entendu une partie de  
la conversation entre Adèle et Auguste ,  
se penche vers ce dernier et lui dit à l'o-  
reille : « Pardon , mon lieutenant , mais



» cette femme-là me fait l'effet d'être bête  
» comme un pot. — Cela m'en a assez l'air  
» aussi, Bertrand. — Est-ce que nous al-  
» lons faire le tour du monde avec cette  
» poupée? — J'en ai peur, mon ami. Elle  
» est décidée à ne plus me quitter. — Je  
» vous réponds que je la ferai changer de  
» résolution, moi. »

Bertrand ne dit plus mot. On voyage pendant quelque temps en silence. Le marchand de cuir lançait de temps à autre à la dérobée un regard d'amateur sur madame Florimond, et en passant devant chaque bourg, chaque village, disait à Bertrand : » J'ai connu une jolie femme  
» là... J'ai eu une aventure ici... J'ai fait  
» parler de moi là bas!... — Il paraît que  
» vous êtes un luron? — Oh! oui, ... on  
» me connaît dans le pays. »

On s'arrête la nuit dans un petit bourg où l'on doit coucher. On entre dans une mauvaise auberge; le marchand sort pour ses affaires, et après avoir soupé, Auguste, qui pense que ce qu'on peut faire de



mieux avec la sensible Adèle est de se coucher, se retire avec elle, laissant Bertrand devant une table et une pipe.

Le marchand revient, Bertrand lui propose de boire un coup avec lui; on ne refuse pas une telle proposition. Le marchand boit presque aussi bien que Schtrack; après la seconde bouteille la confiance s'établit, et Bertrand dit à son compagnon :

» Vous m'avez l'air d'un bon enfant.  
» — Vous êtes bien honnête! — Vous  
» devriez nous rendre un service à mon  
» lieutenant et à moi. — Si ça ne me coûte  
» rien je suis votre homme. — Non-seu-  
» lement ça ne vous coûtera rien, mais  
» encore, je vous offrirai cinquante écus  
» de pot de vin !... — Parlez donc vite,  
» alors. — D'après tout ce que vous m'a-  
» vez dit, vous n'êtes pas ennemi du beau  
» sexe? — J'en suis très-ami, au contraire!  
» — Comment trouvez-vous cette jeune  
» femme qui voyage avec nous? — Mais...  
» — Allons, parlez franchement. — Ma  
» foi, je la trouve fort gentille! elle a des

» yeux qu'elle fait joliment travailler!...  
» — Enfin , elle vous plaît ? — Sans doute,  
» elle me plairait si elle était libre , mais  
» vous entendez bien que je ne songe pas  
» à... — Eh bien ! écoutez-moi ; le plus  
» grand service que vous puissiez nous  
» rendre , serait de nous enlever cette  
» beauté-là — Vous plaisantez ? — Non.  
» Voici le fait : mon maître est un étourdi ;  
» il voyage pour devenir sage , et vous  
» comprenez bien que ce n'est pas en ayant  
» une petite compagne de voyage qui ,  
» comme vous dites, fait si joliment travail-  
» ler ses yeux , que l'envie lui en prendra.  
» Mais je dois avoir de la raison pour lui :  
» or , ce que je vois de mieux à faire, c'est  
» de le séparer de cette héroïne de gran-  
» des routes qui , j'en suis certain , ne lui  
» témoigne de l'attachement que parce  
» qu'elle le croit riche. — Elle ne vient  
» donc pas de Paris avec vous ? — Eh non !  
» c'est une belle rencontre que nous avons  
» faite dans la diligence de Lyon. Elle au-  
» rait cent fois mieux fait de nous verser

» que de renfermer cette princesse!... Mais  
» vous qui êtes toujours en route, ça ne  
» vous gênera pas de la garder dans votre  
» cabriolet; d'ailleurs j'ai cru remarquer  
» que vous la regardiez en amateur... —  
» Je ne dis pas non,.... mais comment  
» voulez vous?... — Vous êtes bel homme,  
» vous êtes un gaillard de bonne mine!...  
» — Il est certain que je ne suis pas mal, »  
dit le marchand en se regardant avec  
complaisance dans un petit morceau de  
miroir cassé placé sur la cheminée de la  
salle.

« Demain, reprend Bertrand, j'aurai  
» soin pendant la route de faire entendre  
» que nous sommes mal dans nos affaires;  
» vous, au contraire, faites sonner vos  
» écus. En arrivant à l'endroit où nous  
» devons coucher, mon lieutenant fera le  
» malade et déclarera qu'il ne peut se re-  
» mettre en route. Le lendemain, il se  
» mettra au lit, pendant ce temps saisissez  
» l'occasion du tête-à-tête, glissez votre  
» déclaration et proposez à la jeune dame

» de l'emmener avec vous avant notre ré-  
» veil... Elle acceptera ;... je gagerais mes  
» moustaches , si je les avais encore. —  
» C'est entendu , mon brave ,... et cin-  
» quante écus... — Je vous les compterai  
» en vous voyant partir... Vous pourrez  
» aller à Lyon ; pour ne point vous ren-  
» contrer nous n'irons pas dans cette ville.  
» — Touchez la , j'enlève votre belle ;...  
» et , comme vous dites , elle ne me résis-  
» tera pas , parce que quoique votre com-  
» pagnon soit gentil , ça n'a pas cette  
» taille ,... cette encolure ,... cet air sé-  
» ducteur enfin ;... convenez-en. — Je  
» crois bien ! vous me faites l'effet d'un  
» tambour major. »

L'affaire étant terminée , Bertrand et le marchand , après avoir bu un coup à la réussite de leur projet , vont aussi prendre du repos.

Le lendemain on se remet en route. Auguste semble encore plus ennuyé de la société de madame Florimond : il n'ose le dire à Bertrand , mais celui-ci remarque

les bâillemens mal dissimulés , les soupirs étouffé du jeune homme , pendant que la sensible Adèle lui répète que ça lui fera bien plaisir d'être toujours avec lui. Au bout de quelque temps , Auguste cède au sommeil qui s'empare de lui : et s'endort dans le fond du cabriolet près de la jeune femme , qui ne dit plus mot ; Bertrand feignant de croire qu'elle dort aussi , dit à demi-voix au marchand : « Le pauvre » jeune homme!... si le sommeil pouvait » calmer ses inquiétudes et payer ses det- » tes!... — Il a des dettes ? dit le mar- » chand. — C'est pour cela que nous » quittons Paris , et j'ai bien peur qu'à » Lyon nous ne soyons encore poursui- » vis !.... — C'est fâcheux ! Parlez-moi » d'un commerce comme le mien ! ça va » toujours... Le cuir ne passera jamais ! » c'est comme le pain , ça !... — C'est abso- » lument la même chose. Aussi vous êtes » riche. — Mais... je suis à mon aise. »

Bertrand a remarqué que madame Florimond levait sa capote pour mieux voir le



marchand : il ne souffle plus mot , mais il regarde sur la route pour ne point gêner les œillades que son voisin lance à la jeune femme , et que celle-ci reçoit en souriant , probablement pour lui faire plaisir.

On arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit. Bertrand n'a pas encore parlé de son projet à Auguste , mais le hasard semble le servir : celui-ci en quittant le cabriolet se sent atteint d'une violente migraine , et en entrant à l'auberge se retire dans sa chambre pour chercher le repos , engageant madame Florimond à se faire servir ce qu'elle désirera.

Bertrand prend un prétexte pour laisser le marchand en tête-à-tête avec leur compagnie de voyage : il va se promener et ne rentre que fort tard. Le marchand était seul et se mirait devant une glace.

» Eh bien , dit Bertrand. — Vous pouvez me compter les cinquante écus. —  
» En vérité? — l'affaire est arrangée ;  
» demain dès le petit point du jour j'emmène votre belle : elle doit dire à votre

» compagnon qu'il a le temps de dormir ,  
» et que nous ne partons qu'à dix heures.  
» — Morbleu ! une victoire ne me ferait  
» pas plus de plaisir !... Mon pauvre maître !  
» je voudrais tant le voir raisonnable !...  
» le voir revenu de ses folies... Je paie une  
» bouteille ,... deux bouteilles par-dessus le  
» marché. — J'accepte. — Elle n'a donc pas  
» fait trop de façons ?... — Laissez donc !  
» j'avais fait sa conquête : elle m'a dit d'ailleurs  
» que sa délicatesse ne lui permettait pas de  
» voyager avec quelqu'un qui a des dettes. »

Dans sa joie , Bertrand fait encore sauter quelques bouchons , et compte sur-le-champ les cinquante écus au marchand : il ne se couche pas afin d'être en secret témoin du départ de madame Florimond qui , au point du jour , se lève sans réveiller Auguste et s'éloigne avec le cabriolet du marchand de cuir.

« Bon voyage ! » dit Bertrand en regardant la voiture s'éloigner : après l'avoir perdue de vue , il court dans la chambre d'Au-

guste qu'il éveille en criant : « Victoire !  
» mon lieutenant !... J'ai chassé l'ennemi  
» de la place !...

» — Qu'y a-t-il donc ? dit Auguste en se  
» frottant les yeux. — Ce qu'il y a , c'est  
» que je vous ai débarrassé de votre sensi-  
» ble voyageuse, qui s'en est allée ce matin  
» avec notre marchand de cuir... — Se-  
» rait-il possible, Bertrand ! — Eh oui !  
» monsieur , je vous dis qu'elle est partie...  
» J'espère que vous n'avez pas envie de  
» courir après elle ? — Dieu m'en garde !...  
» Elle ne m'aimait donc plus ? — Est-ce  
» que cette aventurière vous a jamais  
» aimé ?... Elle suit le premier venu qui  
» lui semble riche !... et voilà pourtant,  
» monsieur , la femme que vous auriez  
» encore sur les bras !... Vous devenez  
» amoureux en diligence !... et crac !...  
» vous faites connaissance !... Tenez , mon  
» lieutenant , je ne suis pas un séducteur ,  
» moi ; mais il me semble qu'on doit se  
» dire deux choses dans les voitures pu-  
» bliques : si cette femme-là est honnête ,

» elle ne m'écouterà pas ; si elle ne l'est  
» pas , ce n'est pas la peine que je lui  
» parle. — Tu as raison ! cent fois rai-  
» son ! mais cette folie sera la dernière. —  
» Savez-vous qu'avec toutes les dépenses  
» de voitures , de cadeaux , de frais de  
» voyage , votre aventure nous coûte au  
» moins cinq cents francs : joli début pour  
» des gens qui vont chercher à refaire  
» fortune ! — Ah ! tu verras maintenant ,  
» Bertrand , que je serai d'une sagesse...  
» — Ainsi soit-il... Mais , pour ne plus  
» rencontrer cette dame , si vous m'en  
» croyez , nous ne passerons pas par Lyon.  
» — Volontiers , allons sur-le-champ en  
» Italie !... C'est sous le beau ciel qui vit  
» naître Virgile et Tibulle , c'est dans la  
» patrie des arts , que , plein d'une noble  
» émulation , je veux tirer parti de mes  
» talents , et tâcher d'en acquérir de nou-  
» veaux. Peut-être la fortune sourira-t-elle  
» à mes efforts !... La musique , la pein-  
» ture , m'offrent des ressources que je ne  
» dois point rougir d'employer !... Nous

» dépenserons peu, je tâcherai de gagner  
» beaucoup ; car , en tous pays , plus les  
» gens se font payer cher , et plus on leur  
» croit de mérite ; enfin , lorsque j'aurai  
» amassé une jolie somme , nous revien-  
» drons en France jouir du fruit de mes  
» travaux. — C'est cela , mon lieutenant ;  
» et plus heureux que le grand Turenne ,  
» qui fut tué sur le champ de bataille ,  
» nous jouirons après la guerre des dou-  
» ceurs de la paix. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

CHAP. I. Le cinquième étage.	I
II. Les grisettes au village; la veillée et le le revenant.	28
III. Un homme sur mille.	74
IV. Pauvre Denise.	101
V. Première aventure des voyageurs.	114
VI. Ruse de Bertrand.	143

FIN DE LA TABLE.



# **LA LAITIÈRE**

**DE**

**MONTFERMEIL.**

**TOME V.**

---

**IMPRIMERIE DE J.-B. DE WALLENS ET C<sup>e</sup>,**  
**Quai aux Pierres Bleues, 12.**

# LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

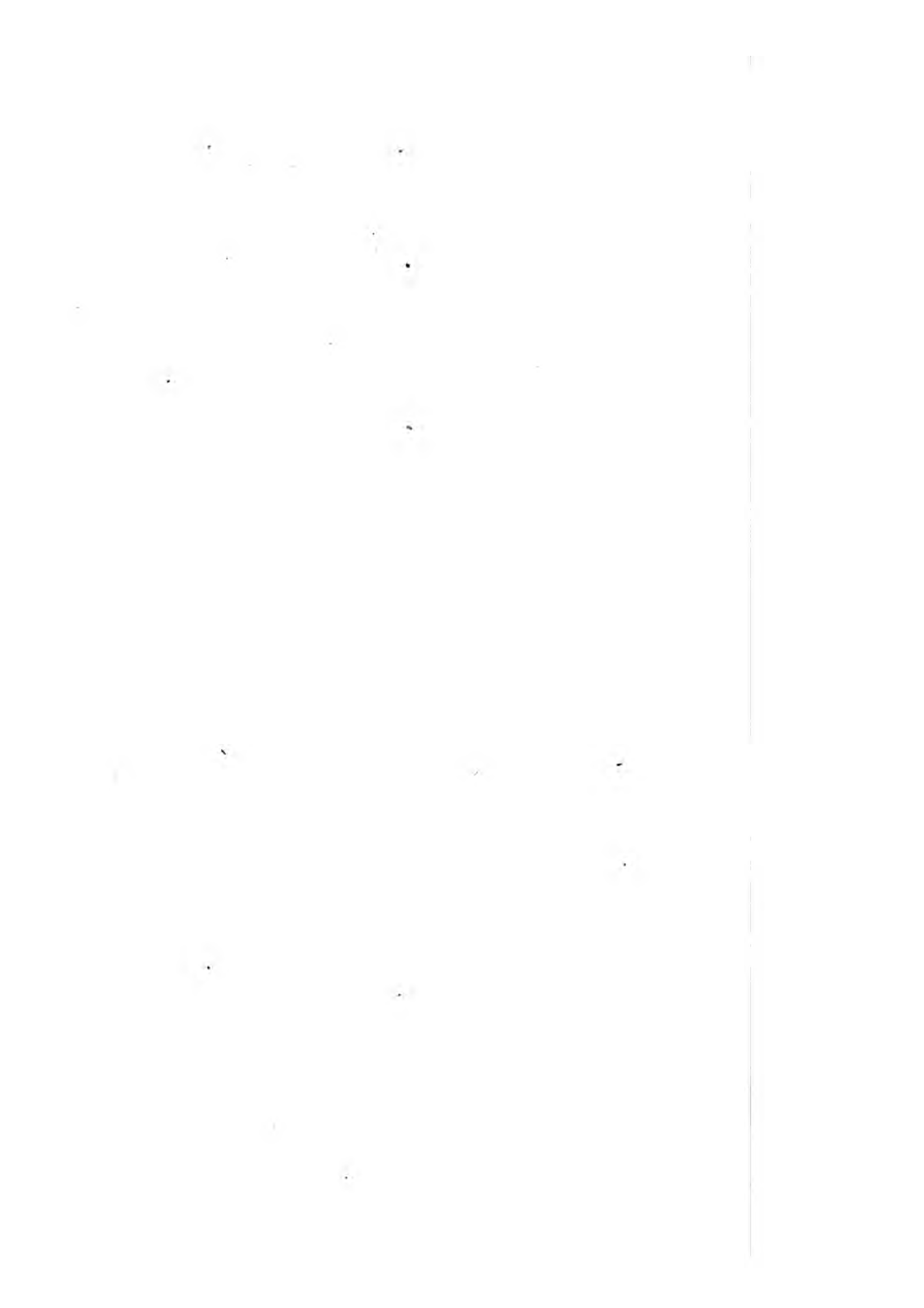
*Naturam expellas furcâ , tamen usque recurret.*

TOME CINQUIÈME.

---

**Bruxelles,**  
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,  
HAUMAN, CATTOIR ET COMP<sup>o</sup>.

—  
1837.



# LA LAITIÈRE

DE

**MONTFERMEIL.**

---

## **CHAPITRE PREMIER.**

La noce.

LES voyageurs ont laissé au marchand de cuir tout le temps de s'éloigner, ne se souciant pas de se retrouver avec madame Florimond. Le propriétaire d'une petite carriole leur offre de les mener où ils voudront, se disant voiturin, et assurant que sa voiture est en état de les conduire jusqu'à Naples, dont elle a déjà fait quinze fois le voyage.

Quoique la carriole ne ressemblât nullement à la berline d'un voiturin, nos voya-

geurs s'en accommodent : mais avant de monter dedans , Bertrand s'assure qu'elle ne renferme point de femmes ; une robe lui fait peur : il ne voudrait pas même laisser son maître dans la compagnie d'une nourrice.

La carriole ne renferme qu'un bon paysan d'une cinquantaine d'années , que Bertrand examine fort long-temps , afin de s'assurer que ce n'est pas une femme déguisée , et Auguste se place dans la voiture , en souriant des craintes de son compagnon.

« Est-ce que vous allez aussi en Italie ,  
» brave homme » dit Auguste au paysan.  
» — Oh ! nenni , monsieur , » répond celui-ci ; « j'nallons pas si loin que ça ; je me  
» rendons seulement cheux ma sœur qui  
» demeure à trois petites lieues de Lyon ,  
» et qui marie son fils Cadet Eustache ,  
» qu'est mon neveu. — Ah ! vous allez à  
» unenocce !... c'est charmant cela !... on s'y  
» amuse , on y rit... — Oh ! oui , monsieur ,  
» car cheux nous je sommes tous des far-  
» ceurs !... et des malins !... — Cela se voit



» en vous regardant. — Et je buvons que  
» c'est une bénédiction...—C'est très-bien  
» cela, dit Bertrand. Vous avez donc  
» de bons vins?—Oh ! fameux !... Ma sœur  
» a des vignes ; c'est une des plus grosses  
» fermières de l'endroit ; et dame ! quand  
» on marie son fieu, vous entendez ben  
» qu'on fait sauter les futailles. La noce du-  
» rera au moins huit jours. Si ça peut vous  
» être agréable, messieurs, faut venir avec  
» moi ; vous serez ben reçus ! vous verrez  
» de bons enfans ! Ma sœur sera charmée  
» de vous voir, et Cadet aussi, car il aime  
» ben les gens de la ville !... Vous êtes Pa-  
» risiens, n'est-ce pas, Messieurs ? —  
» Comme vous dites, monsieur... — Ron-  
» din, pour vous servir. Eh ben ! accep-  
» tez-vous ?»

Auguste regarde Bertrand : l'idée d'aller à une noce villageoise lui sourit assez ; de son côté, l'ancien caporal éprouve une secrète tentation de connaître le vin de M. Cadet Eustache ; mais la crainte que son maître ne fasse encore quelque connais-

sance avec les dames de la noce , lui fait résister à cette envie , et il dit tout bas à Auguste : « Refusez , mon lieutenant ; croyez-  
» moi , c'est le plus sage ; si nous nous arrê-  
» tons sans cesse en route , notre tour du  
» monde se bornera à un petit voyage en  
» Bourgogne , qui n'est pas la terre des  
» Virgile et des Tibulle , et nous revien-  
» drons à Paris sans avoir fait fortune.

»— Je suis fâché de vous refuser , mon-  
» sieur Rondin , dit Auguste , mais mon  
» compagnon m'a fait souvenir que nos af-  
» faires nous appelaient au plus tôt en Ita-  
» lie.. A la vérité , si nous gardons cette  
» voiture , je ne pense pas que nous y ar-  
» rivions de long-temps ; je crois que le  
» drôle nous mène au pas ; c'est sans doute  
» pour que sa mauvaise carriole puisse faire  
» une seizième fois le voyage de Naples...  
» Holà ! cocher ! vous dormez , mon ami.  
» Plaisantez-vous de nous conduire ainsi ? »

Le cocher se retourne et répond tranquillement aux voyageurs , que ses chevaux ont leur pas ordinaire dont ils ne changent

jamais ; mais qu'il répond de les faire arriver sans accident à leur destination.

« C'est bien gentil , dit Bertrand , c'est-  
» à-dire que nous allons aller en Italie  
» comme si nous suivions un enterrement ;  
» si le cocher a déjà fait le voyage quinze  
» fois de ce train-là , il faut qu'il ait com-  
» mencé bien jeune. Et vous qui allez à la  
» noce , monsieur Rondin , vous devez  
» être pressé ?

» — Oh ! on m'attendra !... D'ailleurs  
» i' faut que Cadet se repose avant de se  
» marier. — Est-ce que le marié vient aussi  
» de voyager ? — Oui , monsieur , il vient  
» de Paris ; c'est de là qu'il ramène sa fu-  
» ture. — Ah ! il a été chercher une femme  
» à Paris ? — J'vas vous dire , messieurs :  
» Cadet est un finot qui ne se laisse pas at-  
» traper !... Les filles de son endroit sont  
» joliment délurées , et pour être sûr d'a-  
» voir queuque chose de bon , il est allé  
» chercher une femme à Paris... — Voilà  
» un gaillard qui doit être bien spirituel !  
» — Oh ! c'est le plus fin séducteur à six

» lieues à la ronde ; sa mère le laisse faire  
» tout ce qu'il veut : il est donc parti pour  
» Paris , où d'ailleurs il avait affaire. Au  
» bout de queuque temps il a écrit chez  
» lui qu'il avait trouvé la femme qui lui  
» convient... Dame ! vous entendez ben  
» qu'il faut que ce soit une vertu et l'in-  
» nocence même ! car Cadet est joliment  
» connaisseur en fait de sexe. — Et c'est à  
» Paris qu'il a trouvé ce trésor ? — Non  
» pas justement à Paris , mais dans les en-  
» virons. Si ben qu'ayant plu à sa belle , il  
» l'a ramenée avec lui et va l'épouser. V'là  
» pourquoi j'aurais ben voulu que vous  
» fussiez de la noce pour me dire aussi vot'  
» sentiment sur le choix de mon neveu. »

Auguste ne serait pas fâché de connaître la fiancée que M. Cadet Eustache a été chercher dans les environs de Paris ; il pense à Denise , et se figure que le neveu de M. Rondin a trouvé quelque jeune villageoise aussi jolie , aussi fraîche , aussi séduisante que la petite laitière. Cette idée le fait soupirer ; « elle aussi est peut-être

» mariée ! se dit-il , car elle aimait quel-  
» qu'un ; elle me l'a dit ,... en m'avouant  
» qu'elle ne m'aimerait jamais. »

Auguste ne rit plus depuis que ses souvenirs le reportent à Montfermeil. Le paysan , surpris de la tristesse de son voisin , n'ose plus lui proposer de venir à la noce , et Bertrand se dit tout bas : « Certainement,  
» ça serait fort amusant de rester à table pen-  
» dant huit jours ; mais à une noce il y a  
» toujours quelque joli minois , et il ne  
» faut pas exposer mon lieutenant à enle-  
» ver encore quelqu'un , parce que je ne  
» rencontrerai pas toujours des marchands  
» de cuir. »

On ne dit plus rien , la carriole continue de rouler. En quatre heures on a fait une lieue. Au bout de ce temps, le père Rondin , que aime à causer , dit à Auguste. « Il  
» est certain que si vous allez en Italie pour  
» affaires, vous n'arriverez pas à temps. Est-  
» ce que vous êtes procureur ? — Non , je  
» suis peintre et musicien. — Peintre et  
» musicien ! jarni comme ça ferait notre

» affaire! vous feriez danser nos filles, et  
» vous feriez le portrait de la mariée... Ça  
» serait une joile surprise pour Eustache!  
» — Parbleu! se dit Auguste, il se-  
» rait assez drole en effet, que je fisse le  
» premier essaie de mes talens avec ces bon-  
» nes gens... Qu'en dis-tu Bertrand? faire  
» le portrait de la mariée, cela me sourit  
» assez. — D'abord Cadet m'a écrit que  
» c'était un superbe brin de fille, dit le  
» père Rondin; attrapez-vous ben la res-  
» semblance des visages. — Mais je n'ai en-  
» core essayé que celle-là; du reste, je  
» peindrai tout ce que vous voudrez. Al-  
» lons, Bertrand, voilà qui me décide. Nous  
» irons à la noce. — Va pour la noce, mon-  
» sieur. Mais pour Dieu n'y faites pas de  
» folies, et souvenez-vous de vos résolutions.  
» — Sois tranquille, tu seras content de  
» moi »

Le père Rondin est enchanté d'avoir décidé les voyageurs à venir à la noce, il est même au moment d'inviter aussi le cocher, lorsque la voiture, qui allait au pas, verse



dans un fossé , le seul qui se trouvât alors sur la route , et les voyageurs roulent les uns sur les autres.

Heureusement , on en est quitte pour quelques contusions , et le cocher s'occupe tranquillement à relever ses chevaux , en disant aux voyageurs qu'il est fâché de ne point les avoir prévenus , mais que depuis le temps qu'il passe en cet endroit , il est très-rare qu'il n'y verse point parce que ses chevaux en ont l'habitude.

Cet accident achève de dégoûter les voyageurs de la méchante carriole. « Il n'y a » que pour une journée de marche d'ici » cheux nous , dit le père Rondin , al- » lons-y à pied!... Nous serons plus vite ar- » rivés. Êtes-vous de force à faire ce tra- » jet? »

La proposition du paysan est acceptée. On laisse là la carriole , Bertrand prend une valise , Auguste veut absolument porter l'autre , l'on se met en marche.

Le pays est charmant. On se réjouit de voyager à pied. Le père Rondin connaît les

chemins. On ne s'arrête que pour se restaurer une fois, et le lendemain, dans la matinée, on arrive à la ferme de M. Cadet Eustache.

On n'en est plus qu'à cent pas, lorsqu'un grand garçon en sort, et court se jeter au cou du père Rondin, en s'écriant : « V'là » mon oncle!... Arrivez donc, mon oncle! » Je n'attends pus que vous pour me marier, et dame! c'est que j'en ai fièrement envie!... — Bonjour, Cadet, tiens je t'amène deux bons enfans, mon garçon; » v'là monsieur qui fait des peintures et de la musique, et puis M. Bertrand, qui » bois sec, je t'en avertis. »

M. Cadet Eustache fait de grands saluts aux voyageurs, puis dit à son oncle : « Est-ce que vous ne nous amenez que ça? — » Comment que ça, mon garçon? — Oh! » dame! c'est que si vous en aviez eu encore d'autres, ça n'aurait été que mieux, » parce que nous voulons nous amuser, » voyez-vous. Mais c'est égal ça fait toujours deux de plus. — Est-ce que tu n'as

» pas beaucoup de monde à ta noce? —  
» Ah! nous sommes déjà quatre-vingts. —  
» I'me semble que c'est pas mal — Ah!  
» c'est qu'il faut rire!... Je veux rire!... Et  
» faut être beaucoup pour rire : d'abord,  
» moi, je ne ris jamais à moins d'être une  
» douzaine!... — Je vous avais ben dit,  
» que mon neveu était un farceur! dit le  
père Rondin à Auguste, qui regarde Ber-  
trand en souriant, tandis que celui-ci  
murmure : « Voilà un marié qui m'a l'air  
» d'un grand imbécile!

» — Mais conduis-nous donc, Cadet ;  
» nous sommes fatigués, et nous avons be-  
» soin de nous rafraîchir. — Ah! pardon,  
» mon oncle, c'est que, voyez-vous, ma  
» future ne me sort pas de la tête!... Oh!  
» vous verrez messieurs je ne vous dis  
» que ça, vous verrez une femme d'une  
» fraîcheur!... Ah!... comme une bette-  
» rave! et des appas! oh! mais je dis, des  
» appas de tous les côtés!... — Ah coquin!  
» il paraît qu'en l'amenant de son pays ici,  
» tu as jugé tout cela? — Oh! mon oncle!...

» Quant à ça je m'en serrais bien gardé, ...  
» parce que c'est l'innocence même, voyez-  
» vous, et elle m'aurait baillé queuque bon  
» soufflet ! avec ça qu'elle est solide, ma  
» future... C'est une vertu joliment ronde !  
» Enfin c'est de mon choix, et puisque vous  
» v'là, nous ferons dès demain la noce. »

Tout en parlant on est arrivé à la ferme qui est belle, et annonce des gens à leur aise. M. Cadet dit à un de ses garçons : « Jérôme, va annoncer dans tout le pays que c'est pour demain la noce, et que tout se prépare pour le repas, le bal ; tu iras prévenir les ménétriers que j'avons retenus... Mon oncle, j'vas chercher ma future : alle est avec ma mère chez un de nos voisins, mais je veux que vous la voyez tout de suite et ces messieurs aussi. — Ce garçon-la est terriblement amoureux, » dit le père Rondin en conduisant les voyageurs dans une salle où il les fait asseoir. Biontôt madame Eustache arrive ; elle embrasse son frère et va embrasser les nouveau-venus, parce qu'à la

campagne c'est comme cela que l'on commence à faire connaissance.

» Et où donc est, la future? dit le père  
» Rondin; est-ce que nous n'allons pas la  
» voir? — Tout à l'heure, mon frère; elle  
» est allée faire un brin de toilette pour la  
» société... Ah! ma fine! c'est une belle  
» fille, et Cadet s'y connaît. — Et a-t-elle  
» des écus? — Elle a un petit magot ben  
» gentil que lui a donné le seigneur chez  
» lequel elle était, en disant à not' fieu que  
» c'était une vraie rosière qu'il lui donnait  
» là, et vous savez que Cadet est un ma-  
» lin qui ne se laisserait pas attraper!

« — Morbleu! » dit Bertrand à Auguste; « si la rosière répond au futur, je  
» gage que nous allons voir quelque grosse  
» vachère de Pontoise. »

Enfin, on entend la voix de Cadet Eustache qui vient présenter sa future à la société; et Auguste n'est pas peu surpris de reconnaître, dans la fiancée du fermier, mademoiselle Tapotte, la jardinière de M. de la Thomassinière.

Mademoiselle Tapotte est grandie, et elle est toujours très-grasse, ce qui en fait effectivement une belle fille, qui, comme autrefois, marche les yeux baissés, et salue sans regarder personne.

« Superbe! s'écrie le père Rondin! bravo »  
» Cadet! ma fine, t'a joliment trouvé ça,  
» mon garçon!... et c'est qu'on voit encore  
» sur ses joues le duvet de la pudeur. »

M. Cadet reçoit les complimens en souriant, et dit : « J'ai l'honneur de vous »  
» présenter mamzelle Suzanne Tapotte,  
» qui sera demain madame Eustache, si  
» Dieu nous prête vie.»

On embrasse la future, c'est encore l'usage; et Bertrand, qui ne connaît pas l'aventure d'Auguste à la campagne de Fleury, se rassure en voyant la mariée, et se flatte qu'elle ne lui fera pas faire de folie.

Cependant, quand est venu le tour d'Auguste d'embrasser mademoiselle Suzanne Tapotte, celle-ci, malgré son ingénuité lève les yeux, et un petit cri lui échappe en reconnaissant le jeune homme.



« Je suis bien maladroit, » dit aussitôt Auguste ; « aller mettre mon pied sur le vôtre ! pardon, belle fiancée !... — Ah ! c'est ça qui l'a fait crier !... » dit Cadet en riant ; « oh ! quand on marche sur le pied aux filles d'cheux nous, elles ne crient pas !... Allez savent ben ce que ça veut dire... C'est pas comme Suzanne ! A propos, monsieur, mon oncle m'a dit que vous faisiez des portraits ; est-ce que vous faites aussi des figures ? — Que voudriez-vous que je fisse ? — Ah ! j'veux dire une tête avec des yeux, un nez, etc. !... — Je n'en trouve ordinairement que comme cela. — Pardi, monsieur, si vous aviez le temps de m'attraper la ressemblance de ma future... le visage seulement, ça me ferait ben plaisir. — Je n'ai en voyage que mes crayons, mais je puis essayer de la dessiner. — La dessiner ? ça sera-t-il elle tout de même ? — Sans doute. — Mamzelle Suzanne Tapotte, monsieur va faire vot'portrait, i'va vous attraper. »

La future fait des façons pour se laisser dessiner ; mais M. Cadet y met de l'obstination , et elle consent enfin à prêter sa figure à Auguste, qui demande une chambre où il puisse travailler tranquillement et sans être dérangé.

On conduit Auguste dans une petite chambre , dans le haut de la maison ; on lui donne tout ce qui lui est nécessaire , et M. Cadet lui amène sa future qui s'assied , les yeux baissés, devant la table sur laquelle Auguste travaille. M. Cadet se dispose à regarder comment on attrapera sa belle, lorsque Auguste lui dit : « Je suis bien fâché de vous renvoyer , mais je ne puis dessiner devant du monde ; si vous voulez avoir le portrait de votre femme , il faut me laisser seul avec elle. C'est d'ailleurs l'usage : un peintre n'aime pas que l'on regarde son ouvrage avant qu'il soit terminé.

» — Ah ! c'est juste , dit Cadet ; au fait , si je regardais , il n'y aurait plus de surprise ! — C'est cela même. — Al-

» lons, je m'en vas... Mamzelle Tapotte,  
» faut pas avoir peur de rester avec mon-  
» sieur... c'est un artiste!... il va vous at-  
» traper et me surprendre... Ah! que ce  
» sera gentil. »

Mademoiselle Tapotte sourit sans lever les yeux, et M. Cadet la laisse seule avec Auguste, et va ordonner tous les préparatifs de sa noce.

Bertrand est déjà à table avec le père Rondin. Bientôt plusieurs fermiers des environs viennent les rejoindre. Les voisins, les voisines, les parens, les amis, viennent dès la veille s'installer à la ferme d'Eustache. On dresse de grandes tables, on les couvre de viandes et de brocs. On rit, on chante, on crie, on fait du tapage, car la gaieté des paysans est bruyante. On se croirait déjà à la noce; et Bertrand, qui trouve le vin bon, et ne remarque pas parmi les villageoises de figure qui puisse enflammer son maître, pense que l'on pourra sans danger passer huit jours à la ferme.

Cependant tout le monde demande la future, et M. Cadet dit : « On l'attrape » dans ce moment-ci, on me fait une surprise... On imite sa figure... Quoique ça, » je vais voir si ça avance. »

M. Cadet monte à la chambre où il a laissé Auguste et mademoiselle Tapotte. Mais on s'est enfermé, sans doute pour ne pas être dérangé. Le futur frappe doucement à la porte en disant : « C'est moi, ... » est-ce fini? — Non, pas encore, répond Auguste. — Ça avance-t-il un peu? — Oui, cela va bien. — Qu'est ce que vous lui faites maintenant? — Une oreille. — Est-elle ressemblante. — Elle sera frappante. »

Cadet redescend trouver la société en criant : « Je n'ai pas pu entrer, il était en train de lui faire une oreille qui sera parlante... Oh! il paraît que c'est un malin c'peintre-là!... J'ai voulu regarder à travers la serrure, mais apparemment que la pose était de profil, car au lieu d'une oreille, il m'a semblé voir un œil.

» J'mettrai le portrait de ma femme dans  
» not' grande salle, ... en face de celui de  
» ce sanglier qui a été tué par mon grand-  
» père. »

Enfin, au bout de deux heures : Auguste revient donnant la main à la future qui ne lèverait pas les yeux pour voir un diamant, et est encore plus rouge qu'à l'ordinaire. Chacun se récrie sur sa beauté, sa fraîcheur et son air d'innocence, et M. Cadet fait jabot.

Le futur demande à voir le portrait, Auguste lui présente alors une tête qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la dame de pique, et chacun s'extasie en disant que c'est frappant, et que, de plus, cela a l'avantage de ressembler aussi au marié et au père Rondin. M. Cadet est enchanté, et Auguste reçoit les complimens de toute la compagnie.

Le reste de la journée se passe en danses, en plaisirs ; beaucoup ne quittent la table que pour aller se mettre au lit, et Bertrand est de ce nombre.

Enfin le jour de l'hymen est venu. Dès le point du jour, on est sur pied à la ferme. M. Cadet a un costume qu'il s'est fait faire à Paris : habit, veste et culotte brou-de-noix. La maman Eustache va habiller la mariée. Bientôt mademoiselle Suzanne Tapotte est amenée avec le bouquet virginal, puis on se met en marche pour l'église, ayant les ménétriers en tête du cortège.

Bertrand s'amuse beaucoup à la noce, Auguste paraît aussi ne point s'y déplaire : il fait danser les filles, tandis que son compagnon fait sauter les bouchons. La nuit entière se passe en jeux, en repas, en festins. Mais à minuit, M. Cadet a emmené sa femme dans la chambre nuptiale, et on continue de boire et de danser. Au bout de deux heures, on est fort étonné de voir le marié arriver en pet-en-l'air et en bonnet de coton dans la salle du bal, où il se met à crier à la société :

« Mes amis ! je suis le plus heureux des hommes, je ne vous dis que ça. »

Et M. Cadet retourne près de son épouse au bruit des complimens et des



plaisanteries de tous ses amis, et le père Rondin dit à Auguste : « Quand je vous » disais que mon neveu était un malin, ... » et que c'était quasiment une rosière qu'il » avait amenée de Paris! »

Auguste joint ses complimens à ceux de la société, puis au point du jour, las de danse et de repas, va se coucher, laissant l'intrépide Bertrand qui tient tête à trois fermiers, dont deux sont prêts à glisser sous la table.

Auguste et son fidèle compagnon passent les huit jours que dure la noce à la ferme de M. Eustache, et, pendant ce temps, le jeune homme donne encore quelques séances à la mariée, qui trouve toujours quelque chose à refraire à son nez, à son œil, ou à son oreille.

Au bout de ce temps les voyageurs se remettent en route, non sans que M. Cadet ne les ait invités à venir les revoir, et Auguste dit en s'éloignant de la ferme : « *Beatipauperes spiritu.* » A quoi Bertrand répond : « Oui, mon lieutenant, au moins » voilà un endroit où vous avez été sage. »

---

**CHAPITRE II.**

## Esquisse d'Italie

**AUGUSTE** et **BERTRAND** sont arrivés à Turin sans qu'aucune aventure nouvelle ait retardé leur voyage. Ils se logent dans un hôtel modeste ; avant de poursuivre leur route , Auguste désire faire connaissance avec cette jolie ville d'Italie , où l'on peut encore se croire en France , et où règne un aimable mélange des manières françaises aux mœurs italiennes.

Les dames de Turin sont jolies , aimables , piquantes ; elles joignent à la grâce des Françaises , plus de feu dans les regards , plus de volupté dans la voix , plus d'abandon dans le maintien. Bertrand ,

qui s'aperçoit que son maître regarde beaucoup les Italiennes, ne cesse de lui répéter : « Prenez garde à vous , mon » lieutenant ; nous voyageons pour faire » fortune , et non pour tenter des con- » quêtes ; nous ne sommes pas venus en » Italie pour admirer des yeux noirs et » des nez à la grecque. — Non , Bertrand ; » mais puisque nous les y trouvons , rien » ne nous empêche de les admirer. — » Songez , monsieur , que les beaux-arts » seuls doivent vous occuper. — La vue » d'une belle femme enflamme le génie ! » Raphaël était amoureux du modèle de sa » madone. — Ce n'est peut-être pas ce » qu'il faisait de mieux , mon lieutenant. » — Bertrand tu n'entends rien aux arts. » — C'est possible , mais je m'entends assez bien à calculer. — Je veux peindre » une de ces jolies têtes qui ont séduit mes » yeux ; je veux prendre pour modèle un » de ces visages piquans que m'offrent les » jeunes filles de ce pays. — Alors , vous » ferez comme M. Raphaël , vous deviendrez

» amoureux de votre modèle. — Tant  
» mieux ! si cela me fait enfanter un chef-  
» d'œuvre ! — J'ai peur que cela ne vous  
» fasse enfanter autre chose ! — Les as-tu  
» entendues chanter, Bertrand ? — Qui  
» cela ? monsieur. — Les jeunes filles des  
» environs, les villageoises, les simples ou-  
» vrières ; toutes chantent avec un goût,  
» une harmonie !... En me promenant,  
» j'entends tous les soirs des concerts déli-  
» cieux. Nous sommes dans le pays de la  
» musique, mon ami. — J'aimerais mieux  
» être dans celui des mines d'or. — Ici les  
» gens du peuple, les ouvriers sont nés  
» musiciens ; la petite marchande se dé-  
» lasse le soir de ses travaux, en prenant  
» sa guitare. Le batelier comme le grand  
» seigneur, la paysanne comme la riche  
» citadine, unit sa voix aux accords qu'elle  
» tire de cet instrument. — Il paraît que  
» tout le monde en pince, alors. — Et les  
» Italiennes ont en chantant une noncha-  
» lance qui forme un contraste si piquant  
» avec le feu de leurs yeux... — Décidé-

» ment, monsieur, je retournerai faire  
» des culottes. »

Auguste quitte Bertrand, et va se promener dans les environs de la ville. La saison, plus précoce dans ce beau climat, offre déjà de la verdure, des bocages, des bosquets adorans que l'Italien regarde avec l'indifférence de l'habitude, mais qui font l'admiration de l'étranger qui voit pour la première fois ce beau ciel, ce charmant paysage, et ces orangers qui répandent autour un parfum délicieux.

Dans un séjour riant, tout doit inspirer le plaisir : le climat de l'Italie semble être celui des amours. La vue d'un site sauvage, d'une nature âpre et stérile porte l'ame à la tristesse, à la mélancolie ; celle d'un frais bocage, d'une vallée émaillée de fleurs fait plus doucement battre notre cœur et n'enfante que des idées de plaisir et d'amour.

Auguste, qui n'avait pas besoin d'être en Italie pour se monter l'imagination, éprouve cependant la douce influence du

climat, il soupire en regardant des femmes charmantes qui passent près de lui ; et comme le jeune Français est joli garçon , on répond à ses soupirs par des œuillades très-expressives.

Parmi les jolis minois qui ont passé près de lui, Auguste a remarqué une jeune femme dont la mise est décente, mais modeste, et qui donne le bras à une femme âgée. La figure de la jeune femme est ravissante, mais ses regards timides, loin de provoquer ceux du jeune étranger, se baissent avec pudeur lorsqu'ils les rencontrent ; cependant Auguste suit les deux dames ; la vieille se retourne quelquefois, et, en apercevant le jeune homme, fait doubler le pas à sa compagne. On arrive dans un faubourg retiré de la ville, ces dames entrent dans une petite maison isolée. La jeune personne a laissé encore une fois entrevoir ses traits charmans, ses yeux se sont furtivement portés sur Auguste ; mais la vieille a fermé la porte sur elles, et l'image enchanteresse a disparu.



Auguste est resté quelque temps devant la maison où vient d'entrer la jolie Italienne, mais las de regarder une porte et des fenêtres qui ne s'ouvrent pas, il regagne sa demeure en se disant : « C'est un ange ! c'est » le beau idéal, c'est le modèle de la Vénus » de Médicis, de la Galatée de Girodet, » de la Psyché, de la Didon ;... et il faut que » je fasse connaissance avec tout cela. »

Le lendemain, il retourne à la promenade et revoit les deux dames de la veille. Plus hardi cette fois, il s'approche de la plus âgée, et, comme étranger, demande quelques renseignemens sur tout ce qui frappe sa vue. On lui répond avec politesse, et la jeune personne sans se mêler à la conversation, porte quelquefois ses beaux yeux sur le Français. La vieille dame, qui est causeuse, a bientôt appris au jeune Français qu'elle se nomme la signora Falenza, que la jeune personne est sa nièce et se nomme Cécilia ; qu'elles sont peu fortunées et se sont pour cela logées dans un quartier reculé, et qu'elles louent une par-

tie de leur logement quand il se présente des gens tranquilles, parce que cela augmente un peu leur faible revenu.

La vieille n'a pas achevé, qu'Auguste demande à louer le petit logement, en disant :

« Je viens en Italie pour me livrer à l'étude  
» de la peinture que j'ai un peu négligée ;  
» je n'ai avec moi qu'un ancien militaire,  
» nous sommes sages comme des demoiselles.  
» Je me flatte que vous n'aurez pas à  
» vous plaindre de nous avoir pour locataires. »

La signora Falenza fait quelques façons, mais Auguste est si pressant qu'elle consent à lui montrer le logement. On arrive à la petite maison, on fait voir au jeune Français l'appartement qu'on peut lui céder ; il se compose de deux pièces, assez mesquinement meublées ; il est vrai que le prix qu'on en demande est très-médiocre. Auguste trouve le local charmant ; il s'arrange de tout, et après avoir jeté un regard passionné à la belle Cécilia, court faire ses dispositions pour revenir le même soir habiter près de ces dames.

« Fais nos valises et paie notre hôte , Ber-  
 » trand , nous déménageons.—Est-ce que  
 » nous quittons Turin , monsieur. — Oh !  
 » non pas , mon ami , je m'y plais plus que  
 » jamais!... - Et pourquoi donc alors quit-  
 » ter cet hôtel où nous sommes bien et pas  
 » trop chèrement. — Par économie , Ber-  
 » trand ; j'ai trouvé un logement bien plus  
 » agréable et qui nous coûtera moitié moins,  
 » j'espère que cette fois tu ne me blâmeras  
 » pas. »

Bertrand fronce le sourcil en disant tout  
 bas : « Il y a du cotillon là-dessous , je le  
 » gagerais!... » Cependant il fait la valise ,  
 paie l'hôte et suit son maître qui le conduit  
 dans le faubourg.

« Il me semble , monsieur , que nous n'al-  
 » lons pas dans le beau quartier ? dit Ber-  
 » trand. — Que nous importe , pourvu  
 » que le logement nous convienne.—C'est  
 » juste. — Tiens ! voilà la maison ! — Elle  
 » est bien éloignée de toutes les autres  
 » Souvenez-vous , monsieur , que nous som-  
 » mes en Italie.... Ça me fait l'effet d'un

» coupe-gorge ça!—Est-ce que tu as peur,  
» Bertrand. — Ah ! mon lieutenant ! — Tu  
» deviens d'une méfiance ridicule. Cette  
» maison est très-agréable : la vue donne  
» sur des campagnes , des jardins. On y est  
» fort tranquille , c'est ce qui me convient  
» — Ah ! vous aimez la tranquillité main-  
» tenant ?—Beaucoup. »

Auguste frappe. La signora Falenza vient lui ouvrir ; et à son aspect Bertrand se dit : s'il n'y a que des visages comme ça ici , certainement nous y serons fort tranquilles. La vieille conduit les étrangers dans leur logement en leur faisant beaucoup de politesses. En traversant un couloir on rencontre la belle Cécilia qui fait un salut gracieux au jeune Français. Alors Bertrand pousse un soupir en se disant : « Voilà l'économie dont mon lieutenant m'a parlé. »

Les voyageurs sont installés dans leur appartement, et la signora Falenza les quitte en leur disant : « Quand ces messieurs auront besoin de quelque chose , ils n'auront qu'à passer chez moi ; moi

» et ma nièce nous nous empresserons de  
» leur offrir nos services. — J'espère bien  
» alors, se dit Auguste, que j'aurais souvent  
» besoin de les réclamer, »

Bertrand fait l'inspection des deux pièces, et à chaque objet qu'il examine fronce le sourcil, en murmurant : « C'est bien soigné!... — N'est-ce pas Bertrand ? — Oui!... un méchant lit, point d'oreiller. — Tant mieux!..., nous irons en demander. — Des chaises cassées. — Tant mieux! j'irai les changer. — Des armoires qui ne ferment pas... — Oh pour ce que nous avons à y mettre... — Un secrétaire où je ne vois pas de clef. — J'irai la chercher chez ces dames, — Pas un flambeau sur la cheminée! — Ces dames nous en donneront. — Pas seulement un pot-à-l'eau. — Ce n'est peut-être pas l'usage du pays. — Eh bien! il est gentil l'usage du pays, s'il ne permet pas de se laver les mains. Enfin, monsieur, nous manquons de tout ici — Nous ne manquerons de rien en demandant à ces da-



» mes. — Ces dames !... ces dames !... —  
» Et le bon marché , Bertrand, comptes-tu  
» cela pour rien ? — S'il n'y avait eu que  
» la vieille hôtesse dans cette maison, vous  
» n'auriez pas été tenté d'y habiter—C'est  
» possible ; mais si je puis jouir de la so-  
» ciété d'une jolie femme, et mettre de l'é-  
» conomie dans ma dépense, il me semble,  
» Bertrand, que tu ne peux rien trouver  
» à redire à cela. »

Bertrand ne dit plus mot : il va dans un coin bourrer sa pipe, et, comme le jour baisse, Auguste se rend chez ses hôtesse pour demander de la lumière. La vieille dame est absente, mais la nièce y est, et notre Français, enchanté d'avoir un tête-à-tête avec la belle Cécilia, va s'asseoir près de la demoiselle, qui semble moins timide chez elle qu'à la promenade, et répond en souriant aux doux aveux qu'on lui adresse. Cette conversation se prolonge fort tard ; Auguste a oublié Bertrand, qui est sans lumière : il serait disposé à oublier bien des choses, si la signora Falenza ne venait, par



sa présence , lui rendre la mémoire : il remonte chez lui. Bertrand s'était jeté sur son lit endormi. Auguste ne juge pas à propos de le réveiller , et , tout plein de l'image de la séduisante Cécilia , s'endort aussi , en se persuadant qu'il n'a jamais été mieux couché.

Trois jours se passent dans le nouveau logement : Auguste ne sort presque pas ; il guette l'occasion d'un tête-à-tête avec Cécilia , mais la tante s'absente moins et veille beaucoup plus sur sa nièce ; cependant Auguste a obtenu un doux aveu ; il sait qu'il est aimé , mais cela ne lui suffit pas , et les yeux de Cécilia semblent lui promettre davantage.

Bertrand s'est habitué à sa nouvelle demeure , mais il dit chaque jour à son maître. « Monsieur , vous êtes venu en Italie » pour étudier et travailler ; au lieu de cela » vous passez votre temps à courir après » notre jeune hôtesse... — Bertrand , Cécilia m'apprend à mieux parler italien , » et moi je lui enseigne le français. — Je

» ne vois pas ce que ce petit enseignement  
» mutuel vous rapportera. — Et le plaisir,  
» Bertrand, n'est-ce donc rien? —  
» C'est donc pour avoir du plaisir que nous  
» voyageons. — Pas tout-à-fait, mais quand  
» il se présente, pourquoi ne pas en profiter?  
» — Songez, monsieur, que vos plaisirs vous  
» ont toujours coûté cher — Tu ne diras pas  
» qu'ici je dépense mon argent; je n'ai jamais  
» été si rangé, si tranquille; je ne sors pas.  
» Ces dames, à qui j'ai offert de les mener  
» au spectacle, n'ont pas voulu accepter... —  
» Je conviens qu'elles sont sédentaires et ne  
» cherchent pas à vous faire courir la ville...  
» Mais je n'aime pas cette vieille Falenza...  
» avec ses révérences! ses politesses... —  
» Ah! décidément, Bertrand, tu deviens trop  
» difficile. Quand on voyage, mon ami, il faut  
» s'accoutumer à rencontrer d'autres usages,  
» d'autres mœurs. — Oui, monsieur, mais j'ai  
» bien peur que le fond ne soit le même partout!...  
» Des hommes égoïstes, des femmes coquettes;

» des intrigans qui affichent un grand  
» luxe pour mieux faire des dupes ; des fri-  
» pons qui n'ouvrent la bouche que pour  
» mentir , et , par-ci par-là , quelques bon-  
» nes gens, qui cependant considèrent leur  
» intérêt avant tout , je crois que c'est ce  
» que nous verrons en tout pays. — Ber-  
» trand , les voyages te rendent déjà très-  
» éloquent. Écris tes réflexions, je les lirai...  
» à notre retour en France. — Il sera bien  
» temps , monsieur. »

Auguste n'écoute plus son compagnon , il a entendu la voix de la belle Cécilia , et se rend près d'elle. Mais la jeune Italienne n'a qu'un moment pour lui parler , car sa tante va revenir ; cédant aux instances du jeune homme , elle lui accorde un rendez-vous pour le lendemain. Un joli bois situé à un quart de lieue de la ville , est l'endroit où Cécilia doit se rendre en secret. L'heure est convenue , et l'on se quitte pour ne point éveiller les soupçons de la tante.

Auguste retourne dans son appartement avec cette satisfaction intérieure que l'on

éprouve toujours à l'approche d'un moment désiré. Jamais soirée ne lui sembla plus longue, et il se couche de très-bonne heure pour être plus tôt au lendemain.

Enfin le jour a paru. Auguste se lève, soigne sa toilette et sort, laissant encore Bertrand endormi. L'endroit qu'on lui a assigné pour rendez-vous est extrêmement éloigné de la demeure de la signora Falenza ; mais Auguste pense que c'est par prudence que Cécilia a choisi ce lieu. Il traverse une partie de la ville, suit les bords du Pô, et arrive enfin au petit bois, où il espère voir bientôt sa jeune hôtesse.

Auguste attend pendant long-temps avec patience, l'espoir le soutient : quelque obstacle a pu retenir Cécilia à sa demeure. Mais plusieurs heures s'écoulaient, et la belle Italienne ne vient pas. Auguste, las de se promener sans cesse dans le même cercle, se décide enfin à regagner sa demeure, en maudissant l'événement qui s'est opposé à ce que Cécilia vînt au rendez-vous.

En approchant du faubourg où il ha-

bite, Auguste aperçoit devant lui Bertrand , qui semble aussi regagner leur logis; il double le pas pour le rejoindre ; en le voyant , l'ancien caporal pousse un cri de joie , en disant : « Ah ! morbleu !... Vous n'êtes pas » blessé ?...

» — Pourquoi diable serais-je blessé ?  
» dit Auguste. — Qu'y aurait-il d'éton-  
» nant , monsieur , puisque vous venez de  
» vous battre. — Je viens de me battre ,  
» moi ? — Du moins , c'est ce que m'a dit  
» ce matin notre hôtesse , en m'assurant  
» qu'un jeune homme était venu vous cher-  
» cher au point du jour , et qu'à quelques  
» mots qui vous étaient échappés , elle avait  
» deviné qu'il s'agissait d'un duel. — Par-  
» bleu ! voilà qui est singulier !... — Elle  
» m'a même enseigné plusieurs endroits ,  
» où elle supposait que vous pouviez vous  
» être rendus pour vider votre querelle ;  
» en sorte que depuis ce matin , je cours  
» de tous les côtés , et que je me fais rire  
» au nez par tous ceux à qui je demande  
» s'ils ont vu deux hommes se battre. —

» Je n'y comprends rien , Bertrand. —  
 » Tout cela n'est donc pas vrai? — Il n'y  
 » a pas un mot de vérité...—Ah! la vieille  
 » signora apprendra qu'on ne se joue pas  
 » ainsi de moi! — Bertrand, doublons le  
 » pas... — Qu'avez-vous donc, mon lieu-  
 » tenant, vous paraissiez inquiet?—Oui,...  
 » j'ai peur que la nièce ne se soit aussi mo-  
 » quée de moi... Voilà trois heures et plus  
 » que je l'attends en vain à l'autre bout de  
 » la ville... — Ah! mille boulets! il y a du  
 » louche dans cette promenade qu'elles  
 » nous ont fait faire... Quand je vous di-  
 » sais, mon lieutenant, que la vieille fai-  
 » sait trop de révérences. — Nous nous  
 » alarmons peut-être à tort,... mais nous  
 » voici arrivés... Frappe, Bertrand. »

Bertrand a frappé et personne ne vient ouvrir. Il frappe de nouveau de manière à ébranler les vitres, et on ne répond pas.  
 » Qu'est-ce que cela veut dire? mon lieu-  
 » tenant, » s'écrie-t-il en regardant Au-  
 » guste. « Mais cela veut dire qu'il n'y a per-  
 » sonne, sans doute. — Il faut pourtant



» que nous rentrions. » En disant ces mots, d'un coup de pied il enfonce la porte, et, suivi de son maître, entre dans la maison; elle est déserte; excepté quelques mauvais meubles, on a tout emporté, et l'appartement des deux voyageurs est également dégarni.

« Nous sommes volés, monsieur! dit » Bertrand. — Ça m'en a tout l'air, mon » ami. — Vous aviez laissé notre argent » ici? — Hélas, oui! dans le secrétaire;.. » excepté ces dix pièces d'or que j'ai sur » moi,.. tout était là!... — Ah! les scélé- » rates!... au diable les signora! les beaux » yeux! les révérences!... Pourquoi avons- » nous quitté notre hôtel!... — C'est ma » faute, Bertrand, je le sens bien!... c'est » encore mon étourderie qui est cause de » ce malheur!... Mais que veux-tu?... le » mal est fait. — Il faut aller nous plain- » dre, monsieur, il faut nous faire ren- » dre justice. — Nous plaindre, mon ami, » dans un pays où nous sommes étrangers, » et lorsque nous n'aurions pas de quoi

» payer les frais de la justice qui coûte  
» fort cher partout. — Ainsi, monsieur,  
» il faut se laisser voler et ne rien dire...  
» — C'est le plus sage ici, Bertrand. —  
» C'est bien amusant. Il faut même nous  
» hâter de quitter cette maison dont nous  
» avons enfoncé la porte, et que l'on avait  
» sans doute louée à ces intrigantes, car  
» on pourrait encore nous demander de  
» quel droit nous y sommes, et nous pu-  
» nir d'y être entrés ainsi. — Il ne man-  
» querait plus que cela!... Ah! mon pau-  
» vre Schtrack!... il valait bien mieux res-  
» ter avec toi!... — Du courage, Ber-  
» trand, soyons au-dessus des revers. Nous  
» n'avons plus rien, eh bien! cela me force  
» nécessairement à travailler... Nous voya-  
» gerons à pied, ... ce qui n'expose pas à  
» faire de mauvaises connaissances comme  
» en diligence.... Enfin notre bagage est  
» plus léger, mais chacun de nous pourra  
» dire comme ce philosophe de la Grèce :  
» *Omnia mecum porto.* — Il paraît que cela  
» veut dire qu'il n'avait pas le sou, n'est-

» ce pas , mon lieutenant ? — A peu près ,  
» Bertrand. — En ce cas nous devenons  
» terriblement philosophes ! — Quittons  
» Turin , et allons ailleurs chercher la sa-  
» gesse. — Ah ! monsieur , où nous arrê-  
» terons-nous ? »

---

---

**CHAPITRE III.**

Qui dure trois ans.

LAISSONS Auguste et Bertrand courir le monde, l'un en promettant de ne plus se laisser séduire par les œillades du premier joli minois qu'il rencontrera; l'autre, se damnant parce qu'on n'écoute pas ses conseils, et pestant contre un sexe qui fait faire tant de folies à son maître. Il faut excuser Bertrand, mesdames, et lui pardonner sa mauvaise humeur; il avait bien quelque raison de se méfier de la beauté... Mais s'il avait eu vingt ans de moins, et que de jolis minois eussent entrepris sa conquête, qui sait si, comme son maître, il n'eût pas succombé. Retournons au vil-

lage , près de la petite laitière , dont les folies d'Auguste nous ont trop souvent éloignés ; et que le tableau de l'amour vrai , de l'innocence , nous délasse de celui des passions , des intrigues des villes , de la fausseté , de l'égoïsme du monde. C'est passer à un joli paysage de Regnier , après avoir considéré une tempête de Gudin ; mais si la vue du combat des élémens nous cause de vives émotions , celle d'un ciel pur , d'une riante prairie , repose doucement notre ame , et nous fait souvent éprouver des sensations plus agréables.

Denise a rapporté à sa tante les mille écus qu'elle voulait faire reprendre à Auguste ; elle lui a remis le sac d'argent en poussant un profond soupir. « Il n'en a donc pas » voulu ? dit la mère Fourcy. — Hélas ! » ma tante !... il n'était plus temps !... il » était parti ;... il est allé faire le tour du » monde !... et Dieu sait quand il revien- » dra !... — Ça n'est pas notre faute , ma » petite ; nous nous sommes pressées tant » que nous avons pu , pour réaliser cette

» somme ; mais dame , mille écus !... ça ne  
» se fait pas comme un fromage !... Puis-  
» qu'il est allé voyager , c'est que sans  
» doute il n'avait pas besoin d'argent ; du  
» moins nous n'avons rien à nous repro-  
» cher , et quand il reviendra nous voir ,  
» il verra que j'avons fait bâtir une jolie  
» maisonnette à Coco. »

Denise se flatte que Virginie tiendra sa promesse , qu'elle parviendra à savoir où Auguste a porté ses pas , et qu'elle lui donnera de ses nouvelles ; cette espérance fait le seul charme de sa vie ; ce sentiment est toujours pour beaucoup dans la somme de bonheur que nous devons goûter sur la terre... Combien de gens n'en ont jamais eu d'autre que celui qu'il procure !

Virginie avait dit à Denise , pour la consoler : « Vous reverrez Auguste , et  
» quand il saura combien vous l'aimez , je  
» veux qu'il vous chérisse. » Ces paroles sont gravées dans le cœur de la jeune fille , qui se dit tous les jours : « Cette dame lui  
» apprendra que je l'aime ; quand il vien-



» dra ici, comme je rougirai!... Je n'oserai  
» plus le regarder!... ça le fâchera peut-  
» être,... mais c'est sa faute;... pourquoi  
» m'a-t-il dit qu'il m'aimait, lui! Est-ce  
» qu'on devrait dire ces choses-là quand  
» on ne le pense pas!... J'avais l'air de rire  
» en l'écoutant,... mais au fond du cœur  
» je sentais que ça me faisait tant de plai-  
» sir!... Sans doute il ne songeait qu'à plai-  
» santer avec moi;... il me parlait comme à  
» toutes celles qu'il trouve gentilles... il ne  
» sait pas le mal qu'il m'a fait!»

Sur l'emplacement de la mesure occupée par la famille Calleux, on a élevé une jolie maisonnette composée seulement d'un rez-de-chaussée et de greniers; derrière cette petite habitation est un jardin assez vaste entouré de palissades. C'est avec les mille écus laissés par Dalville, qu'on a bâti cette maisonnette qui appartient à Coco, quoiqu'il soit trop jeune pour y loger encore. Mais Denise se plaît à embellir cet asile, que l'enfant doit à son bienfaiteur; c'est là que chaque jour, après avoir

terminé ses occupations du matin , elle va passer une partie de son temps , rêvant à celui dont elle attend sans cesse le retour. C'est là que , seule avec l'enfant , elle l'entretient d'Auguste , lui enseigne à l'aimer , à se rappeler que c'est à lui qu'il doit tout , et à ne pas entrer sous le toit de la maisonnette sans donner une pensée à la reconnaissance.

Le jardin est entretenu avec soin. Denise y met des fleurs ; elle se souvient de ce qu'elle a vu dans les jolies maisons bourgeoises où elle a été ; elle veut que le jardin de la maisonnette soit planté sur ce modèle ; elle veut qu'en entrant dans cet endroit , Auguste soit agréablement surpris , et lui fasse compliment de son goût. « Il verra ce bosquet,... ces carrés de verdure , se dit-elle ; il sera étonné que des paysans aient arrangé tout cela comme les gens de Paris... »

Mais au bout d'un moment , la jeune fille soupire tristement , en se disant : « S'il est allé au bout du monde !... il sera bien

» long-temps avant de venir voir mon jardin ! »

L'hiver a fait place aux beaux jours , et Denise n'entend pas parler de Virginie.

« Elle n'a rien appris sur son sort , se dit la petite ; sans cela elle serait venue m'en instruire ! »

L'espoir d'apprendre des nouvelles d'Auguste engage Denise à faire encore un voyage à Paris. Elle en obtient facilement la permission de sa tante , et , un matin , arrive dans la maison où Auguste a demeuré.

Suivant sa coutume , Schtrack fume sur un banc devant sa loge. Il reconnaît la jeune fille , et quoiqu'il y ait près de quatre mois que la petite se soit évanouie dans ses bras , il s'écrie en la voyant : « Est-ce que le compte il était bas dans le sac ? »

— Comment , monsieur ?... Quel sac ?... « Est-ce que M. Auguste est revenu , » dit Denise en regardant le vieil Allemand avec inquiétude. « — Oh ! non , non... Le cheune homme est touchours en foyache avec

» Pertrand... Mais che croyais que fous fe-  
» niez pour le sac d'écus qui a fait roulé  
» dans le cour,... et que fous afez blus  
» troufer fotre compte!... Ah! sacretié!...  
» c'est que Schtrack blaisante bas sur l'hon-  
» neur!... — Ah! monsieur, est-ce que je  
» viendrais pour cela!... Et vous n'en avez  
» pas de nouvelles, monsieur? — De quoi,  
» ma betite? — De M. Auguste? — Qui  
» diable foulez-fous qui m'en donne, puis-  
» qu'il est autour du monde? — Et cette  
» dame,... l'avez-vous vue?..—Un dame?  
» — Celle qui était ici à mon dernier  
» voyage,... qui a eu la bonté de me secou-  
» rir...—Ah! foui!... le démon?... le mau-  
» faisetête! la betite grenadier...—Est-elle  
» venue, monsieur?—Oh, foui!... Elle est  
» fenue deux fois demander aussi des nou-  
» felles du cheune homme. — Et elle ne  
» vous a rien appris sur M. Auguste? —  
» Mais sacretié! bisque che fous dis qu'elle  
» était fenue bour demander des noufelles..  
» Vous combrenez bas. — Savez-vous son  
» adresse, monsieur?—A la betite mau-

» faise tête? — Oui, monsieur? — Non,  
» che savais bas. »

Schtrack s'est remis à fumer, et Denise ne pouvant rien savoir du portier, s'éloigne en regrettant de ne pas connaître la demeure de Virginie; elle eût été la voir, non qu'elle la croie plus instruite qu'elle sur le sort des voyageurs, mais du moins elle lui aurait parlé d'Auguste, et c'est un si grand plaisir de parler de la personne qu'on aime, surtout avec quelqu'un qui nous comprend.

Plusieurs mois se sont écoulés sans apporter aucune nouvelle d'Auguste, et sans que Virginie soit venue au village; l'espoir s'affaiblit dans le cœur de Denise, mais l'amour ne s'éteint pas: ce sentiment, quand il est vrai, brave les obstacles, le temps, l'absence, et seul ne passe pas, lorsque tout passe autour de lui.

Denise a dix-sept ans accomplis. Sa taille n'est pas plus élevée, mais ses traits semblent avoir plus de charme, sa physionomie plus d'expression; le sentiment secret

qui l'occupe, donne à ses regards une douceur mélancolique qui sied à sa jolie figure ; les villageoises ont rarement cet air-là. C'est peut-être pour cela que les jeunes gens de Montfermeil et des environs trouvent à Denise quelque chose qui les séduit ; qui leur tourne la tête. Cependant elle leur parle peu , elle ne rit plus avec eux , elle fuit leurs danses , leurs yeux ; et les autres jeunes filles se moquent de la petite laitière , en se disant : « Elle fait sa fière..... » Elle se donne des airs de dame... Elle veut singer les gens de la ville..... Mais avec son air de mauvaise humeur elle ne trouvera pas d'amoureux. »

En dépit du pronostic des paysannes , Denise sans le vouloir , sans le chercher , fait chaque jour des conquêtes , et les villageoises , malgré leur gros rire, leur gaieté et les bonnes tapes qu'elles distribuent aux beaux garçons de l'endroit , les voient soupirer pour celle qui ne fait rien pour les captiver. Enfin , comme Denise , outre sa jolie figure , est un très-bon parti , plu-



sieurs villageois la demandent pour épouse à la mère Fourcy.

La bonne tante s'aperçoit bien que depuis long-temps sa nièce a quelque chose d'extraordinaire ; mais elle est persuadée que le mariage lui ôtera ce quelque chose qui la fait soupirer nuit et jour. La mère Fourcy se flatte d'avoir beaucoup d'expérience, et se rappelle que nombre de jeunes filles ont, en prenant un mari, recouvré leurs couleurs qui commençaient à se passer. Un beau matin, elle va donc trouver sa nièce qui était, suivant sa coutume, seule dans le jardin de la maisonnette de Coco.

« Ma petite, » dit la mère Fourcy en s'asseyant près de Denise, « je venons te » parler pour quelque chose. — Tout ce » que vous voudrez, ma tante, » répond la jeune fille en regardant toujours une marguerite qu'elle venait de cueillir, et dans laquelle elle avait vu que le jeune voyageur l'aimait beaucoup.

« — Ma petite, t'as eu dix-sept ans à la

» Saint-Pierre. Une fille de dix-sept ans  
» n'est plus un enfant!... comprends-tu  
» ça, Denise? — Oh! oui, ma tante!... —  
» D'ailleurs, il y a long-temps que t'es au  
» fait du ménage; tu travailles à l'aiguille  
» que c'est un charme!... et tu fais des fro-  
» mages qu'on en mangerait toute la jour-  
» née sans qu'il y paraisse!... enfin, tu  
» connais le tracas d'une maison, t'es ac-  
» tive, laborieuse; t'as trois fois pus d'es-  
» prit qu'il n'en faut pour mener un homme  
» qui voudrait aller dans le travers; et  
» morguonne! celui qui t'aura, ne s'en re-  
» pentira pas!.. »

Denise porte sur la mère Fourcy des regards surpris, en balbutiant : « Je ne vous comprends plus, ma tante.

« — Alors, c'est différent, ma petite,  
» j'vas couper au court. T'es en âge de te  
» marier, et v'là plusieurs partis qui se  
» présentent pour toi. D'abord, le gros  
» Fanfan Jolivet, et puis le neveu du voi-  
» sin Manflard, puis le grand Claude-Jean-  
» Pierre-Nicolas Lathuille, qui vient d'hé-

» riter de son père ; il y en a ben encore  
» d'autres qui voudraient de toi , mais ces  
» trois-là sont les plus solides. Ce sont de  
» braves garçons, de bons travailleurs..  
» Ça fera ben ton affaire ; choisis lequel tu  
» veux pour ton mari. »

Denise est devenue pâle et embarrassée pendant le discours de sa tante ; mais elle regarde de nouveau les débris de sa marguerite , et répond bien bas : « Je n'en veux pas , ma tante.

« — Comment que t'as dit, ma petite ?  
» — Je dis que... je ne veux pas me marier. — Tu ne veux pas te marier ? allons donc ! c'est pour rire que tu dis ça : est-ce qu'il ne faut pas que les filles se marient ?... J'te dis, au contraire, que le mariage te fera du bien. Depuis longtemps tu n'es plus la même, tu n'ris plus, tu ne chante plus... Un mari ça fait chanter, mon enfant, ça rend la gaieté, et...  
» Ah ! mon Dieu ! tu pleures, ma Denise, est-ce que tu crois que je veux te faire du chagrin ? oh ! non pas ! j'enverrai plu-

» tôt tous les épouseurs au diable... Ma pau-  
» vre enfant qui pleure!... je n'voulons  
» pas de ça... Allons, dis-moi tout de suite  
» ce qui te fait pleurer... — C'est de vous  
» refuser, ma tante. — Est-ce qu'il faut  
» pleurer pour ça?... est-ce que j'te forçons  
» jamais à faire ce que tu ne veux pas? —  
» Oh! non, ma tante, vous êtes si bonne!...  
» — Mais si tu pleures, je te gronderai!..  
» tu n'veux pas de ces maris-là, n'en par-  
» lons plus, mon enfant; mais jarni, t'as  
» queuque chose pourtant!... une fille ne  
» soupire pas toute la journée, en pensant  
» à des mouches. — Ah! ma tante!... —  
» Dis-moi ce que tu as, ma petite?... —  
» Je n'ose pas... — J'voulons que tu oses,  
» moi. Tu as du chagrin dans le cœur...  
» c'est sûr. — Ah! je suis bien bête! je le  
» sais bien!.. — Toi, bête! toi la fille la  
» plus spirituelle! la plus subtile! la plus  
» adroite!... D'ailleurs, ma chère amie, on  
» ne pleure pas parce qu'on est bête... Est-  
» ce que tu serais amoureuse de queuqu'un  
» par hasard? »

Denise pousse un gros soupir et répond enfin en baissant les yeux. « Oui , ma tante. » — Eh ben ! ma petite , ça n'est pas défendu ! et si ça n'est pas un de ceux qui se présentent pour t'épouser , c'est égal , pourvu que ce soit un honnête garçon... et qu'il te rende heureuse !... car il t'aime ben aussi, sans doute ? — Non, ma tante, il ne m'aime pas du tout ,.. il ne pense plus à moi... — Jarni ! j'irai lui arracher les yeux !.. il t'aurait oubliée !... il t'aurait trompée ,... il serait aimé de ma Denise , et il ne se trouverait pas trop heureux de l'épouser... — Mais il ne m'a jamais parlé de m'épouser , ma tante. — C'est donc un enjôleur ... un mauvais sujet. — Non , ma tante , mais c'est... c'est ce monsieur de Paris... — M. Dalville ? — Oui , ma tante. — Ah ! mon Dieu !... à quoi donc vas-tu penser , Denise ; tu aimes un beau monsieur de Paris , un homme du grand monde ! un homme qui ne doit pas regarder une paysanne . — Oh , si ! ma tante , je vous assure

» qu'il me regardait beaucoup!... — Mais  
» tu n'y songes pas, mon enfant, aimer  
» M. Dalville! — Hélas! ce n'est pas ma  
» faute, c'est bien malgré moi. — Et com-  
» ment donc que c't amour-là t'est venu,  
» ma petite? — En tombant de mon âne,  
» ma tante! — C'est i' possible! — Mon  
» Dieu oui! j'ai rencontré M. Auguste sur  
» la route; il était dans son cabriolet, et  
» moi j'allais à pied derrière Jean Leblanc.  
» — Tu m'as dit cela, mon enfant. — Il  
» me regardait souvent, et je n'avais pas  
» l'air d'y faire attention... Il est descendu  
» de voiture, et m'a suivie dans le petit  
» sentier du bois : il me disait que j'étais  
» jolie, et moi je riais de ces compliments.  
» — Tu m'as encore dit cela. — Il a voulu  
» m'embrasser, et moi, en me défendant,  
» je lui ai griffé la figure! — Tu ne m'a-  
» vais pas dit cela, ma petite. — Oh! j'é-  
» tais alors bien en colère! je détestais ce  
» monsieur! je suis montée sur mon âne  
» pour m'éloigner plus vite, mais Jean Le-  
» blanc a pris le galop et m'a jetée par



» terre... Je suis tombée... je ne sais com-  
» ment... — Ah ! mon Dieu , mon enfant,  
» et après ? — Ce monsieur est accouru ,  
» mais il m'a relevée si honnêtement ,... il  
» avait l'air si fâché de ma chute , il était  
» plus pâle , plus tremblant que moi...  
» Alors , je ne sais comment cela s'est fait ,  
» mais sur-le-champ ma colère s'est passée..  
» et je crois que je l'aimais déjà. — Ensuite.  
» — Dame ! vous savez bien , ma tante ,  
» que nous avons appris ce qu'il avait donné  
» à Coco et à sa grand' mère , et j'ai senti  
» que cela me le faisait aimer encore da-  
» vantage. Je l'ai revu chez madame Des-  
» tival , il m'a chargé d'avoir soin de Coco ,  
» et depuis ce temps , vous savez ma tante ,  
» qu'il n'est venu nous voir qu'une seule  
» fois. — Est-ce que tu lui as dit que tu  
» l'aimais. — Non , au contraire , comme  
» M. Bertrand m'avait dit que cela l'empê-  
» cherait de venir nous voir , je lui ai bien  
» assuré que je n'aurais jamais d'amour  
» pour lui. — T'as bien fait , ma petite. —  
» Oh ! non , ma tante , je crois plutôt que

» j'ai mal fait, et que ça l'a fâché, car de-  
» puis ce temps il n'est pas revenu, et il  
» est parti sans nous dire adieu! — Allons,  
» la voilà qui pleure encore!... mais ma  
» petite à quoi ça t'avance-t-il c't amour-là?  
» A rien, ma tante. — M. Auguste n'au-  
» rait pas épousé une petite fille de village!  
» A présent le v'là parti, sans doute nous  
» ne le reverrons jamais. — Est-ce qu'il ne  
» peut pas revenir... est-ce qu'il ne voudra  
» pas revoir... Coco?... Il reviendra, ma  
» tante; ah! je l'espère toujours. — Quand  
» même il reviendrait, songe donc que  
» c'est un monsieur de la ville... et qu'un  
» beau monsieur, vois-tu c'est habitué  
» aux belles dames, tandis que toi... Eh  
» ben! que regardes-tu donc sur cette  
» fleur... — Elle m'a dit que M. Auguste  
» m'aimait beaucoup. — Qui t'a dit cela?  
» — Cette marguerite, ma tante. — Ef-  
» feuilles-en une autre, ma petite, demain  
» elle te dira le contraire. — Oh! j'en ef-  
» feuille tous les matins, ma tante. — Et  
» la fleur te dit toujours qu'il t'aime? —

» Quand l'une ne le dit pas , j'en ques-  
» tionne une autre , et je ne m'arrête qu'à  
» celle qui me répond ce que je désire. —  
» V'là comme les jeunes filles se disent leur  
» bonne aventure ! Mais tiens ! mon enfant,  
» il serait bien plus sage d'oublier un homme  
» qui ne pense pas à toi. — je ne peux pas,  
» ma tante , — Si tu prenais un mari , au  
» lieu d'effeuiller des marguerites , je te  
» réponds que ton amour se passerait. —  
» Non , ma tante , je ne veux pas me ma-  
» rier... Laissez-moi libre de penser à lui ,  
» de consulter les fleurs... et je vous pro-  
» mets que je ne pleurerai plus. — Comme  
» tu voudras , ma chère Denise ; et , puis-  
» que c'est ton goût... reste fille... Mais  
» étant si gentille , si bien tournée !... Ah !  
» ça serait dommage , si tu passais ta jeu-  
» nesse à consulter des fleurs. »

La bonne tante ne parle plus à Denise de mariage , et les prétendants sont congédiés. Les gens du village font des conjectures sur la conduite de la jeune fille. Les paysannes se moquent des galans qui

ont été refusés ; ceux-ci espèrent qu'avec le temps Denise sera moins cruelle ; mais le temps s'écoule et Denise ne change pas de résolution,

La mère Fourcy devient infirme, sa nièce lui prodigue les plus tendres soins ; et Coco, qui, en grandissant, a appris à chérir ses bienfaitrices autant qu'il chérissait sa chèvre, cherche déjà à se rendre utile, et par son babil enfantin, distrait souvent Denise de sa mélancolie ; elle aime à regarder, à caresser l'enfant qu'Auguste aimait, elle lui fait apprendre tout ce qu'on peut enseigner au village, elle forme son cœur à la vertu, et veut qu'il fasse honneur à son bienfaiteur.

Deux années sont passées depuis qu'Auguste est parti avec Bertrand ; pendant cet espace de temps, Denise a été six fois à Paris pour demander des nouvelles des voyageurs, jamais Schtrack n'a pu lui en donner, et elle n'entend plus parler de Virginie. Au bout de ce temps, la mère Fourcy tombe malade, et, malgré tous les

soins de sa nièce , meurt bientôt dans ses bras.

La perte de sa tante afflige vivement Denise ; on doit tant regretter ceux qui , pendant toute leur vie , n'ont cherché qu'à nous rendre heureux , sans jamais nous reprocher le bien qu'ils nous ont fait ; manière d'obliger qui glace la reconnaissance ! car il y a beaucoup de gens qui font du bien ; mais il y a bien peu de bonnes gens.

Denise se trouve seule sur la terre avec Coco , qui n'a encore que huit ans. Elle loue sa maison , qui lui devient trop grande. et va se loger dans la maisonnette de Coco , qu'elle fait agrandir en y ajoutant un nouveau pavillon. Là , Denise se trouve mieux il lui semble qu'elle se rapproche d'Auguste. La jeune fille n'a plus besoin d'être laitière , elle prend avec elle une vieille paysanne qui se charge des travaux de la maison. Denise s'occupe de son jardin et cherche dans des livres des connaissances nouvelles. Du vivant de sa tante , Denise ne pouvait que rarement se livrer à son

goût pour la lecture, parce que la mère Fourcy trouvait que sa nièce était déjà trop savante pour une paysanne ; mais maintenant rien n'empêche la jeune fille de suivre son penchant et de chercher à former son esprit.

Peu à peu, Denise quitte le gros jupon de laine, le tablier, le corset de bure ; elle prend des vêtemens simples, mais qui se rapprochent de la mise des dames de la ville ; alors les villageoises se disent : « Décidément, Denise Fourcy veut faire la dame, voyez-vous, depuis la mort de sa tante, elle ne se met plus comme nous, elle se donne une tournure, et elle fait des phrases en parlant. »

Denise s'inquiète peu de ce que pensent les habitans du village, son seul désir serait de plaire à celui qu'elle attend toujours ; et elle se dit en se regardant dans son miroir : « Peut-être m'aimera-t-il mieux comme cela... Il ne me trouvera plus si gauche, si embarrassée ; mais cela lui sera bien égal, car il ne m'aime pas... et



» il croit que je ne l'aime pas non plus !...  
» Mon Dieu , pourquoi lui ai-je dit cela !  
» c'est M. Bertrand qui en est cause !... il  
» m'a trompée en me disant qu'Auguste ne  
» viendrait pas au village si je l'aimais ,  
» oh ! oui , je suis sûre qu'il m'a trompée ;  
» car c'est depuis ce temps qu'Auguste  
» m'a reçue si mal à Paris et n'est plus  
» venu ici. Mais quand je le reverrai , ah !  
» je lui dirai la vérité ; on a toujours tort  
» de mentir... et je le prierai bien de ne pas  
» me mentir non plus. »

Une année s'écoule encore, Denise a vingt ans, et Coco en a neuf. L'enfant est heureux ; la gaieté, la santé brillent sur son joli visage. Denise est toujours triste, et veut en vain éloigner de sa pensée le souvenir d'Auguste qu'elle commence à ne plus espérer revoir. « Peut-être est-il fixé dans un pays étranger, se dit-elle, peut-être est-il marié... et il ne reviendra jamais !... »

Alors des larmes mouillent ses paupières et les caresses de l'enfant ne font qu'aug-



gmenter son chagrin ; car il lui dit sans cesse : « Reverrai-je bientôt mon bon » ami ! »

Souvent Denise se promet d'être raisonnable , d'éloigner de son cœur une folle passion et de ne plus penser à Auguste. Alors elle sort pour chercher dans la campagne quelque distraction ; mais soit hasard , soit préférence , elle se retrouve toujours dans le petit sentier du bois où elle a fait la culbute.

---

---

**CHAPITRE IV.**

Le retour.

PAR une belle soirée du printemps , Denise lisait dans un bosquet du jardin , et Coco jouait devant la porte de la maisonnette , près de la vieille paysanne qui dormait sur un banc ,

En regardant sur la route , Coco aperçoit un homme arrêté qui semble considérer l'habitation , et tellement absorbé dans ses pensées , qu'il ne voit pas l'enfant qui joue près de là .

Cet homme n'est pas mis en paysan , une veste de toile grise , un pantalon à guêtres , et un paquet attaché à son dos , semblent annoncer un voyageur ; sur sa tête est un

5.

6.

mauvais chapeau rond , et il tient à la main un bâton sur lequel il paraît avoir besoin de s'appuyer ; car sa figure est pâle et fatiguée , et sa barbe longue ; l'expression de ses yeux semble annoncer la pauvreté et le chagrin.

Coco s'approche doucement , il regarde l'inconnu avec une curiosité enfantine , et voit avec surprise , que des larmes coulent de ses yeux pendant qu'il considère la maisonnette.

L'enfant a appris de Denise à compatir aux peines des malheureux ; il se place devant l'inconnu , en lui disant d'une voix naïve , et avec l'expression de la bonté :  
« Monsieur ? est-ce que vous avez du chagrin ?... Si vous voulez vous reposer chez nous.... venez , nous vous donnerons à souper. »

La voix de l'enfant a frappé l'étranger , il fait un mouvement de surprise , et considère Coco avec attention , puis il lui prend la main et la lui presse tendrement , en prononçant d'une voix altérée par l'émotion : « Quoi !... c'est toi , mon ami !... »

Le petit, étonné de s'entendre appeler ainsi, répond à l'étranger, en souriant :

» Est-ce que vous me connaissez, monsieur ? »

Le voyageur pousse un soupir, et répond au bout d'un moment : « Oui, je t'ai vu autrefois... ici.... à cette place ; mais alors, au lieu de cette jolie maisonnette, il n'y avait là qu'une vieille mesure tombant en ruines !... Quel changement s'est opéré en ces lieux !... »

» — Ah ! c'est mon bon ami qui m'a donné de quoi avoir tout cela... car c'est ma maison, ça, monsieur ; mais quand il reviendra, je le remercierai bien !... »

L'étranger presse encore tendrement la main de l'enfant, qui reprend : « Voulez-vous entrer... Venez, je vais dire à Denise que vous souperez avec nous. »

» — Denise !... quoi, Denise est là ? » dit l'inconnu, en retenant l'enfant. — « Oui, monsieur, nous demeurons ensemble depuis que sa bonne tante est morte. — Et Denise, est-elle mariée ? — Non, monsieur. Eh bien !... venez-vous ? »

Après un moment d'hésitation l'étranger se décide à suivre l'enfant qui lui prend la main et le fait entrer avec lui dans la maison.

« Denise! Denise! crie Coco, voilà  
» quelqu'un!... voilà un monsieur qui à  
» faim.... n'est-ce pas que vous avez faim?...  
» Denise, viens donc. »

Mais la jeune fille était au fond du jardin et n'entendait pas la voix de l'enfant; il court la chercher dans les bosquets, et l'inconnu le suit lentement.

« Ma petite Denise, dit Coco, je viens  
» de voir sur la route un monsieur qui pa-  
» raissait bien triste... je l'ai engagé à entrer  
» chez nous, nous lui donnerons à souper,  
» n'est-ce pas? — Oui, mon ami. — J'ai  
» bien fait de l'amener.... car il a l'air pau-  
» vre... et pourtant il ne demandait rien.  
» — Oui, tu as bien fait... allons le rejoin-  
» dre... — Tiens, il m'a suivi.... le voilà... »

L'étranger s'était arrêté à quelque distance et considérait Denise; les derniers rayons du jour portaient alors sur sa fi-



gure, et la jeune fille le regardait avec intérêt en s'avancant vers lui. Mais elle n'a pas fait quatre pas qu'un cri lui échappe, elle court, elle vole vers l'étranger. « Auguste!.... monsieur... c'est vous!... » Voilà tout ce qu'elle peut dire; et Auguste, car c'était bien lui, la reçoit dans ses bras.

« Denise! bonne Denise! » dit Auguste en pressant contre son cœur, celle que la joie, la surprise ont presque privée de sentiment; enfin Denise recouvre la parole : « Coco; c'est ton bon ami, s'écrie-t-elle, » c'est ton bienfaiteur qui est revenu!... » viens donc l'embrasser. »

L'enfant regarde Auguste avec étonnement, il a de la peine à se faire à l'idée que c'est son bienfaiteur qu'il revoit avec une grande barbe et une mise pauvre; mais si ses yeux n'ont pas reconnu son bon ami, en revanche son cœur n'a pas été muet, quelque chose le poussait vers l'étranger; c'est donc avec joie qu'il court embrasser Auguste; et pendant quelques instans celui-ci se livre au plaisir de presser l'enfant et la jeune fille dans ses bras.

« Vous m'avez donc reconnu , Denise ,  
» dit enfin Auguste. — Oh! toujours!  
» toujours je vous reconnâitrai!... quand  
» même votre figure ne serait plus la même,  
» mon cœur me dirait bien vite que c'est  
» vous. — Chère Denise! — Moi, mon  
» bon ami, je ne t'ai pas reconnu, dit  
» Coco, parce que tu as de la barbe... et  
» puis que tu pleurais... — Hélas! vous ne  
» m'attendiez pas dans ce triste équipage,  
» n'est-ce pas?... — Oh! nous vous atten-  
» dions n'importe comment! pour nous,  
» n'êtes-vous pas toujours bien!... mais en  
» vous voyant ainsi, je crains que vous  
» n'ayez été malheureux, et voilà ce qui  
» me fait de la peine.

» — Oui, Denise, oui, j'ai été malheu-  
» reux;...mais je l'ai mérité!...ce sont mes  
» folies qui m'ont mis où me voilà!... mais  
» puisque j'ai encore votre amitié... celle  
» de cet enfant, je sens que je n'ai pas tout  
» perdu!... — Ah! monsieur, est-ce que  
» vous pouviez douter de nos cœurs... —  
» Que voulez-vous, l'infortune rend sou-

» vent injuste ; j'avais tort , je le vois. Je  
» vous conterai tout ce qui m'est arrivé ,  
» Denise , je vous dirai franchement ce  
» que j'ai fait... ce n'est point à vous que  
» je voudrais cacher mes fautes , car je suis  
» sûr d'avance que vous me pardonnerez.  
» — Ah ! monsieur , je suis si contente de  
» vous revoir.... mais venez donc vous as-  
» seoir , vous reposer dans la maison... vous  
» devez avoir besoin de prendre quelque  
» chose...— Il est vrai que depuis hier je  
» n'ai rien pris.

» — Depuis hier ! » s'écrie Denise , et aussitôt une pâleur mortelle couvre son visage, ses yeux deviennent gros de larmes, elle ne peut plus parler... elle appuie sa tête sur l'épaule d'Auguste et donne un libre cours aux pleurs qui la suffoquent.

» — Denise ! chère Denise , calmez-vous !... je suis auprès de vous !... j'ai déjà oublié une partie de mes chagrins.  
» Rassurez-vous , d'ailleurs ; je n'étais pas dénué de toute ressource. Si je n'ai rien pris depuis hier , c'est que de tristes ré-

» flexions m'avaient ôté l'appétit. Il me  
» restait encore quelque argent , mais je le  
» ménageais pour me loger à Paris , car rien  
» ne rend économe comme le malheur! Ah!  
» la perte de mes richesses n'est point ce  
» qui m'a le plus affligé , vous le savez :  
» doué d'un heureux caractère , l'espé-  
» rance et la gaieté voyageaient encore avec  
» moi lors même que ma bourse était lé-  
» gère ; mais l'ingratitude des hommes ,  
» l'abandon de celui que j'aimais comme  
» un frère , voilà ce qui m'a fait le plus de  
» mal ! voilà ce qui m'a ôté le courage!...  
» J'ai senti qu'on pouvait avoir de la phi-  
» losophie pour supporter les coups du sort  
» mais je n'en ai pas trouvé pour la perte  
» d'un ami , pour les peines du cœur.

» — Oh , mon Dieu ! Dit Denise , se  
» pourrait-il... mais en effet , vous êtes  
» seul... Qu'est donc devenu Bertrand ?

» — Il m'a abandonné!... il s'est lassé  
» de mes folies ,... il a quitté celui qui dans  
» l'opulence le traitait comme un ami et  
» non comme un serviteur.

» — Bertrand vous a quitté!... il vous a  
» laissé lorsque vous étiez malheureux et  
» loin de votre pays!... Oh! non, mon-  
» sieur, non, cela n'est pas possible!... il  
» vous aimait, il vous honorait!... Ber-  
» trand est un vieux soldat, il n'a pas ou-  
» blié tout ce qu'il vous doit! je répondrais  
» de son cœur comme du mien. — Cepen-  
» dant, Denise, je vous ai dit la vérité.  
» Mais entrons chez vous; plus tard je vous  
» ferai le récit de mes voyages. — Ah! par-  
» don, monsieur!... moi qui oubliais...  
» Entrons vite, ah! venez vous reposer. »

Denise conduit Auguste dans la maison, Coco les suit en sautant et en criant avec joie : « V'là mon bon ami revenu! Denise ne sera plus triste à présent! » La jeune fille court réveiller sa vieille servante; elle s'empresse de mettre tout en l'air pour offrir au voyageur ce qu'elle a de mieux, et en allant et venant autour d'Auguste, s'arrête encore pour le regarder, pour s'assurer que ce n'est point une illusion, puis s'écrie : « Le voilà!... il est revenu enfin!... »

» il ne nous avait pas oubliés !... » Et la petite essuie une larme que l'émotion lui arrache, et qu'au même instant un sourire fait disparaître. Auguste est vivement touché du plaisir que son arrivée cause dans la maisonnette, il ne peut se lasser de regarder Denise, il remarque le changement qui s'est fait dans son langage, dans ses manières, dans sa mise, et, reportant un coup-d'œil sur lui-même, soupire en disant : « Les trois années qui se sont écoulées ont produit de grands changemens :  
» au lieu d'une laitière, d'une villageoise  
» un peu gauche, je retrouve en vous une  
» jeune femme pleine de grâces, et moi,  
» que vous avez vu si brillant, si élégant!...  
» me voilà fait comme un pauvre diable,  
» qui voyage à pied, sans avoir toujours  
» de quoi payer un gîte !...

» — Qu'est-ce que cela fait ! en êtes-vous moins le bienfaiteur de Coco... et celui qui contiez si bien fleurettes à la petite laitière.

» — Vous conviendrez, Denise, que



» dans ce costume , je n'ai pas trop l'air  
» d'un bienfaiteur et d'un séducteur. —  
» Quant à moi , si je ne vous plais pas  
» ainsi , je reprendrai bien vite le corset  
» de bure et le petit bonnet. — Vous serez  
» toujours bien... d'ailleurs , je n'ai pas le  
» droit... je ne dois pas oublier... »

Auguste s'arrête , Denise le regarde avec inquiétude ; mais il semble vouloir éloigner un souvenir pénible , et va se placer à table en disant : « Ne songeons maintenant  
» qu'au plaisir que je goûte ici !... Denise,  
» Coco , ah ! venez près de moi... une  
» soirée de bonheur me fera oublier plu-  
» sieurs mois de souffrances. »

On se met à table. Auguste est l'objet des soins , des prévenances des habitans de la maisonnette ; la présence d'un potentat ne les rendrait pas si heureux que celle du pauvre voyageur.

Lorsqu'Auguste a réparé les fatigues de la route , il prend Coco sur ses genoux , se place devant Denise , et commence son récit : « J'ai voulu voyager , dans l'espoir

» que cela mûrirait ma tête ; d'ailleurs , il  
» fallait bien chercher à utiliser mes talents.  
» Je sais peindre , je suis bon musicien ,  
» mais il me coûtait de chercher des élèves  
» à Paris , théâtre de ma splendeur , où  
» je ne pouvais faire un pas sans rencontrer  
» d'anciennes connaissances , qui détour-  
» naient les yeux pour ne point me saluer ,  
» depuis qu'elles me savaient ruiné ; je  
» suis donc parti avec Bertrand...

» — Oui ! et sans venir me dire adieu , »  
dit Denise , en poussant un profond  
sourir.

« — Je craignais de vous revoir... Je  
» pensais que vous étiez mariée... Je n'ai  
» point oublié ce que vous m'avez dit dans  
» votre jardin , lorsque je vins vous rendre  
» visite ! » Denise rougit , et Auguste re-  
prend : « Je partis donc ; il nous restait  
» deux mille écus : avec de l'économie cela  
» pouvait nous mener loin. Mais il m'est si  
» difficile de ne point faire d'étourderie !...

» — Et d'être sage ! » dit à demi-voix  
Denise. Auguste sourit et continue : « A

» Turin, des aventurières nous volèrent  
» toute notre fortune hors quelques pièces  
» d'or avec lesquelles nous arrivâmes à  
» Rome. Là, je travaillai, je gagnai quel-  
» que argent avec mon violon, et Bertrand  
» donnait des leçons d'armes. Nous nous  
» rendîmes à Naples; le hasard m'y fit re-  
» trouver une dame que j'avais connue à  
» Paris; elle s'intéressa à moi, et me fit  
» avoir de riches élèves. Depuis une année,  
» nous vivions assez heureux, lorsque pour  
» les beaux yeux d'une Italienne je reçus  
» quelques coups de stilet...

» — Ah! mon Dieu! s'écrie Denise;  
» qu'aviez-vous besoin d'aimer une Ita-  
» lienne, aussi!...

» — Il fallait bien chercher des distrac-  
» tions. Cette aventure me dégoûta du sé-  
» jour de l'Italie, où d'ailleurs je ne voyais  
» pas moyen de faire une brillante for-  
» tune. Je résolus de passer en Angleterre,  
» où souvent on paie fort cher des talens  
» médiocres. Bertrand était toujours dis-  
» posé à me suivre; nous quittâmes l'Italie,

» et nous arrivâmes à Londres sans més-  
» aventures. Là , au bout de fort peu de  
» temps , ayant acquis l'amitié d'un hom-  
» me du grand monde , il me mit à la  
» mode , et j'eus plus de leçons que je ne  
» pouvais en donner. Je me faisais payer  
» très-chère , et je voyais avec joie que je  
» pourrais un jour revenir dans ma patrie  
» avec une somme assez ronde ; mais hé-  
» las !... j'eus le malheur de faire connais-  
» sance avec une jeune Anglaise...

» — Allons !... encore une femme ! » dit  
Denise avec humeur.

« — Elle était chez des parens qui , soi-  
» disant , la rendaient très-malheureuse ;  
» elle me proposa de l'enlever... je n'osai  
» pas la refuser. Malgré les conseils de  
» Bertrand , je fis encore cette folie. Mais  
» cet enlèvement fit du bruit , on m'in-  
» tenta un procès ; il fallait épouser la de-  
» moiselle , ou payer une forte somme d'ar-  
» gent , car , en Angleterre , il faut tou-  
» jours donner des dédomagemens. Je  
» ne voulus point me marier , et je payai.

» — Ah !... cela valait bien mieux...  
» que de vous marier par force , » dit  
Denise.

« — Mais cette aventure me fit perdre  
» mes élèves et le fruit de mon travail. Dés-  
» espéré de ses revers , dont je ne pouvais  
» accuser que moi , je proposai à Bertrand  
» de faire un tour en Écosse , avant de re-  
» voir notre pays. Un de mes élèves m'a-  
» vait fait présent d'un cheval , j'en achetai  
» un pour Bertrand , et nous sortîmes ainsi  
» de Londres ; nous nous arrêtâmes dans  
» un beau village , nommé je crois New-  
» ington. Après nous être fait servir à dé-  
» jeûner dans une auberge , j'étais resté  
» seul près d'une table, attendant le retour  
» de mon compagnon , que j'avais envoyé  
» payer notre dépense. Surpris de ne  
» point le voir revenir , je descends , je  
» m'informe. Votre compagnon est parti  
» me dit-on , il vient de monter à cheval et  
» de s'éloigner au grand galop. Ne conce-  
» vant rien à son absence , je restai dans  
» l'auberge , et l'attendis toute la journée.

» Je ne pouvais supposer que Bertrand  
» m'eût quitté ; mais le lendemain je l'at-  
» tendis encore en vain. Je questionnai les  
» gens de l'auberge ; ils ne purent rien me  
» dire , sinon , qu'après avoir payé notre  
» dépense , il avait traversé la cour , et  
» qu'un moment après on l'avait vu partir  
» à franc étrier. Il fallut bien comprendre  
» enfin que Bertrand s'était volontaire-  
» ment éloigné de moi. Ah ! Denise ! je ne  
» puis vous dire tout le chagrin que j'é-  
» prouvai de son abandon. Habitué à vivre  
» près de mon vieil ami , j'avais souvent  
» fait peu de cas de ses conseils ; mais j'en  
» faisais beaucoup de son amitié. Sans  
» doute il se sera lassé de mes folies !... il  
» aura perdu patience , et , désespérant  
» de me rendre sage , n'a plus voulu par-  
» tager ma mauvaise fortune... Cependant,  
» il m'avait souvent juré de ne me quitter  
» qu'à la mort, et je croyais à son serment !  
» car celui d'un ami est plus sacré que ce-  
» lui d'une maîtresse !...

» — Bertrand vous quitter ! je n'en  
» reviens pas ! dit Denise.



» — Je changeai de résolution , et , ne  
» me souciant plus d'aller en Ecosse , je ré-  
» solus de revenir en France... Ah ! j'avais  
» besoin de toucher le sol de mon pays...  
» J'éprouvais un vif désir de vous revoir  
» et d'embrasser cet enfant ! Je vendis  
» mon cheval , pour payer mon passage ;  
» arrivé à Calais , je calculai mes ressources  
» et résolu de faire ma route à pied. Mais,  
» je l'avoue , mes forces ont souvent trahi  
» mon courage !... Habitué à l'opulence ,  
» aux douceurs de la vie , ma santé est en-  
» core celle d'un petit maître , lorsque mon  
» costume n'annonce plus qu'un modeste  
» voyageur ; et , plus d'une fois , il m'a  
» fallu m'arrêter en chemin : enfin , je  
» suis arrivé jusqu'ici. Avant de rentrer  
» dans Paris , il me tardait de revoir ces  
» lieux , d'apprendre... ce que vous faisiez,  
» Denise. Me voici près de vous !... peines,  
» fatigues , tout est oublié , et demain ,  
» avec un rasoir , du linge blanc et quelques  
» changemens dans ma toilette , vous re-  
» verrez , non le brillant Dalville , mais du

» moins le pauvre Auguste auquel vous  
» avez gardé votre amitié. »

Auguste embrasse l'enfant. Denise, que le récit du voyageur a vivement intéressée, lui dit : « Maintenant vous n'irez plus courir le monde, j'espère?... — Tu resteras avec nous, mon ami, dit Coco.

» — Oui, je vois qu'il faut que je renonce à l'espoir de faire fortune avec mes talens. Je ne songe plus à voyager. « Quand à ce que je ferai... je n'en sais trop rien encore ; mais enfin, parmi mes bons amis de Paris, qui ne daignent plus me regarder, il en est beaucoup que j'ai obligés et qui sont encore mes débiteurs... Il m'est bien dû une douzaine de mille francs ; je vais tâcher d'en recouvrer au moins la moitié ; ensuite... — Vous viendrez vous fixer près de nous, n'est-ce pas, monsieur ? — Du moins, Denise, je viendrai vous voir souvent. — Mais vous n'irez pas de sitôt à Paris ; vous ne nous quitterez pas de long-temps... — Non, je vous le promets. — Songez qu'ici vous

» êtes chez vous. C'est avec ce que vous  
» avez donné à Coco que nous avons fait  
» bâtir cette maisonnette ; vous voyez bien  
» qu'elle vous appartient. — Non , Denise :  
» cette habitation est la fortune de cet en-  
» fant ; trop heureux d'avoir pu contribuer  
» à son bonheur , je regrette seulement de  
» n'avoir pas employé ainsi tout ce que je  
» donnais à mes plaisirs !... Il ne m'est rien  
» resté de mes folies ! mais du bien que  
» l'on fait il reste toujours quelque chose.  
» — Aussi maintenant vous êtes bien cor-  
» rigé !... vous n'aimerez plus toutes les  
» femmes , n'est-ce pas ? — Ma foi , Denise,  
» je n'en jurerais pas encore. J'avais reçu  
» une grande leçon à mon cinquième  
» étage !... et dans mes voyages je n'en ai  
» nullement profité. Ah ! si j'avais été aimé  
» d'une femme sincère , bonne , sage ,...  
» comme vous , Denise , peut-être me se-  
» rais-je déjà corrigé !

» — Comment , monsieur !... » dit De-  
nise en rougissant , « est-ce que... je ne  
» vous aime pas ?

» — Si ,... comme un frère , je le sais , et  
» l'accueil touchant que vous me faites , la  
» joie que vous a causée mon retour , me  
» prouvent bien toute l'amitié que vous  
» avez pour moi ; mais , ma chère Denise ,  
» il est un sentiment plus doux , plus ten-  
» dre que j'espérais vous inspirer , avant  
» que vous m'eussiez dit positivement que  
» vous n'auriez jamais d'amour pour moi...  
» Ne baissez pas les yeux , Denise ; ce n'est  
» point un reproche que je vous adresse ;  
» on n'est pas maître de son cœur , et j'a-  
» voue que je ne méritais pas le votre. Je  
» tâcherai de m'habituer à vous regarder  
» comme une sœur ; c'est à quoi je m'ap-  
» plique depuis l'entretien que nous avons  
» eu dans le jardin de votre tante. Cela me  
» sera difficile ; mais avec le temps peut-  
» être y parviendrai-je. Laissons cela : je  
» suis maintenant si heureux d'être près  
» de vous !... Eh bien ! vous ne me dites  
» plus rien , Denise ?

» — Si , monsieur !.. si... Mais vous devez  
» avoir besoin de vous reposer. — En effet,

» le voyage m'a fatigué ,... et mon récit  
» vous a fait veiller tard. — Venez , mon-  
» sieur , je vais vous conduire au petit pa-  
» villon que j'ai fait bâtir dans le jardin ;...  
» c'est la plus jolie chambre de la maison :  
» je voudrais pouvoir vous loger encore  
» mieux... — Vous oubliez , Denise , que  
» je ne suis plus le petit maître de la Chaus-  
» sée-d'Antin !... Jetez donc un coup d'œil  
» sur mon costume. — Ah ! monsieur ,  
» pour moi , vous êtes toujours le même. »

La jeune fille conduit Auguste au pa-  
villon et l'y laisse en prononçant tendre-  
ment : « A demain ! » puis elle rentre dans  
sa chambre en se disant : « Il croit que je  
» n'ai pour lui que de l'amitié, il se trompe ;  
» c'est bien de l'amour que je ressens !...  
» Mon Dieu ! pourquoi dans le temps ai-je  
» cru ce M. Bertrand !... Pourquoi lui  
» avoir dit que je ne l'aimais pas ?... voilà  
» ce que c'est que de mentir , mais je lui  
» dirai la vérité , parce que je ne veux pas  
» qu'il s'applique à me regarder comme sa  
» sœur. »

---

**CHAPITRE V.**

Les aveux ; la proposition.

APRÈS avoir pendant trois ans couru le monde pour chercher la fortune , après avoir retrouvé en tous pays les mêmes vices , les mêmes passions , la même sottise : enfin après être revenu plus pauvre encore que l'on était parti , qu'il est doux de se réveiller sous un toit hospitalier ! près d'amis fidèles que notre mauvaises fortune n'a point changés , et que notre retour rend heureux ! C'est le port après l'orage ; c'est un beau ciel après la tempête c'est un rayon du jour après une longue obscurité.

Tel est le réveil d'Auguste ; pour lui , la maisonnette est un palais , elle vaut bien



mieux, puisqu'elle renferme Denise et Coco. Il se lève, et, après avoir pendant quelques instans respiré avec délices l'air pur du jardin, il songe à sa toilette; ce n'est pas impunément que l'on demeure avec une jeune fille charmante, que l'on a aimée, que l'on aime encore, tout en voulant n'être que son ami. D'ailleurs il est bien naturel de chercher à recouvrer quelques-uns de ses avantages, après s'être présenté sous le costume du pauvre voyageur.

En peu de temps le rasoir a fait disparaître la barbe de voyage. Mais le modeste porte-manteau d'Auguste ne contient qu'un habit, un gilet et presque pas de linge. Il le visite en soupirant, lorsqu'on frappe doucement à sa porte, et la voix de Coco fait entendre : « C'est moi, mon bon ami. »

Auguste ouvre à l'enfant qui porte un paquet assez gros qu'il dépose sur son lit :  
» Qu'est-ce que cela, mon ami ? » dit Auguste au petit après l'avoir embrassé.

» Je ne sais pas, mon bon ami; c'est Denise qui m'a dit de t'apporter cela...

» Adieu , je vais donner à déjeuner à ma  
» chèvre... tu ne l'as pas vue hier , habille-  
» toi bien vite et tu viendras lui dire bon-  
» jour. »

L'enfant est parti. Auguste ouvre le paquet qui renferme du linge pour homme , et un papier sur lequel est écrit : « C'est  
» Coco qui vous offre cela ; songez que  
» jadis il n'a pas refusé vos bienfaits.

» — Bonne Denise ! dit Auguste , quelle  
» attention ! et avoir pu se procurer !...  
» Elle n'a pas dormi , elle a déjà couru dans  
» le village !... Si c'est ainsi qu'agit son  
» amitié ! que serait-ce donc si l'on avait  
» son amour ?... »

Cependant , il en coûte à Auguste d'accepter les dons de la jeune fille : lorsqu'on était habitué à donner , on a de la peine à se décider à recevoir. Il surmonte enfin le sentiment d'orgueil qui le fait balancer ; il sent qu'il ferait du chagrin à Denise en la refusant , et ce motif le détermine à accepter son présent.

Après avoir achevé sa toilette , Auguste

se rend dans le jardin , et y trouve Denise qui vient au devant de lui en lui adressant le plus aimable sourire , et un regard qui n'avait pas que l'expression de l'amitié. Coco court à Auguste , en lui disant : « Ah ! » je te reconnais bien à présent , te voilà » comme autrefois.

«—Grâce à vous , Denise , » dit à demi-voix Dalville ; mais la petite lui met la main sur la bouche , et il prend cette main et la presse contre son cœur , sans en dire davantage. On lui fait visiter la maisonnette , le jardin , tous les détours de l'habitation , et la petite lui dit à chaque instant : « Trou- » vez-vous cela bien ?... Êtes-vous satisfait » de l'emploi que j'ai fait de votre argent ?

« — Ce qui me surprend , dit Auguste , » c'est qu'on puisse faire bâtir une maison » avec mille écus.—D'abord , monsieur , » nous avons le terrain ; puis remarquez » que la maisonnette n'a que quatre pièces » et des greniers au-dessus. — Mais ce joli » pavillon où j'ai logé cette nuit. — Ah ! » c'est moi qui l'ai fait élever après la mort

» de ma pauvre tante. J'aimais mieux ha-  
» biter ici que dans notre maison... Je m'y  
» croyais moins éloignée de vous. »

Ces mots sont encore accompagnés d'un doux sourire, et tout cela n'est pas fait pour engager Auguste à ne regarder la jolie fille que comme sa sœur.

Après le déjeuner, on va s'asseoir sous l'ombrage d'un bosquet de lilas. On cause, on a tant de choses à se dire, après une longue absence. La petite ne se lasse pas d'écouter Auguste lui conter ses voyages. Lorsqu'il prononce le nom de Bertrand, un soupir s'échappe de sa poitrine; Denise lui prend la main et la lui serre tendrement, pour lui faire entendre qu'il lui reste encore des amis; il continue son récit, mais la main de la petite est restée dans la sienne, et elle ne songe pas à la retirer.

Tout au bonheur d'être près de Denise, d'échanger avec elle de tendres regards, Auguste ne paraît pas songer à ne voir la jeune fille qu'avec les yeux d'un ami; De-

nise ne cherche point à lui cacher ce qu'elle éprouve ; elle désire au contraire qu'il lise dans le fond de son cœur. Plusieurs jours s'écoulaient rapidement. Auguste et Denise vont le matin se promener dans la campagne ; Coco les accompagne toujours ; sa présence ne les gêne pas , car leurs yeux seuls trahissent leurs sentimens , et un amour innocent ne redoute pas les témoins. Le soir , rassemblés dans la maisonnette , ils voient encore les heures s'écouler rapidement , et , en se séparant , se disent tendrement : « A demain... »

Mais Auguste ne peut se cacher qu'il adore Denise ; persuadé que ce n'est que de l'amitié qu'elle éprouve pour lui , il se dit : « Cette petite me fera tourner la tête... »  
» Cependant elle ne m'aime que comme  
» son frère ; elle ne sait pas combien ses regards , ses tendres caresses sont dangereuses pour mon repos. Il faut la quitter  
» et retourner à Paris ; encore quelques  
» jours , et je n'en aurais plus la force. »

De son côté , Denise se dit : « Mon Dieu !

» est-ce qu'il ne voit pas que je l'aime !...  
» Je fais pourtant ce que je peux pour  
» cela !... Est-ce qu'il ne veut plus me com-  
» prendre?... Alors il faudra bien que je le  
» lui dise ; et à présent qu'il n'a plus de  
» fortune et que j'ai quelque chose , il  
» voudra peut-être bien de la petite villa-  
» geoise. »

Tout en répétant qu'il faut s'éloigner de Denise , Auguste ne quitte pas la maisonnette où il se trouve si bien ; mais un soir qu'il est seul avec la jeune fille , il lui dit :  
» Comment se fait-il , Denise , que vous ne  
» soyez pas mariée?...

» — C'est que je n'ai pas voulu , mon-  
» sieur , » répond Denise en levant sur Auguste ses beaux yeux.

» — Cependant , vous aimiez quel-  
» qu'un?... Vous me l'avez dit ; quelque  
» obstacle vous a donc empêchée d'épouser  
» celui que vous préféreriez ? »

Denise rougit et n'ose plus regarder Auguste , puis enfin elle balbutie d'une voix tremblante : « Monsieur... je vous ai menti  
» autrefois.



» — Comment cela Denise? — Vous sa-  
» vez bien, ... dans le jardin de ma tante, ...  
» quand je vous ai dit que j'avais un amou-  
» reux..... C'est que M. Bertrand m'a-  
» vait assuré que vous ne veniez pas au  
» village parce que vous aviez peur de  
» m'aimer, ... et moi, je désirais tant vous  
» voir, que pour cela, j'ai dit que je ne  
» vous aimais pas.

» — Chère Denise?... il se pourrait!... »  
s'écrie Auguste en pressant la petite sur  
son cœur.

« — Oui, voilà la vérité; et depuis j'ai eu  
» bien du chagrin de vous avoir dit cela...  
» car vous n'êtes pas venu davantage, et  
» vous avez pensé que j'en aimais un autre  
» que vous. »

Auguste regarde tendrement la jeune  
fille, mais bientôt son front se rembrunit;  
il baisse les yeux vers la terre, et paraît  
réfléchir profondément. Étonnée de son  
silence et de sa tristesse, la petite se rap-  
proche de lui, et lui dit timidement :  
« Est-ce que vous êtes fâché que je vous  
» aime?...

» — Ah! Denise, cela aurait pu faire  
» mon bonheur.... mais à présent!... —  
» Eh bien, à présent? »

Auguste ne répond rien, et la jeune fille  
lui dit au bout d'un moment : « Monsieur...  
» voulez-vous m'épouser?... »

» — Vous épouser, Denise!... — Oui;  
» autrefois je n'aurais jamais osé espérer  
» cela, car vous étiez bien riche, et vous  
» ne pouviez pas prendre pour femme une  
» villageoise. Mais vous avez perdu cette  
» fortune qui vous retenait dans le grand  
» monde; vous répétez chaque jour que  
» vous n'aimerez plus ces coquettes, ces  
» belles dames qui vous ont trompé... Ah!  
» maintenant, si vous voulez de moi... je  
» suis à vous. Je n'ai pas une grande for-  
» tune, mais j'en ai assez pour nous deux;  
» et je ne vous tromperai pas! »

Auguste est vivement ému de l'offre tou-  
chante que lui fait Denise; mais il se con-  
tente de lui presser la main en poussant un  
profond soupir. La petite attend avec im-  
patience sa réponse; le silence qu'il garde

lui fait croire que sa proposition lui a déplu ; elle s'éloigne de quelques pas et ne peut retenir ses larmes , en balbutiant : « Je vous » ai fâché en vous proposant de m'épou- » ser... Pardon , monsieur , j'ai oublié que » je ne suis qu'une paysanne... J'ai cru » que vous m'aimiez.

» — Ah ! Denise , je vous aime plus que » je n'ai jamais aimé!... le sentiment que » j'éprouve pour vous est cent fois plus » doux , plus tendre que ceux qui m'ont » fait faire tant de folies. Vous n'êtes qu'une » paysanne , dites-vous ? mais par vos ver- » tus , vos qualités , vous vaudriez une » grande dame, alors même que vous n'au- » riez pas en partage ces traits charmans , » cette grâce , cette voix touchante qui » arrive jusqu'à l'âme.

» — Vous m'aimez!... ah ! que je suis » heureuse ,... vous voulez donc bien de » moi pour votre femme ? »

Auguste la regarde tendrement , puis lui dit enfin : « Demain , Denise vous » aurez ma réponse...

» — Demain !... et pourquoi pas sur-le-  
» champ?... il faut donc bien réfléchir pour  
» cela?... — Demain , ma chère Denise. »

La petite se tait. Le reste de la soirée ,  
Auguste se montre plus tendre , plus épris ;  
ses yeux , sans cesse fixés sur Denise , expri-  
ment l'amour le plus vrai , et le soir en la  
quittant pour retourner dans son pavillon ,  
il la presse contre son cœur et semble ne  
pouvoir s'arracher de ses bras. Il la quitte  
enfin , et Denise se dit : « Oh il voudra  
» bien m'épouser!.. mais pourquoi ne pas  
» le dire tout de suite ? »

La jeune fille ne dort pas , elle est trop  
agitée pour trouver le repos ; à défaut de  
rêves , son imagination enfante mille ta-  
bleaux charmans ; elle se voit la compagne  
de l'homme qu'elle chérit , elle passe près  
de lui le reste de ses jours : un si doux  
avenir vaut bien les rêves les plus agréables,  
et l'on ne cherche pas à s'endormir quand  
on tient le bonheur en réalité.

Enfin le jour est venu Denise se lève ,  
et reste plus long-temps que de coutume

à sa toilette : cela est bien pardonnable , quand on sait que l'on va paraître devant celui que l'on désire nommer son époux. Elle sort de sa chambre , et se rend au jardin , où chaque matin elle trouve Auguste ; mais il n'y est pas , et la petite s'étonne qu'il dorme encore , car elle pensait qu'il avait dû éprouver la même insomnie qu'elle , et qu'il serait pressé de la revoir.

Elle va s'asseoir sous le bosquet où ils ont causé la veille ; de là , ses yeux voient le pavillon ; elle attend avec impatience qu'Auguste en sorte , mais la porte du pavillon ne s'ouvre pas , et c'est Coco que Denise n'avait pas encore vu et qui accourt vers la jeune fille en tenant une lettre à la main.

« Tiens , ma petite Denise , mon bon » ami m'a donné cela pour toi , » dit Coco , en présentant la lettre. — « Ton bon ami ? » tu as donc déjà vu M. Auguste ? — « Oui ; oh ! il était levé avant le jour. » — Où donc est-il maintenant ? — Il m'a bien embrassé , puis il est sorti ; je ne sais pas où il est allé. »

Denise sent déjà quelque chose qui l'opresse ; elle ouvre la lettre en tremblant , et lit : « Je vous aime , ma chère Denise , ne » doutez pas de mon amour ; mais irai-je » unir ma misère à votre sort , après avoir » par ma faute perdu ma fortune ; irai-je » vous offrir la main d'un homme , qui ne » connaît pas même les travaux champêtres » par lesquels on peut faire valoir votre » bien ? Non , Denise , je ne suis pas digne » d'être votre époux , je ne puis me résoudre à vivre aux dépens d'une femme qui, » pour moi, sacrifierait un heureux avenir. » Votre bon cœur vous aura sans doute » portée à me faire l'offre de votre main , » peut-être même n'avez-vous feint de » m'aimer que pour m'engager à accepter » vos offres généreuses ; mais je ne le dois » pas. Adieu , Denise , si je redevenais riche, » je volerais près de vous ; mais je ne l'espère plus ! Adieu , j'irai vous revoir » lorsque j'aurai la force de ne plus vous » regarder que comme ma sœur. »

Une pâleur mortelle couvre le front de



la jeune fille, qui laisse tomber la lettre en s'écriant : « Il ne croit pas à mon amour !

« — Eh bien, et mon bon ami ? dit  
» Coco, t'écrit-il où il est allé ? — Hélas,  
» il nous abandonne, il nous fuit.... ; il  
» pense que nous ne l'aimons pas ... »

Denise fond en larmes, l'enfant court dans ses bras, elle le presse contre son cœur et lui dit en sanglotant : « Ah ! j'en mourrai de chagrin.... tu lui diras que c'est lui qui en est cause... peut-être alors croira-t-il que je l'aimais ? »

---

---

**CHAPITRE VI.**

Encore Virginie.

**AUGUSTE** a quitté de grand matin la jolie maisonnette où il a passé quinze jours , qu'il regarde comme les plus beaux de sa vie. Ce n'est pas sans effort qu'il s'est arraché d'auprès de Denise ; il faut beaucoup de courage pour quitter une femme que l'on aime , lorsqu'elle vient elle-même de nous offrir son cœur. Mais on doit se rappeler qu'Auguste a été riche , et tout sentiment d'orgueil n'est pas éteint en lui ; sa fierté ne peut s'habituer à l'idée de n'offrir à Denise que la main d'un malheureux privé de toute ressource , enfin il craint que ce ne soit par reconnaissance de ce qu'il

a fait pour Coco , par bonté, par humanité même , que la jeune villageoise lui offre sa main. Un cœur froissé par l'infortune se blesse facilement ; la crainte d'une humiliation rend injuste ; un bienfait semble une aumône ; les consolations ne sont plus que de la pitié.

Avec son petit paquet noué au bout de son bâton, Auguste s'est mis en route pour Paris. En revoyant la grande ville , il ne peut retenir un soupir, puis il enfonce son chapeau sur ses yeux et marche la tête baissée , craignant de rencontrer quelque ancienne connaissance. Ce n'est pourtant pas un crime d'être pauvre , pourquoi donc un malheureux semble-t-il éviter les regards, lorsque tant de coquins vont têtelevée ; pourquoi sera-t-on plus honteux de dire : je n'ai pas le sou, que de dire : j'ai cent mille francs de dettes ? C'est que dans le monde on ne voit , on ne recherche , on n'aime que les gens qui ont de l'argent ; quel'on ferme trop souvent les yeux sur la source des richesses d'une foule d'intrigans

qui brillent aux dépens de vingt familles qu'ils ont ruinées, et qui, du haut de leur calèche et de leur brillant équipage, narguent ceux qu'ils ont réduits à la mendicité ; c'est que l'on excuse tous les vices chez celui qui sait les couvrir d'or, et que l'on ne pardonne pas une erreur à un pauvre diable ; c'est que l'on fera des politesses à une Messaline parée de diamans et de cachemires, et qu'on fermera sa porte à la jeune fille qui s'est donnée par amour à un homme qui ne peut pas l'entretenir. Tout cela est triste, mais tout cela est vrai.

Auguste n'a garde de passer rue Saint-Georges ; il se dirige vers le Marais. Il faut qu'il mette la plus grande économie dans sa dépense. C'est dans une vieille maison de la rue de Berry qu'il trouve un cabinet, soi-disant garni, situé au sixième étage, et qu'il peut habiter moyennant quinze francs par mois, dont il paie la moitié d'avance.

Celui qui passait ses jours dans les plaisirs, qui donnait le ton pour les manières et l'élégance, qui était recherché, fêté,

que l'on se disputait dans les réunions et que les femmes étaient fières de subjuguier, le brillant Dalville se voit réduit à habiter un grenier, à coucher sur un mauvais grabat. En entrant dans le misérable réduit qu'on vient de lui louer, il n'est pas maître d'un sentiment douloureux et se laisse tomber sur une chaise qui chancelle sous lui. En portant les yeux sur des murs que couvrent à peine quelques lambeaux de papier, en considérant des mansardes en ruine et les meubles de son cabinet, Auguste se rappelle la chambre du vieux Dorfeuil ; il se rappelle surtout le récit du vieillard, et laisse tomber sa tête dans ses mains en se disant : « Cela ne m'a pas » corrigé ! »

Au bout de quelques instans, rappelant son courage, il prend son porte-feuille, y regarde une liste qu'il a faite de toutes les personnes qui lui doivent de l'argent, et se promet d'employer la journée du lendemain à visiter ses débiteurs. Dans ce moment, la rentrée d'une seule créance lui

serait d'un grand secours ; malgré toute l'économie avec laquelle il a voyagé , après avoir payé la quinzaine de son cabinet , il ne lui reste plus que onze francs. Il s'est recommandé à la maîtresse de la maison pour des leçons de musique ou de dessin ; mais trouvera-t-il des élèves , et avant de toucher le prix de ses leçons , comment vivra-t-il ? De telles réflexions ne pouvaient pas donner un aspect plus riant au séjour qu'il habitait ; si du moins son ancien compagnon avait encore été là pour lui donner des consolations , pour ranimer son courage. Souvent , poussé par l'habitude , Auguste se retournait et cherchait Bertrand près de lui ; mais , au moment de l'appeler encore , il se souvenait de son abandon et son cœur était de nouveau déchiré.

Auguste a eu un moment la pensée de se rendre à son ancien logement pour savoir si Schtrack a vu Bertrand , et si celui-ci est à Paris ; mais il renonce à faire cette démarche , en songeant qu'il pour-



rait rencontrer Bertrand chez le vieux portier, et qu'il ne doit point courir au-devant d'un homme qui, par son ingratitude, s'est rendu indigne de ses regrets.

C'est en pensant à Denise, en se rappelant les doux instans qu'il vient de passer près d'elle, qu'Auguste cherche à oublier sa triste position. Chez Denise il sait bien qu'il trouvera toujours un asile, mais il ne peut se résoudre à vivre aux dépens de la jeune fille ; il se dit : « C'est par pitié peut-être qu'elle m'offrait sa main. »

Le lendemain, après avoir bien brossé son vieil habit et tâché de déguiser sa misère, Auguste se met en route pour chercher ses débiteurs. Ses deux premières courses ne sont pas heureuses : l'un est mort, l'autre est parti pour Bordeaux où Auguste ne peut pas aller le chercher. Chez un troisième, il est plus heureux ; c'est un jeune homme qui, comme Dalville, était toujours dans les plaisirs ; il est en train de faire sa seconde toilette lorsque son créancier parvient jusqu'à lui.

On ne se dérange pas pour un homme pauvrement mis, et le jeune homme qui ne reconnaît pas Dalville, lui dit en continuant d'ajuster sa cravate : « Que voulez-vous ? — Vous voir d'abord.... Est-ce que Léon ne me reconnaît pas ? »

Surpris de s'entendre appeler par son nom de baptême, le jeune homme jette un regard méprisant sur Auguste, en disant : « Le diable m'emporte si je vous connais, est-ce qu'il a jamais pu exister de rapports entre nous ? — Oui, monsieur, car Auguste Dalville a eu plusieurs fois l'occasion de vous rendre service.

» — Auguste Dalville!... » s'écrie le jeune homme en se retournant de nouveau ; « comment, mon cher, est-ce que c'est toi ? — Moi-même ! — Oh ! pas possible !... tu es fait comme un voleur !... est-ce que tu sors de prison ? — Non, Dieu merci, quoique fort malheureux, je ne me suis jamais mis dans le cas d'être emprisonné. — Écoute donc, mon cher, ça n'empêche pas d'être honnête ça... j'ai été

» plus d'une fois à Sainte- Pélagie , moi , et  
» il est probable que j'irai encore... Ce  
» pauvre Auguste... Maudit nœud , je n'en  
» viendrai jamais à bout... Eh ! quel ha-  
» sard t'amène , mon cher ami , depuis un  
» siècle on ne te rencontre plus nulle part.  
» Voilà trois ans que j'ai quitté Paris ;  
» j'ai été en Italie en Angleterre... — Oh !  
» diable ! et dis-moi : est-il vrai que les  
» Anglais mettent leur cravate en *groom* ?  
» — Ce n'est pas de cela que je me suis  
» occupé dans mes voyages. Je vous l'ai  
» dit , Léon , je ne suis pas heureux ; mais  
» lorsque j'étais riche , vous avez eu plus  
» d'une fois recours à ma bourse , je vous  
» ai prêté plus de mille francs , la moitié  
» de cette somme me serait maintenant  
» fort nécessaire , et je viens vous prier de  
» me donner cet à-compte sur ce que vous  
» me devez.

» — Parbleu , mon cher Auguste , tu  
» prends bien mal ton temps. J'ai perdu  
» hier à la roulette tout ce qui me restait...  
» J'avais voulu essayer de tenter la for-

» tune!... Je n'ai plus rien ; et si je ne  
» trouve pas aujourd'hui une dizaine de  
» louis pour mener au bois de Boulogne  
» une petite femme charmante , je suis un  
» homme perdu... Il est probable que ma  
» belle ira au bois avec un autre , et tu sens  
» bien... Trouves-tu ma cravate bien mise?  
» — Léon , je vous croyais un meilleur  
» cœur. Vous trouverez dix louis pour  
» aller promener votre belle , et vous ne  
» les trouverez pas pour moi à qui vous  
» devez ; pour moi , qui suis dans une fâ-  
» cheuse position...

» — Mon cher , je ne te dis pas que je  
» ne les trouverai point... Reviens dans  
» quelques jours , je te promets de mettre  
» de côté tout ce que je gagnerai au jeu ,  
» et ce sera pour toi... Mon pauvre Dal-  
» ville , d'honneur je suis désolé... Voilà  
» un bout de col qui ne se tient pas bien ;  
» c'est une chose terrible.. ça dérange  
» toute l'harmonie d'une toilette. »

Auguste sort de chez le jeune fat en s'é-  
tonnant d'avoir pu faire autrefois sa so-

ciété d'un homme dont la tête est aussi vide que le cœur. Il se rend à la demeure d'autres débiteurs. Les uns sont absents, les autres ont changé de logement.

Auguste rentre chez lui harassé de fatigue en conservant peu d'espoir d'être plus heureux le lendemain. Pendant plusieurs jours il ne cesse de courir après ses débiteurs; mais la plupart sont introuvables, ou invisibles: ceux qu'il parvient à voir n'ont jamais d'argent, et il lui est impossible de ressaisir chez lui le jeune Léon. Il a cherché en vain la demeure du marquis de Cligneval; mais un jour en retournant chez lui, il aperçoit M. le marquis. Auguste court à lui et l'arrête.

« — Que me voulez-vous? » dit M. de Cligneval avec hauteur. — « J'ai à vous » parler, monsieur. — Je ne vous con- » nais pas.

» — Vous ne me connaissez pas? » s'écrie Auguste avec fureur et en barrant le passage au marquis qui allait s'éloigner. Le ton d'Auguste, le feu de ses yeux ren-

dent sans doute la mémoire à M. de Cligneval, qui tâche de sourire en reprenant : « Ah ! pardon !... un million de » pardons !... c'est M. Dalville... j'étais si » préoccupé... j'allais dîner... on m'attend... et... — Monsieur, depuis long- » temps vous me devez de l'argent que » vous ne m'aviez emprunté que pour » quelques jours. — Je vous dois de l'argent?... Oh ! je vous assure que vous » vous trompez !... — Comment ! monsieur... — Oh !... permettez !... je vous » ai payé, je vous réponds que je vous » ai payé.... il y a déjà long-temps, c'est » pour cela que vous l'aurez oublié... — » Vous osez me soutenir... — Mon cher » ami, vous confondez ma dette avec celle » d'un autre, vraiment je vous ai payé !... » cherchez bien... vous vous rappellerez... » ces choses-là trompent quand on prête à » beaucoup de monde... on oublie : c'est » comme au boston, il y a des gens qui » vous demandent toujours deux fois pour » le coup... adieu, au revoir je vais » dîner. »



M. de Cligneval est déjà loin. Auguste est resté pétrifié de l'impudence de son débiteur ; mais que faire à un homme qui nie sa dette et contre lequel on n'a point de titre ? lui donner des soufflets , ce serait au moins un dédommagement , et cependant la justice vous donnerait tort.

Auguste rentre chez lui , plus triste , plus accablé encore , et pour surcroît de maux , la fatigue , l'inquiétude ont allumé son sang. La fièvre le dévore ; il est seul , sur un grabat , et bientôt il lui sera impossible de se procurer les objets qui lui seraient nécessaires pour recouvrer la santé.

Étendu sur son lit , où il a passé toute la journée , Auguste cherche le sommeil qui fuit sa paupière. Il souffre , il respire avec peine , et les accens de la gaieté troublent le silence de son asile. La personne qui habite au-dessous de lui paraît chanter en travaillant ; sa voix perce à travers le mince plancher qui la sépare du pauvre malade ; et de son lit de souffrance celui-ci

distingue de temps à autre un refrain de chansonnette ou un air de vaudeville.

« Ceux-là, se dit-il, n'ont pas la fièvre  
» comme moi!... ah! ce serait bien le cas  
» d'être philosophe; mais la nature parle  
» plus haut que la philosophie. »

Après une nuit passée sans repos, le malheureux, que la soif dévore, s'aperçoit qu'il n'a plus d'eau pour la satisfaire. Il rassemble ses forces, quitte son lit, et se traîne jusque chez sa portière, car il n'ose pas s'adresser à des voisins, et d'ailleurs il est seul entre deux greniers à son sixième étage. La portière, en voyant Auguste, s'écrie : « Ah! vous êtes malade, monsieur!...  
» — Oui, je souffre beaucoup depuis hier.  
» — Faut vous soigner, faut pas sortir. —  
» Ah! cela me serait bien impossible. —  
» Laissez la clef à votre porte, monsieur,  
» j'irai voir ce soir s'il vous faut quelque  
» chose. »

Auguste remercie la portière, regagne avec peine son grenier et se rejette sur son grabat.

La portière aimait à causer, comme toutes ses pareilles, et bientôt les gens de la maison qui s'arrêtèrent dans sa loge, surent qu'il y avait au sixième un jeune homme d'une figure fort distinguée, qui allait probablement avoir une fluxion de poitrine.

Parmi les personnes qui entrèrent chez la portière, se trouva la chanteuse, qui logeait au-dessous du malade; cette chanteuse n'était autre que Virginie, qui à force de faire des folies et des conquêtes n'avait pas non plus attrapé la fortune. Ensuite, les folies fanent vite le teint, les veilles cernent les yeux, les fatigues en tous genres nuisent à la beauté; et la beauté était presque la seule richesse de Virginie qui, avec trois ans de plus, avait des amoureux de moins. Tout cela était cause qu'on logeait au Marais dans un très-modeste appartement du cinquième étage, que l'on passait souvent ses soirées à travailler, parce qu'on ne trouvait plus pour chaque soir une partie de plaisir, et enfin que l'on chan-

tait en travaillant, parce qu'on avait conservé sa gaieté et sa voix.

Virginie avait bon cœur, elle n'avait jamais péché que par excès de sensibilité; mais il y a des femmes qui n'en ont que pour le plaisir, et Virginie en trouvait encore pour les infortunés. En apprenant qu'il y a au-dessous d'elle un jeune homme qui est malade et qui est seul, Virginie dit à la portière : « Avez-vous été voir s'il n'a besoin de rien? — Je n'y suis pas encore » allée parce que j'ai mon pot-au-feu à soigner, mais j'y monterai ce soir. — Eh bien! vous êtes encore bonne enfant, et d'ici là si ce pauvre monsieur est plus mal?... je vais y aller, moi; je suis seulement fâchée de ne pas avoir su cela plus tôt, car j'ai chanté hier toute la soirée, et, quand on a la fièvre, on n'aime pas les roulades; mais j'étais en voix! j'aurais joué Armide!... je vais voir mon voisin... Vous dites qu'il est jeune? — Mais certainement, un homme de vingt-neuf ans environ. — Pauvre garçon! il est peut-

» être malade d'amour !... Oh ! non , les  
» hommes n'en perdent jamais la santé...  
» Je suis curieuse de le voir... il serait  
» vieux , j'irais tout de même , mais un  
» jeune homme , c'est toujours plus sédui-  
» sant. »

Virginie monte lestement l'escalier et sans s'arrêter chez elle , arrive au sixième ; la clef était sur la porte du cabinet d'Auguste. « Quand on demeure là , se dit Virginie , on ne mange pas de petits pois au mois de janvier ! » et elle frappe doucement à la porte , en disant : « Monsieur , c'est votre voisine d'au-dessous , qui vient savoir si vous avez besoin de quelque chose ? »

On ne répond pas. Elle se décide à ouvrir doucement la porte ; elle entre dans le galetas auprès duquel sa chambre est un palais. Elle s'approche du lit sur lequel est couché le malade , dont la fièvre a redoublé et qui n'a plus la force d'ouvrir les yeux ; elle penche sa tête vers lui et pousse un cri en reconnaissant Auguste.

Ce cri fait ouvrir les yeux au malade, il essaie de tendre sa main à Virginie, tandis que celle-ci se jette sur lui, l'embrasse à plusieurs reprises, essuie le sueur qui coule de son front, et le moment d'après mouille son visage de ses larmes, en s'écriant :  
« C'est toi, Auguste!... c'est toi! ah! mon  
» Dieu!... dans ce grenier!... sur ce grabat!... mon pauvre ami!... seul, malade!... et je ne le savais pas!... pauvre  
» Auguste!... et je chantais hier pendant  
» qu'il gémissait!... ah! je sens que ça  
» m'étouffe... je ne peux plus parler. »

Mais enfin Virginie sent que ses pleurs et ses baisers ne suffisent pas au malade, qui lui fait signe que la soif le dévore.

« Attends!... attends, mon ami, lui dit-elle, je vais te donner... Eh! mon Dieu,  
» il n'y a rien ici que de l'eau! mais cela  
» ne te vaut rien, cela redouble ta fièvre...  
» Je vais courir;... il faut que le médecin  
» vienne sur-le-champ,... je vais le chercher,... je vais,... ne t'impatiente pas,  
» mon ami; oh! je ne serais pas long-temps,



» et à présent tu ne seras plus seul ; je ne  
» te quitterai plus ! »

Et Virginie court à la porte , revient encore vers le lit , recouvre le malade , lui arrange la tête , puis descend l'escalier quatre à quatre , et arrive tout effarée chez la portière , en disant : « Un médecin « où y a-t-il un médecin ? — Mais il y  
» en a plusieurs dans le quartier... Est-ce  
» que le monsieur est plus mal ? — Son  
» adresse , bien vite... — L'adresse d'un  
» médecin ? d'abord , nous en avons un  
» dans la rue.... là bas , à côté de la frui-  
» tière ; ensuite , il y a celui qui m'a sai-  
» gnée... mais... »

Virginie n'écoute plus la portière , elle est déjà à l'adresse qu'on lui a donnée , elle monte chez le médecin et le supplie de venir sur-le-champ voir un malade , avec cet accent que les femmes seules savent prendre quand il s'agit de l'objet de leur tendresse. Le médecin ne répond pas , mais il prend son chapeau , cela valait mieux , et suit Virginie qui le conduit chez Au-

guste ; il monte les six étages presque aussi vite qu'elle , et entre dans le galetas sans paraître remarquer autre chose que le malade. Honneur aux gens qui consacrent leur vie à soulager l'humanité , et qui montrent le même empressement pour le pauvre que pour le riche. Le nombre en est grand , et si Molière a fait des plaisanteries sur les médecins , sans doute il serait le premier aujourd'hui à leur rendre justice.

Virginie regardait avec inquiétude la figure du docteur , pendant que celui-ci tâtait le pouls du malade. Les yeux du médecin n'annonçaient rien de bon : tandis qu'Auguste , indifférent à tout ce qui se passait autour de lui , semblait ne plus rien voir , ne plus rien entendre.

« Eh bien , monsieur ? dit enfin Virginie. — Ce jeune homme n'est pas bien ,... la fièvre est forte ,... tout annonce qu'elle doit augmenter encore ; » cependant , avec beaucoup de soin , j'espère que nous le sauverons. — Ah ! mon-

» sieur, ne négligez rien, je vous en prie. —  
» Mais il est bien mal ici... la petitesse de  
» ce cabinet, le peu d'air qu'il y respire,...  
» l'ardeur du soleil qui darde sur les toits  
» et rend ces mansardes brûlantes;... ce  
» séjour est fort malsain. — Ah! dès au-  
» jourd'hui il quittera ce grenier,... il ha-  
» bitera ma chambre tant qu'il sera ma-  
» lade. C'est ici dessous, il y sera bien  
» mieux, au moins elle est grande, on  
» peut s'y retourner. Il y serait déjà si ja-  
» vais pu seule l'y transporter... Si vous  
» étiez assez bon pour m'aider, monsieur,  
» ce serait bientôt fait! — Voyons, made-  
» moiselle. »

Et le médecin se rapproche du grabat, soulève le seul matelas qui soit sur la paille; Virginie en fait autant de l'autre côté : tous deux emportent ainsi Auguste et le descendent à l'étage au-dessous, puis le déposent sur le seul lit qui soit dans la chambre.

« Où coucherez-vous donc, mademoi-  
» selle? dit le médecin à Virginie. — Oh!

» monsieur , cela ne m'inquiète pas. Je  
» descendrai la paillasse qui est là-haut ;  
» d'ailleurs , tant qu'il sera malade , je  
» n'aurai pas envie de dormir. »

Le médecin la regarde de nouveau , puis écrit une ordonnance , et s'éloigne en promettant de revenir le lendemain de grand matin.

Virginie , restée seule , regarde l'ordonnance et cherche à lire , en disant : « Dieu !  
» que ces médecins écrivent mal ! comme  
» des chats. Sirop de.... infusion de...  
» c'est égal , l'apothicaire comprendra ;  
» le plus clair c'est qu'il faut des sirops ,  
» des tisanes ;... par conséquent de l'ar-  
» gent. Pauvre Auguste , je suis bien sûre  
» qu'il n'en a pas !... je n'en ai guère non  
» plus , mais c'est égal ; il faudra bien en  
» trouver. Il m'en a assez donné quand  
» il était riche... Allons vite chercher tout  
» ce qu'il faut. »

Virginie prend sa bourse et va acheter ce qui est nécessaire pour faire la tisane que le médecin a ordonnée. Elle ne s'amuse

pas à babilier chez la portière et se hâte de revenir chez elle pour soigner le malade. Celui-ci , dont la fièvre s'est changée en délire , ne la reconnaît plus , et paraît être beaucoup plus mal. Virginie redouble de soins , de zèle. Elle parvient , non sans peine , à lui faire prendre de la potion qui est ordonnée ; pendant toute la nuit elle ne goûte pas un moment de repos. Sans cesse près du lit du malade , elle ne le quitte que pour retourner à son ouvrage. Elle travaille en linge , car depuis que les plaisirs ont diminué , elle a senti qu'il fallait pour vivre autre chose que de beaux yeux et un joli sourire. Ce travail lui rapporte peu de chose ; mais elle redouble d'ardeur depuis qu'elle a Auguste à soigner.

Tout en travaillant , Virginie regarde encore le malade et se dit : « Pauvre garçon !... il paraît que ses voyages n'ont » pas été heureux , mais comment se fait- » il que ce brave Bertrand ne soit point » avec lui ; il faut que Bertrand soit mort » pour n'être plus auprès d'Auguste...

» C'était un ami celui-là ! non pas comme  
» ces freluquets qui le grugeaient ; et De-  
» nise qui l'aime tant !... si elle savait qu'il  
» est dans cet état !... Si je lui écrivais ;...  
» non , cela pourrait fâcher Auguste : ils  
» sont peu-être brouillés ! on ne peut pas  
» savoir !... Il faut le guérir d'abord après  
» cela il me contera toutes ses aventures »

Le lendemain le docteur est exact ; il ne peut encore prononcer sur l'état du malade, mais il promet de revenir dans la soirée et recommande à Virginie les mêmes soins.

Pendant trois jours Auguste est fort mal. Le docteur n'a point ménagé ses visites, et Virginie a fait exactement tout ce qu'il a prescrit. Mais vers le soir du troisième jour, elle ne trouve plus rien dans sa bourse, et n'a point d'ouvrage prêt à rendre. Cependant il faut de l'argent pour mille choses nécessaires au malade ; mais Virginie n'est jamais embarrassée : elle détache des bracelets et des boucles d'oreilles, seuls bijoux qui lui restent du temps de



son ancienne élégance, et elle court les vendre chez un bijoutier aussi gaiement que si elle allait en partie fine.

Les soins de virginie et du médecin ne sont point infructueux. Le quatrième jour Auguste est mieux; il n'a plus le délire, et se voit avec étonnement dans une chambre qu'il ne connaît pas. Il serre la main à Virginie et veut parler; mais le docteur a recommandé le repos, et Virginie dit à Auguste : « Tais-toi, attends pour causer » que tu sois rétabli; en attendant ne t'in- » quiète de rien; tu es chez moi, et je te » soignerai aussi bien que si tu avais douze » nègres; tout ce que je te demande c'est » de bien boire de la tisane et de ne penser » qu'à des bosquets de roses. Quand tu iras » mieux encore, je te chanterai tout ce » que tu voudras; je danserai même, si ça » t'amuse, afin de te rendre ta gaieté. »

Auguste sourit et se tait. Le mieux continue, mais la convalescence doit être fort longue; et comme avec un malade il faut sans cesse se procurer mille choses, l'ar-

gent des bijoux est bientôt dépensé , Alors pendant qu'Auguste dort , Virginie regarde dans sa garde-robe tout ce qui est superflu ; à la rigueur , il n'y aurait que le nécessaire , cependant elle trouve moyen de faire un paquet de plusieurs objets en se disant : « Cela me débarrassera d'un tas de » vieilleries qui m'ennuyaient. » Et le paquet va rejoindre les bijoux.

Auguste , ayant un peu plus de force , peut faire à Virginie le récit de ses aventures. Lorsque celle-ci apprend que c'est Bertrand qui a volontairement quitté son maître , elle laisse échapper de ses mains une tasse de tisane qu'elle allait présenter à Auguste , en s'écriant : « Les bras m'en tombent ! Ce Bertrand que je jugeais digne » d'être embaumé !... que je croyais un caniche pour l'attachement !... Fiez-vous » donc aux hommes ! Mon ami , il faut » que la bière de tes Anglais lui ait changé » tous les sentimens. »

Mais quand Auguste fait le récit de son séjour chez Denise , Virginie l'interrompt

pour lui conter le chagrin de la petite villageoise , son désespoir en apprenant son départ , enfin tout l'amour qu'elle a pour lui. « Il se pourrait ! dit Auguste , elle » m'aime réellement ! elle ne m'a donc » pas trompé !... Ce n'est pas seulement » par pitié qu'elle m'offrait sa main !...

» — Comment si elle t'aime ! elle vous » adore monsieur ; cette pauvre petite me » faisait une peine !... elle pleurait tant ! » Mais ces messieurs sont uniques ! quand » on les aime , ça les étonne ; quand on ne » les aime pas , ça les étonne encore.

» — Ah ! Virginie ! quel plaisir tu me » fais ! — En ce cas rétablis-toi bien vite , » et va consoler cette pauvre Denise. — » Oh ! non !... je n'irai pas. — Comment , » vous n'irez pas ? Vous savez qu'elle vous » aime , qu'elle se désole de votre absence » et vous n'irez pas la retrouver ? — Je » suis dans la misère , je ne puis accepter » sa main. — Mon bon ami , voilà une délicatesse qui n'a pas le sens commun. » Quand les gens nous aiment bien , ce qui

» est à eux est à nous , et si un prince de-  
» venait amoureux de moi , quoique je n'aie  
» rien non plus , je ne ferai pas la moin-  
» dre façon pour l'épouser. »

Auguste se tait et Virginie ne lui parle plus d'une chose qui semble le chagriner. Pour rendre des forces au malade , ce ne sont plus des tisanes qu'il doit prendre , c'est du vin vieux , de bons consommés que le médecin lui ordonne ; Virginie qui , pour faire de l'argent , visite en vain ses tiroirs , se décide à vendre un chall , qui est la plus belle parure et qu'elle ne quittait presque pas.

Mais Auguste voit tout ce qu'il coûte à Virginie ; la peine qu'il en ressent retarde encore sa convalescence. Il la contemple , travaillant sans cesse , passant une partie des nuits à l'ouvrage , et il soupire et se disant : « C'est pour moi qu'elle se tue !... et » je ne pourrai pas reconnaître tant de » soins !... »

Lorsque Virginie revient chez elle après s'être procuré de l'argent pas le dernier

moyen qui lui restait , Auguste saperçoit qu'elle n'a plus le chall qu'elle portait habituellement ; il lui dit d'une voix faible :

« D'où venez-vous donc , Virginie . — De  
» me promener un peu , de prendre l'air...  
» J'ai vu que tu dormais , et que tu n'avais  
» pas besoin de moi . — Pourquoi donc n'a-  
» vez-vous plus votre chall ? — Mon  
» chall?... mais je ne l'ai pas mis parce  
» qu'il faisait trop chaud . — Vous l'aviez  
» en sortant . — Je l'avais... Tiens , la vé-  
» rité , c'est que je l'ai prêté à une amie qui  
» va ce soir dans le beau monde... mais elle  
» me le rendra . — Virginie , vous me trom-  
» pez . — Non , monsieur , je ne vous trompe  
» pas... — Je vous coûte beaucoup... et  
» pour me soigner , pour que je ne man-  
» que de rien , vous vous privez de tout !  
» vous vous dépouillez pour moi !... —  
» Qu'est-ce que ces idées-là , monsieur Au-  
» guste ? je me prive de tout !... Je ne me  
» prive de rien , entendez-vous , monsieur ;  
» qui est-ce qui vous a dit que je n'étais  
» pas à mon aise , que je n'avais pas d'ar-

» gent de côté?... — Et tu travailles une  
» partie de la nuit? — Je travaille parce  
» que cela m'amuse, et que je n'aime pas  
» dormir. Du reste, je ne manque de rien...  
» j'avais du *mégo*, je suis bien la maîtresse  
» de le dépenser... Me dire qu'il me gêne!  
» fi! que c'est vilain; moi! qu'il a tant de  
» fois obligée, être fâché de ce que je le  
» soigne... Non, monsieur aimerait mieux  
» que ce fût une autre, peut-être. Si vous  
» me dites encore des bêtises comme cela,  
» je jette le pot-au-feu par la fenêtre.  
» Quant à mon chall, c'est vrai que je ne  
» l'ai plus, mais il me déplaisait; d'abord  
» la couleur n'est plus à la mode, ensuite  
» je ne veux plus de rosaces, c'est mau-  
» vais genre. »

Auguste ne dit plus rien; il se contente de soupirer, en pressant dans les siennes la main de Virginie, et celle-ci affecte d'être plus gaie que j'amaï, et fredonne toute la journée pour lui prouver qu'elle n'a nul regret de son chall.

Le médecin est venu voir son malade;



il le trouve beaucoup mieux, il complimente Virginie sur les soins qu'elle lui a prodigués, et celle-ci, quoique ne sachant pas comment elle le paiera, le prie de lui dire ce qu'on lui doit. Mais le docteur lui répond qu'il ne se fait jamais payer quand il va plus haut qu'un quatrième; et il se dérobe aux remerciemens d'Auguste et de Virginie, en recommandant de nouveau au convalescent de se ménager, et d'attendre pour sortir, le retour de ses forces.

« Voilà un bien digne homme, » s'écrie Virginie, en regardant le médecin s'éloigner. « Il n'est pas beau, certainement on » ne peut pas dire qu'il soit beau; il a même » un œil un peu plus petit que l'autre; eh » bien! il me fait l'effet d'un amour, de » puis que j'ai vu l'empressement qu'il a » mis à te soigner. »

Auguste sourit; les discours de Virginie ramènent souvent la gaieté dans ses yeux; mais lorsqu'il pense à sa situation, son front se rembrunit et il soupire, malgré tous les efforts de sa garde, qui lui répète

sans cesse : « Tu ne soupirais pas tant que  
» ça , quand tu me faisais la cour. »

Auguste voudrait déjà se lever et sortir , mais il n'en a pas encore la force , et cependant Virginie lui donne tout ce que le médecin a prescrit ; mais la convalescence doit être longue : et tout en disant chaque jour à Auguste qu'il ne s'inquiète pas et qu'elle a de l'argent pour long-temps , Virginie s'aperçoit un matin qu'il ne lui reste plus rien de la vente de son chall.

Cependant , le docteur , qui est encore venu la veille voir son malade , a dit qu'il pouvait manger du poulet ; et Virginie , tout en fouillant dans ses coffres , dans ses tiroirs et dans sa bourse où elle ne trouve rien , se dit tout bas : « C'est égal , le mé-  
» decin a dit qu'il pouvait manger du pou-  
» let , et je veux qu'il en mange aujour-  
» d'hui !... J'ai beau chercher... rien qui  
» puisse faire de l'argent... pas seulement  
» de quoi avoir une alouette... et mon ou-  
» vrage ne sera fini qu'après-demain ; tant  
» pis !... quaud je devrais me mettre en

» gage moi-même, il mangera du poulet  
» aujourd'hui. »

Et Virginie met son chapeau, son petit  
fichu qui a remplacé le grand chall; puis,  
laissant Auguste encore endormi, sort  
doucelement de chez elle en se disant : « Je  
» ne rentrerai pas sans un poulet. »

---

**CHAPITRE VII.**

Celui qu'on devait attendre; retour au village.

**VIRGINIE** marchait sans trop savoir où elle irait; elle cherchait dans sa mémoire qui pourrait l'obliger, et la mémoire est souvent en défaut quand on lui demande le nom d'un véritable ami. Si Cézarine eût été encore à Paris, Virginie n'aurait point hésité à se rendre chez elle, parce qu'elle connaissait la bonté de son cœur; mais Cézarine courait alors sur les traces de son Théodore qui avait quitté la capitale, et son Théodore la menait très-loin.

Les autres connaissances de Virginie lui offraient trop peu de ressources, et il en était plusieurs auxquelles elle n'aurait pas

voulu s'adresser. Cependant le résultat de chaque réflexion était toujours : « Il me » faut un poulet pour Auguste , et j'en au- » rai un ; je ne sais pas trop comment je » ferai, ... mais chaque fois que je me suis » mis dans la tête de faire une chose , j'y » suis toujours parvenue. et il s'agissait » souvent d'objets beaucoup plus intéres- » sans qu'un poulet : ce serait bien le diable » si pour une petite volaille je n'en venais » pas à mon honneur. »

Et Virginie s'arrêtait devant les marchands de volailles et devant les rôtisseurs ; elle passait et repassait , se creusait la tête, n'y trouvait pas d'argent et poussait un gros soupir en regardant ce dont elle voulait régaler le convalescent.

Les mines drôles de Virginie , dont la mise décente n'annonçait pas le besoin , et les yeux qu'elle lançait aux poulets rôtis , faisaient quelquefois sourire les passans , qui ne voyaient dans l'extase de la grisette qu'un sentiment de gourmandise ; et celle-ci , en voyant sourire ceux qui la regar-

daient , murmurait entre ses dents : « Les » imbéciles !... quand ils me riront au » nez... qu'est-ce que cela me fait ! Pas un » n'aura seulement la galanterie de m'of- » frir un poulet !... les hommes devien- » nent bien peu aimables. »

Depuis dix minutes , Virginie tournait et retournait devant la boutique d'un rô-tisseur , et auprès de cette boutique était celle d'une petite mercière. Virginie n'a-  
vait pas remarqué la mercière , parce qu'elle ne lorgnait que des poulets , mais à travers ces montres chargées de gants, de fil et de ruban , la petite marchande avait remarqué Virginie dont l'air singulier de-  
vait effectivement piquer la curiosité. Les femmes ont un instinct de sentiment qui leur fait comprendre tout de suite ce que les hommes seraient une heure à deviner , et ce que même ils ne devinent pas tou-  
jours. La jeune mercière voit dans les yeux de Virginie que ce n'est pas un sen-  
timent de gourmandise qui la fait rester en contemplation devant la marchandise de



son voisin. Elle sort par le fond de la boutique, sa cour est aussi celle du rôtiisseur ; elle entre par-là chez celui-ci , se fait donner un beau poulet gras , l'enveloppe dans un double papier , et rentre chez elle par le même chemin. Puis elle se met sur le seuil de sa porte, et regarde Virginie à qui elle ne sait comment offrir son présent ; Virginie est quelque temps sans faire attention à la jeune marchande ; cependant celle-ci la regarde d'un air si expressif , et semble avoir tant envie de lui parler , que Virginie s'approche d'elle.

Aussitôt , la jeune mercière lui dit tout bas et en rougissant beaucoup : « Madame, » vous avez sans doute oublié votre bourse... » Si vous vouliez me permettre de vous » offrir... »

Et en même temps on glissait le poulet sous le bras de Virginie , en tremblant , comme si l'on eût fait une sottise , mais on tremble souvent beaucoup plus pour faire le bien. Virginie ne peut que serrer la main de la jeune mercière, en lui disant : « Vous

» m'avez deviné... Ah ! si vous saviez le  
» plaisir que vous me faites , si vous saviez  
» pourquoi je... Mais vous me reverrez , je  
» viendrai vous remercier et m'acquitter  
» envers vous.

» — Oui, oui, madame... » dit la jeune marchande , et elle est déjà rentrée toute confuse dans le fond de sa boutique , tandis que Virginie , légère comme une plume , avec son poulet sous le bras , regagne gaiement sa demeure en se disant : « Je savais bien que j'en aurais un !... J'ai toujours de l'espérance, moi. »

Cependant le poulet n'était pas encore arrivé chez Auguste. Au détour d'une rue , Virginie , qui probablement ne regardait alors qu'à ses pieds , est brusquement coudoyée par un homme qui fait rouler la volaille sur le pavé.

« — Maudit imbécile ! » s'écrie Virginie en se baissant pour ramasser le poulet. Mais cette voix a frappé l'homme qui l'a coudoyée , et qui s'était contenté de s'excuser en suivant son chemin. Il s'arrête ,

revient sur ses pas, et s'écrie à son tour :

«—Et oui!... mille baïonnettes!... c'est  
» mamzelle Virginie!... Ah! morbleu! elle  
» pourra peut-être me donner de ses nou-  
velles!...

» — Tiens!... c'est Bertrand... dit à  
» son tour Virginie qui a aussi reconnu l'an-  
» cien caporal. C'est ce brave Ber... Ah!  
» qu'est-ce que je dis donc!... c'est un vi-  
» lain, un ingrat, un mauvais cœur, je  
» ne l'aime plus. Laissez-moi porter mon  
» poulet.... ne me retenez pas, mon-  
» sieur.

» — Que vous m'aimiez ou non, made-  
» moiselle, ce n'est pas de cela qu'il s'agit  
» dans ce moment. Un mot, s'il vous plait :  
» l'avez-vous vu, savez-vous où il est,...  
» ce qu'il est devenu? — Qui ça? — Eh!  
» morbleu, mon lieutenant, M. Auguste?  
» — Tiens! si je sais où il est!... Cette  
» question!... Lorsqu'il loge dans ma  
» chambre depuis quinze jours!...—Il est  
» chez vous!... Je l'ai retrouvé!... Je vais  
» le revoir!... »

Dans sa joie , Bertrand serre Virginie dans ses bras , et fait encore tomber le pauvre poulet qui , cette fois , roule jusque dans le ruisseau , et Virginie est prête à pleurer , et s'écrie : « Voulez-vous me laisser tranquille !... C'est pour Auguste ce poulet , et lorsque j'ai eu tant de peine à l'avoir , vous êtes cause qu'il ne pourra plus le manger?...

» — Ah !... ne pleurez pas !.. je vous en achèterai d'autres , dix , vingt poulets !... un bœuf si vous voulez... Mais pour Dieu , menez-moi bien vite près de mon lieutenant ,... il me tarde de l'embrasser !... — Comment !... Vous l'aimez donc encore ? — Si je l'aime !... Qui est ce qui a pu douter de mon attachement , de mon dévouement à sa personne ? — Ce n'est donc pas exprès qu'en Angleterre vous l'avez abandonné ? — Abandonné !... lorsque c'est pour le servir... pour le rendre au bonheur... — Ah ! ce pauvre Bertrand !... J'étais bien sûre , moi , que c'était toujours un bon gar-

» çon. Venez , mon petit Bertrand , allons  
» trouver Auguste : ah ! il sera bien con-  
» tent, quand il saura que vous êtes tou-  
» jours digne de son amitié. »

Virginie et Bertrand se dirigent vers la rue de Berri. Chemin faisant, Virginie apprend au vieux soldat tous les chagrins qui ont assiégé Auguste, et la maladie grave qu'il vient de faire. En écoutant ces détails, Bertrand s'essuie parfois les yeux, en s'écriant : « Sacrebleu !... Pourquoi ne  
» lai-je pas rejoint plus tôt ; mais je ne  
» suis de retour à Paris que d'avant-hier,  
» et demain je me disposais à aller le cher-  
» cher à Montfermeil, espérant y être  
» plus heureux que dans cette ville, où  
» depuis deux jours nous avons, Schtrack  
» et moi, couru tous les quartiers sans  
» découvrir mon lieutenant. »

On arrive chez Virginie ; en montant l'escalier, Bertrand est aussi ému que s'il allait revoir son fils, et Virginie lui dit :  
» Il ne faut pas tout de suite vous montrer  
» à Auguste ; il est encore bien faible et

» votre présence pourrait lui causer trop  
» d'émotion... Vous comprenez, Bertrand?  
» — Oui, mademoiselle. — Je vais entrer  
» d'abord, et je préparerai tout douce-  
» ment Auguste, puis ensuite je vous ferai  
» signe... — Oui, mademoiselle, j'atten-  
» drai dans une autre chambre... — Non,  
» comme je n'en ai qu'une vous atten-  
» drez sur le carré... Je laisserai la porte  
» entr'ouverte... — Fort bien; mais ne  
» soyez pas long-temps à me faire signe,  
» car je brûle de le presser dans mes  
» bras. »

On est devant la porte de Virginie, elle l'ouvre et la repousse à demi, et Bertrand se colle tout contre, osant à peine respirer. Auguste était levé et assis près d'une fenêtre; il attendait avec impatience le retour de Virginie, dont la longue absence l'inquiétait.

« — Me voici, mon ami, » dit Virginie en entrant chez elle, et tournant autour d'Auguste d'un air aussi embrassé que devant le rôti-seur. « Me voici, ... j'ai été



» un peu long-temps ;... mais c'est que...  
» j'ai fait une rencontre qui vaut bien  
» mieux qu'un poulet... — Tu as fait une  
» rencontre?—Oui... C'est quelqu'unque...  
» quelqu'un... »

Avant que Virginie ait trouvé ce qu'elle veut dire , Bertrand , qui ne peut plus y tenir , ouvre la porte , s'élançe vers Auguste et le serre dans ses bras , en s'écriant :  
« C'est moi , sacrebleu ! c'est moi !... Mais  
» je ne peux pas rester plus long-temps  
» caché... Il faut que je l'embrasse. »

Pendant quelques minutes , Bertrand ne peut quitter les bras d'Auguste , et Virginie s'écrie : « Là , voyez-vous !... il n'a  
» pas pu attendre que je lui fasse signe,...  
» il va faire mal à Auguste.

» — Non , dit le convalescent , non , le  
» bonheur n'en fait pas !... Mon pauvre  
» ami !... te voilà donc revenu !...

» — Vous avez pu croire que je vous  
» avais abandonné !... dit Bertrand , en  
» prenant la main d'Auguste. Vous avez  
» douté du cœur de votre vieux com-

» pagnon , de votre fidèle serviteur !...  
» Ah ! je conviens que mon départ précipi-  
» tité devait vous surprendre ,... mais  
» quand vous saurez !... — Te voilà , Ber-  
» trand, tout est oublié !... — Oh ! écoutez-  
» moi d'abord, et vous verrez ensuite si je  
» me suis mal conduit. Vous vous rappelez  
» que je vous laissai dans une salle de l'au-  
» berge du village où nous venions de dé-  
» jeûner. Je venais de payer notre dé-  
» pense , lorsqu'en traversant la cour , j'a-  
» perçois un homme dont la figure me  
» frappe , et que je reconnais sur-le-champ  
» pour notre fripon de Destival.

» — Destival ! s'écrie Auguste !... — Ton  
» voleur !... dit Virginie.

» — Il montait en chaise de poste au  
» moment où je l'aperçus. Il n'avait pu me  
» voir , mais la voiture était partie avant  
» que je fusse revenu de ma surprise. Alors,  
» sans me donner le temps de vous pré-  
» venir, ne voulant pas perdre une minute,  
» de crainte que notre homme ne m'é-  
» chappât, je cours à l'écurie, je selle mon

» cheval, je le monte et m'éloigne au grand  
» galop pour courir sur les traces de notre  
» fripon. Je ne tardai pas à rattraper la  
» chaise de poste ; mais en pays étranger ,  
» je savais qu'il ne serait pas facile de faire  
» regorger notre coquin , et qu'il ne fallait  
» espérer de justice que de moi-même. Je  
» suivais donc la voiture en attendant un  
» moment favorable pour trouver mon  
» homme en particulier. Pendant deux  
» jours la maudite voiture ne fait que re-  
» layer ; enfin , au bout de ce temps , en  
» passant dans un petit bourg , on s'arrête  
» à l'auberge de la poste , et mon fripon ,  
» qui a sans doute besoin de repos , descend  
» de la chaise et entre dans l'auberge ; je  
» ne tarde pas à l'y suivre et je demande à  
» parler au voyageur qui vient d'arriver.  
» On m'indique sa chambre. J'y monte ,  
» j'entre et je commence par m'enfermer  
» avec notre homme qui , en me voyant ,  
» manque de tomber en défaillance sur un  
» fauteil. Je vais à lui , je lui prends le  
» bras , et lui dis : Vous êtes un voleur ,

» vous avez ruiné mon maître , mais vous  
» n'en ruinerez pas d'autres ; je vous ai  
» appris autrefois à vous servir d'une arme,  
» nous allons voir si vous vous souvenez de  
» mes leçons... Voici deux pistolets , pre-  
» nez-en un... Nous serons très-bien dans  
» cette chambre ;... quatre pas de distance  
» suffisent quand on ne veut pas se man-  
» quer. Dépêchons. Au lieu de prendre  
» l'arme que je lui présente , le misérable  
» se jette à mes genoux et me demande  
» grâce. Moi , je lui redemande votre for-  
» tune. Il tire de sa poche un portefeuille,  
» me fait voir dedans pour cent soixante  
» mille francs de billets sur la banque de  
» France , et me jure que c'est tout ce qui  
» lui reste de ce qu'il a emporté de Paris.  
» Je réfléchis que cela vaut mieux que rien,  
» et qu'il faut d'abord vous rendre cet ar-  
» gent avant de tuer notre fripon ; je prends  
» le portefeuille , et laissant le coquin , plus  
» mort que vif , je sors de sa chambre où  
» je l'enferme , je remonte à cheval et re-  
» viens au grand galop à l'endroit où je

» vous avais laissé; en y arrivant mon  
» cheval crève, et je ne vous trouve plus.  
» Je cours de tous côtés, on ne peut me  
» donner de vos nouvelles; je prends la  
» route de l'Écosse où nous devions nous  
» rendre, Je passe trois semaines à visiter  
» jusqu'au plus petit hameau, je ne suis  
» pas plus heureux; enfin, je me décide  
» à revenir en France, et avant-hier j'étais  
» à Paris. Mon premier soin fut d'aller  
» questionner Schtrack; il ne vous avait  
» pas vu, il ignorait l'adresse de made-  
» moiselle, nous nous mîmes à battre le  
» pavé pour tâcher de vous découvrir;...  
» mais, vous voilà!... je vous ai retrouvé...  
» Je puis vous remettre ce que j'ai sauvé  
» de votre fortune!... voilà ma conduite,  
» mon lieutenant, maintenant m'en vou-  
» lez-vous encore? »

Pour toute réponse, Auguste tend ses bras à Bertrand qui lui présente le portefeuille, tandis que Virginie saute dans la chambre, danse avec les chaises, et jette sa capote en l'air, en criant: « Vive Ber-

» trand !... Auguste n'est plus pauvre !...  
» nous allons joliment nous amuser !... »

Quand ce premier mouvement d'ivresse est calmé, Auguste raconte à Bertrand ce qu'il a fait depuis qu'il l'a quitté, il ne lui cache pas l'état misérable où il était réduit, lorsque Virginie est venue dans son grenier. Il lui apprend ce qu'elle a fait pour lui, son travail, ses veilles, tous les sacrifices qu'elle faisait chaque jour pour lui avoir ce qui lui était nécessaire.

Pendant ce récit, Virginie veut faire taire Auguste en lui disant : « Ça n'est pas  
» vrai, ... il en dit beaucoup trop, ne le  
» croyez pas, Bertrand ; et d'ailleurs, si j'ai  
» fait tout cela, c'est qu'apparemment ça  
» me faisait plaisir. »

Mais Bertrand, qui n'a pu entendre sans attendrissement le récit d'Auguste, court à virginie, l'enlève dans ses bras, et l'embrasse en lui disant : « C'est bien cela !...  
» c'est très-bien !... — Oui, mais vous me  
» serrez trop fort, Bertrand. »

Les tristes pensées ont fait place à celles



du bonheur : ce n'est plus en soupirant qu'Auguste pense à Denise. Déjà il voudrait être auprès d'elle, il brûle de la revoir, de récompenser son amour, car après tout ce que Virginie lui a dit, il ne doute plus du cœur de la jeune villageoise; cependant il ne peut partir sur-le-champ pour Montfermeil; mais comme le bonheur rend vite la santé, au bout de deux jours qui se sont passés en projets charmans pour l'avenir et en emplettes pour le présent, Auguste est en état de sortir. Avant d'aller au village, d'où il pense ne pas revenir de quelque temps à Paris, Auguste termine ses affaires, il retourne chez son ancien notaire et le charge de lui placer convenablement ses fonds, dont il ne garde que ce qui lui sera nécessaire pour l'exécution de ses projets. Auguste veut assurer un sort à Virginie; depuis qu'elle est moins jeune elle désire avoir un petit établissement; Bertrand lui loue une jolie boutique; Auguste y fait porter un petit fonds de broderies, de nouveautés, et

Virginie est établie lingère, elle va s'asseoir avec fierté dans son comptoir et fait mettre sur sa porte : *à la pucelle*, en jurant à Auguste que désormais elle ne veut plus s'occuper que de son commerce.

Auguste a reçu les remerciemens de Virginie et ses complimens pour Denise, qu'elle ne veut aller voir que lorsque sa nouvelle conduite aura entièrement fait oublier l'ancienne. Il va monter en cabriolet avec Bertrand et partir pour Montfermeil, lorsque Virginie s'écrie : « Ah ! mon Dieu !.... » j'ai oublié la petite marchande au poulet, ... je voulais te la recommander pour que tu lui donnes au moins ta pratique de gants. — Quelle marchande ? quel poulet ? » dit Auguste.

Virginie raconte ce qui lui est arrivé le jour où elle a rencontré Bertrand ; Auguste, après avoir encore témoigné à Virginie toute sa reconnaissance pour ce qu'elle a fait pour lui pendant sa maladie, veut connaître et remercier la jeune femme qui a mis tant de délicatesse à obliger. Il fait mon-

ter Virginie dans son cabriolet, on se dirige vers la demeure de la jeune marchande.

Le cabriolet s'arrête devant la boutique de la mercière, les trois personnes en descendent ; la jeune marchande est étonnée ; elle n'a jamais vu venir des gens en voiture pour lui acheter du fil ou des aiguilles. Mais elle rougit en reconnaissant Virginie qui entre la première, en disant à Auguste : « C'est madame qui s'est montrée si bonne » pour moi, pendant que vous étiez convalescent. »

Auguste s'approche pour saluer la jeune marchande qui est toute honteuse des remerciemens qu'on lui adresse. Mais avant qu'il puisse parler, un vieillard, qui était dans l'arrière-boutique et qu'on n'avait pas encore remarqué, s'avance vers lui, en s'écriant : « Ma fille ! mon Anna ! c'est nous » qui devons remercier cet homme généreux ; c'est notre bienfaiteur... ; c'est à lui que je dois l'existence et le bonheur de te voir heureuse. »

Auguste regarde le vieillard, il reconnaît

le pauvre Dorfeuil, et, avant qu'il soit revenu de sa surprise, le père et la fille sont à ses pieds et couvrent ses mains des pleurs de la reconnaissance.

C'est alors Bertrand et Virginie qui demandent des explications : Auguste veut s'y dérober ; mais le vieux Dorfeuil le retient, il raconte tout ce qu'il lui doit, et termine son récit en disant à Auguste : « Vous le voyez, vos bienfaits nous ont » porté bonheur, j'ai payé ma dette, et » depuis trois ans, mon Anna, ayant réussi » dans toutes ses entreprises, a pu enfin » s'établir en ces lieux, où, près d'elle, je » passe en paix mes vieux jours. »

Bertrand embrasse encore Auguste ; Virginie embrasse tout le monde ; puis on se sépare en se promettant de se revoir. Virginie retourne à sa boutique qu'elle ne veut plus quitter, et Auguste conduit enfin son cabriolet vers le village de Denise.

En approchant de Montfermeil, Auguste sent son cœur battre avec force ; il regarde Bertrand, en lui disant : « Nous allons la

» voir !... Ah ! si tu savais comme ils m'ont  
» reçu, comme ils m'ont fêté quand j'étais  
» malheureux ?— Et vous les avez quittés.  
» — Mon ami, je n'avais plus rien à offrir  
» à Denise, — Et maintenant que vous êtes  
» beaucoup plus riche qu'elle, si elle allait  
» vous refuser à son tour ; il n'y aurait plus  
» de raison pour que cela finisse : les amou-  
» reux n'ont pas le sens commun. »

Au lieu de suivre la grande route qui le conduirait au village, Auguste ne peut résister au désir de prendre par le sentier du bois où il a embrassé jadis la petite laitière. Arrivés près de l'endroit où Jean-le-Blanc s'est emporté, Auguste aperçoit dans le bois un petit garçon sur un âne un peu plus loin, une jeune fille est assise au pied d'un arbre.

« Les voilà ! » s'écrie Auguste, et déjà il a sauté hors de son cabriolet ; il court dans le bois, il est près de la jeune fille. Il se jette à ses genoux, couvre ses mains de baisers, et lui dit : « C'est moi, Denise, je  
» reviens près de toi et pour ne plus te  
» quitter. »

La jeune fille doute si elle veille ; elle regarde Auguste qu'elle voit élégant comme autrefois , et Coco accourt en disant : « Voilà » mon bon ami ! il est mis comme le jour » où j'ai cassé la marmite.—C'est vous!... » dit Denise, ah ! si vous saviez tout le chagrin que votre lettre m'a fait. Méchant ! » me quitter parce qu'il est pauvre ! oser » dire que je ne l'aime pas ! qu'il ne reviendra me voir que quand il ne n'aimera plus!... Est-ce que c'est comme ça que vous » revenez ? Ah ! dites-le-moi tout de suite , » ne me laissez plus espérer le bonheur..., » cela fait trop de mal d'être trompé dans » ce qu'on désire!... »

Pour toute réponse, Auguste la presse tendrement contre son cœur, et ses yeux disent à l'aimable fille que ce n'est pas l'amitié seule qui lui ramène.

Bertrand, qui a quitté le cabriolet ; vient saluer Denise. « Bertrand aussi, dit la petite, il est revenu!... — Oui, et c'est à » lui, que j'accusais de m'avoir abandonné, » que je dois aujourd'hui mon bonheur.



Quelques mots ont bientôt mis Denise au fait de tout ; elle tend la main à Bertrand ; en disant : « Ah ! mon cœur n'a jamais douté » du sien !... Est-ce qu'on peut cesser d'aimer les gens parce qu'ils sont malheureux !... » Puis, réfléchissant qu'Auguste a recouvré une partie de sa fortune , elle s'écrie : Oh ! mon Dieu ! je ne pourrai » donc plus être votre femme !...

» — Si , Denise , vous serez ma femme , » dit Auguste , en lui prenant la main , « car » vous êtes la seule qui puissiez faire mon » bonheur ; je ne puis douter de la sincérité de votre amour. — Mais je ne suis » qu'une villageoise...—Que je préfère aux » dames de la ville. — Je serai gauche dans » le monde. — J'ai appris ce qu'il valait , » et me soucie fort peu de ses jugemens. » D'ailleurs , quand il vous connaîtra , ma » Denise , il sera forcé de vous rendre justice.—Oh ! je ne veux pas le connaître , » moi ; mon ami , si vous m'épousez , convenons que je resterai toujours ici ; vous » irez seul à Paris lorsque vous le voudrez , » et , quand vous serez las de la ville , alors

» vous reviendrez trouver votre petite laitière. »

Auguste embrasse Denise et l'on se met en marche pour la maisonnette.

On trouve tout charmant quand on est heureux ; pour les deux amans , la maisonnette est devenue un palais ; mais Bertrand , qui n'est pas amoureux , et qui songe toujours à l'avenir , dit à Auguste : Mon lieutenant , cette maison n'est pas assez grande pour vous. D'ailleurs , elle appartient à Coco , c'est sa propriété ; il faut vous en acheter une forte jolie et pas trop chère , que vous pouvez apercevoir d'ici , dans laquelle vous serez logé convenablement , et où vous pourrez recevoir quelques amis , parce qu'enfin , il ne faut pas s'isoler de toute société : le moyen que votre amour dure long-temps , n'est pas de vous enfermer pendant six mois avec votre femme. Maintenant que vous connaissez le monde , vous ne serez plus sa dupe. Vous prendrez les hommes pour ce qu'ils sont ; vous verrez ceux dont la société vous amusera ; et vous ne jouerez plus si gros jeu,

» parce que voilà le cas , ou jamais , d'être  
» sage. »

Auguste approuve la proposition de Bertrand. La jolie maison est louée ; et, au bout de huit jours, Denise rayonnante d'amour et de plaisir, embellissant par ses grâces, ses attraits, la parure modeste qu'elle a choisie, est conduite à l'autel par l'homme qu'elle chérit. Tous les habitans du village vont voir marier la petite laitière. Les paysannes se disent : « C'est pour le » coup qu'elle va faire la dame à présent ! » elle épouse un beau monsieur!... comme » elle va être fière ! »

Mais les paysannes se trompent : Denise, en devenant madame Dalville, reste aussi douce, aussi bonne, que lorsqu'elle était elle-même une simple villageoise.

En ramenant chez lui sa jeune épouse, Auguste donne bien encore, par-ci, par-là, quelques regards à de jolies femmes qui se trouvent sur sa route ; mais c'est seulement par habitude, et Denise seule a son cœur.

Fidèle à sa promesse, Denise ne veut



plus quitter son village ; et, pendant longtemps, Auguste ne s'éloigne pas de sa femme. Plus tard, cependant, il fait quelques voyages à Paris. Dans une de ses visites à la capitale, Auguste apprend que la vive Athalie s'est séparée d'avec son époux, parce que la mère Thomas a fait un second voyage à Paris ; et que M. de la Thomassinière, ayant fait à son tour de mauvaises spéculations, et s'étant laissé ruiner par M. de Cligneval, a été forcé d'abandonner toutes ses propriétés à ses créanciers, et s'est fait cocher de cabriolet ; état dans lequel il semble beaucoup plus à sa place que lorsqu'il était au milieu d'un salon.

Le marquis de Cligneval s'étant permis, dans une partie d'écarté, de faire quelques tours d'escamotage, qui ne furent point du goût de la société, a été forcé de se battre en duel, et tué par son adversaire.

Quant à Destival, ayant voulu faire en Angleterre des affaires dans le même genre qu'à Paris, un de ses cliens, dont il emportait l'argent, lui donna un coup de point dont il ne se revela pas.

C'est M. Monin qui apprend toutes ces nouvelles à Auguste, non sans lui avoir demandé auparavant comment allait l'état de sa santé, et qui, après avoir visité sa tabatière, va rejoindre Bichette, qu'il a laissé dans un bosquet du café Turc avec M. Bisbis.

Auguste revoit aussi Dorfeuil et sa fille ; mais il ne va que rarement chez la jeune mercière, parce qu'elle est fort jolie. En revanche, il voit souvent Virginie, qui n'est plus jolie, mais qui est tout-à-fait rangée, et dont le cœur excellent fait oublier ses folies d'autrefois.

Lorsqu'il a passé quelque temps à Paris, Auguste retourne à Montfermeil ; c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il se retrouve près de sa petite laitière, de son fidèle Bertrand et de Coco qui, en grandissant, se félicite souvent d'avoir cassé sa marmite.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

---

## TABLE

### DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

CHAP. I. La noce.	I
II. Esquisse d'Italie.	22
III. Qui dure trois ans.	42
IV. Le retour.	65
V. Les aveux, la proposition.	86
VI. Encore Virginie.	100
VII. Celui qu'on devait attendre; retour au village.	132

FIN DE LA TABLE.

43295176



